

ETUDES PICPUCIENNES

2

NOTRE VOCATION D'ADORATEURS

EXPOSE HISTORIQUE ET DOCTRINAL

par le
R. P. GERALD DE BECKER SS. CC.

1950

MAISON-MERE DE LA CONGREGATION DES SACRES-CŒURS
16, RUE DU PERE DAMIEN - BRAINE-LE-COMTE - BELGIQUE

INTRODUCTION

L'apparition d'une forme nouvelle de vie religieuse soulève un certain nombre de problèmes : quels sont les traits essentiels de l'oeuvre, comment apprécier l'originalité de sa conception, quelle place tient cette oeuvre dans l'ensemble de la vie spirituelle, à quel point s'avère-t-elle efficace ?... A une certaine distance des origines de l'oeuvre, surtout lorsqu'on reste privé de documents à explorer, ces problèmes ne sont pas toujours faciles à résoudre : des documents ont pu se perdre, des souvenirs s'estomper, des traditions s'affaiblir, certaines réactions ont pu porter atteinte à l'esprit primitif.

L'adoration perpétuelle, que nous examinons ici, est un de ces problèmes, un des éléments qui ont profondément influencé nos origines et orienté l'existence de notre Institut. Il ne sera pas inutile de bien circonscrire, au seuil même de ce travail, son objet et sa méthode.

Dans la première partie, qui est positive et historique, nous exposons en deux chapitres (période des origines et période de l'approbation) la doctrine de nos vénérés Fondateurs concernant l'adoration perpétuelle, telle qu'ils l'ont voulue et telle qu'elle se pratique chez nous; dans la deuxième partie, qui est spéculative et doctrinale, nous tâchons d'approfondir, du point de vue doctrinal, la nature de notre adoration et d'en déterminer la valeur.

Il s'agit donc, avant tout, de saisir la pensée de nos Fondateurs. Dès lors une seule méthode s'impose d'évidence consulter leurs écrits et leur correspondance, ainsi que les écrits de leurs collaborateurs, dont l'autorité, vu les fréquents contacts qu'ils avaient avec les Fondateurs, est incontestable. Pour éviter une juxtaposition aride des textes, nous avons cru bien faire de les commenter un peu. La [p.6] critique externe de ces documents, qui consiste à en apprécier la valeur, à déterminer quelle garantie ils offrent indépendamment de la signification et de la valeur de leur contenu, n'offre ici aucune difficulté : les documents sont, sans le moindre doute, authentiques ; leur provenance, à de très rares exceptions près, est établie avec certitude. ⁽¹⁾

(1) Nous ne visons pas à faire de l'histoire, mais nous cherchons dans l'histoire des Fondateurs ce que signifiait l'adoration pour eux et comment ils la concevaient.

On comprendra aisément que nos Fondateurs n'ont point abordé l'adoration sous l'angle de la précision technique, ni tranché les délicats et épineux problèmes qu'elle soulève : pour tout cela ils n'avaient ni le temps ni le goût. Ils se laissaient guider en tout par l'Esprit de Dieu qui

dirigeait leur sainte ardeur ; car, en fin de compte, ce qui importait c'était de constituer des bases solides pour le nouvel Institut, afin qu'il pût durer et sanctifier les âmes qui y entreraient. D'autre part cependant, on peut légitimement présumer que nos Fondateurs seraient bien les derniers à s'opposer à une étude approfondie de notre adoration, pourvu que cette étude ne reste pas confinée dans les limites de la seule curiosité intellectuelle, mais qu'elle vienne nourrir notre vie spirituelle. Le Bon Père surtout, en théologien averti et souvent consulté, intellectuel au meilleur sens du mot, « il était savant de Jésus-Christ et par Jésus-Christ » (Mgr. de Beauregard, évêque d'Orléans), esprit ferme et âme ardente, serait le premier, pensons-nous, à applaudir à une telle entreprise. Certes, la connaissance des idées justes ne constitue pas les valeurs les plus hautes de la vie, car ces valeurs relèvent de la charité ; cependant, le manque d'idées justes prive l'esprit qui les ignore de précieuses ressources. Dans la partie doctrinale, nous avons essayé de dégager la nature, la valeur de cette attitude foncièrement humaine que constitue l'adoration, attitude et vocation où toutes nos facultés sont engagées, pour aller s'unir à Dieu dans un élan d'amour [p.7] et de réparation — qui n'est autre que le dévouement de l'amour —, et cela, avec toute la plénitude, avec tout le dynamisme de notre vocation chrétienne, religieuse et picpucienne. Notre plus grand souci a été de démontrer, à la lumière des grands principes, l'essence et la beauté de notre vocation d'adorateurs, de percer les apparences, de montrer avec l'aide de l'Evangile et de la théologie que cette vocation mérite pleinement d'être connue, aimée et vécue. Il en est de cette vocation comme du ferment, qui paraît inerte et inactif aussi longtemps qu'il est laissé à lui-même, mais dont le plus petit fragment suffit à produire des effets disproportionnés à son volume, dès qu'on l'incorpore à une autre substance ; de même notre vocation d'adorateurs doit-elle être illuminée et vivifiée par les grandes vérités substantielles ; alors elle illuminera toute notre vie.

Rien n'est plus loin de nous que d'oser prétendre avoir projeté une lumière nouvelle sur notre sujet, encore moins, l'avoir épuisé ; nos efforts se sont bornés à déblayer le terrain, à indiquer la route à suivre, car nous avons le ferme espoir que ces pages ne seront pour nos lecteurs qu'un portail qui invite à aller plus loin, à mieux chercher encore pour pénétrer jusqu'au cœur de la vérité, à faire désirer avec plus d'avidité la réalisation concrète de ce que nous n'avons pu qu'esquisser ; car n'est-elle pas délicieuse cette parole de S. Bernard : « finis libri, sed non finis quaerendi » ?

Zandhoven, Séminaire des Missions, 1949.

BIBLIOGRAPHIE

A. Sources.

Ecrits et correspondance du Bon Père, 5 vol. : 262 pp., 290 pp., 323 pp., 297 pp., 297 pp. ⁽¹⁾

(1) Nous citons ces écrits d'après la copie de Braine-le-Comte.

Vie du T. R. Père Marie-Joseph-Pierre Coudrin, Fondateur et Premier Supérieur Général de la Congrégation des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, par f. J. HILARION ⁽²⁾, prêtre du même Institut, Châteaudun, 1847, copie manuscrite, 361 pp.

(2) Il fut un des tout premiers disciples et collaborateurs du Bon Père. A l'âge de 17 ans, il fit sa première communion des mains de notre vénéré Fondateur, le 17 juin 1800. Il dit avoir connu le P. Coudrin pendant 38 ans et la Mère Henriette pendant 35 ans.

Mémoires pour servir à la vie de la Très Révérende Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, Fondatrice et Première Supérieure Générale des Soeurs de la Congrégation des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration Perpétuelle du Très Saint Sacrement de l'Autel, par f. J. HILARION, prêtre de la maison de Picpus, 1836, 781 pp., copie manuscrite jusqu'à la page 451.

Vie de la Très Révérende Mère Henriette Aymer de la Chevalerie, Fondatrice et Première Supérieure Générale de la Congrégation des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, par f. J. HILARION, prêtre du même Institut, Châteaudun, copie manuscrite, 397 pp.

Notes sur la Congrégation, par Mad. GABRIEL DE LA BARRE ⁽³⁾, plusieurs cahiers réunis en un volume (copie), 599 pp.

(3) Elle entra dans la société du Sacré Coeur à Poitiers en 1794, et fut une des premières collaboratrices de la Mère Henriette, qui avait une affection particulière pour elle. A son lit de mort, elle exhorta les soeurs de Poitiers, où elle était supérieure, à conserver un inviolable attachement pour la Fondatrice. Ses dernières paroles furent : « La sainte volonté de Dieu », c'était sa maxime favorite.. Sa mort (19 mai 1829) plongea la Bonne Mère dans une douleur profonde. Le 30 juin 1829, le Bon Père écrivait au P. Raphaël Bonamie : « Elle a eu une vie si sainte et si pure, que je ne forme aucun doute qu'elle ne soit avec l'Agneau sans tâche ». Soeur Justine (Charrais) l'appelle une des plus dévouées et des plus fermes colonnes de la Congrégation ».

[p.9] *Notes sur la Vie du Bon Père Coudrin, Fondateur avec la Bonne Mère Mad. H. Aymer de la Chevalerie de la Congrégation du Sacré Coeur de Jésus et de l'Adoration Perpétuelle du T. S. Sacrement*, par Soeur JUSTINE CHARRAIS ⁽⁴⁾, manuscrit autographe, deux cahiers, 163 pp.

(4) Née en 1790, professe en 1805, elle fut du nombre des fondatrices de la maison de Séez en 1807 ; décédée à Tours en 1877.

Statuts et Règlements de la Société du S. Coeur, vulgairement appelée L'immensité, copie, 11 pp.

Note sur la Société extérieure, copie 4 pp.

Projet de Règle pour la Société du S. Cœur, par M. PERRIN, doyen de la Société (1798-1799), manuscrit autographe, 5 pp.

B. Travaux.

TAUVEL, PH., SS.CC., *Notes sur la Société du S. Coeur à Poitiers* (1794-1801), copie, 16 pp.

PERRON, ST., SS.CC., *Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin*, 2e éd. Paris, 1900.

LEMOINE, E., SS.CC., *La T. R. Mère Henriette Aymer de la Chevalerie*, Paris, 1912.

HULSELMANS, A., SS.CC., *Exposé historique sur le Chapitre préliminaire de la Règle de la Congrégation des Sacrés-Cœurs*, Braine-le-Comte, 1948.

HULSELMANS, A., SS.CC., *Aanbiddingsoefeningen voor de verschillende tijden en feesten van het kerkelijk jaar* (iuris privati), s.d.

C. Etudes et Répertoires.

BAINVEL, E., art. *Dévotion au Coeur Sacré de Jésus* dans *Dictionnaire de Théologie Catholique* (DTC), III, col. 271-354.

BERNADOT. M.-V., *De l'Eucharistie à la Trinité*, nouv. éd. Paris, 1946.

BEURLIER, E., art. *Adoration* dans *DTC*, I, c. 437-442.

BONSIRVEN, J., S. J., *Les enseignements de Jésus-Christ* (con. Verbum Salutis) Paris, 1946.

CHARLES, P., S. J., *La prière de toutes les heures*, 3 vol. Louvain- Paris, 1926, 1928.

CHOLLET, A., art. *Culte* dans *DTC*, III, c. 2404-2427.

DE BRETAGNE, L., *La vie réparatrice. Ses principes et sa pratique*, 2e éd., Paris-Lille-Marseille, 1909.

GALTIER, P., S. J., *De Incarnatione ac Redemptione*, Paris, 1926.

[p.10] HUBY, J., S. J., *Mystiques Paulinienne et Johannique*, Paris, 1946.

LEBRETON, J., S. J., *Lumen Christi. La doctrine spirituelle du Nouveau Testament* (coll. Verbum Salutis), Paris, 1947.

LECLERCQ, J., *Au fil de l'année liturgique*, Tournai-Paris, 1944.

MASURE, E., *Le sacrifice du Chef*, Paris, 1944.

NICOLAS, J.-H., O. P. *Connaître Dieu*, Paris, 1947.

ORTOLAN, art. *Adoration perpétuelle* dans *DTC*, I, c. 442-445.

PHILIPPON, M. M., O. P., *Les Sacrements dans ta vie chrétienne*, Paris, 1947.

PHILIPS, G., *La Sainte Trinité dans la vie du chrétien*, Etudes religieuses, La pensée catholique, n. 652, mai 1949.

ROSCHINI, G. M., O. S. M., *Mariologie*, 4 vol. 2e éd. Rome, 1947.

SALET, P., *Le mystère de la Charité divine dans Recherches des Sciences religieuses*, XXVIII, 1935, p. 5 ss.

TAYMANS d'EYPERNON, F., S. J., *Le mystère primordial*, Bruxelles Paris, 1946.

VANDEUR, E., O. S. B., *Adoro Te*, Elévations, 2e éd. Paris, 1939.

VAN HOVE, A., *De Deo Redemptore*, Malines, 1948.

D. Abréviations.

SBP, I, 20, 167 = *Ecrits et Correspondance du Bon Père*, volume, page, numéro du document dans les archives congréganistes.

SBM, III, 20, 167 = *Ecrits et Correspondance de la Bonne Mère*, volume, page, numéro du document dans les archives congréganistes.

VBP, 120 = *Vie du T. R. Père Marie-Joseph-Pierre Coudrin...* par f. J. Hilarion..., page.

MBM, 150 = *Mémoires pour servir à la vie de la Très Révérende Mère Henriette Aymer de la Chevalerie...* par f. J. Hilarion..., page.

VBM, 250 = *Vie de la Très Révérende Mère Henriette Aymer de la Chevalerie...* par f. J. Hilarion..., page.

NSC, 110 = *Notes sur la Congrégation* par Mad. Gabriel de la Barre..., page.

NBP, 110 = *Notes sur la vie du Bon Père Coudrin...* par soeur Justine Charrais..., page.

EHR, 50 = *Exposé historique sur le Chapitre préliminaire de la Règle...* par le R. P. Antoine Hulselmans..., page.

CHAPITRE PRELIMINAIRE

[p.11] La formation et les premiers temps d'apostolat du Bon Père.

Pour mieux comprendre l'oeuvre du Bon Père, pour mieux voir la cohérence et l'unité de cette vie admirable, il ne sera pas inutile de donner ici quelques brèves indications sur sa formation et ses premières années d'apostolat.

Il faut noter d'abord que le P. Coudrin a trouvé au sein de sa famille, une famille nombreuse, les plus grands exemples de ferveur chrétienne. Son grand-père, François-Abraham, était doué des plus hautes qualités. Engagé dans un long procès avec une de ses belles-sœurs, il n'aspirait qu'à voir revenir la paix dans la famille. Un jour, ils se rencontrèrent tous deux sur une barque au passage d'une rivière ; sa belle-soeur tomba à l'eau ; François-Abraham se hâta pour se porter à son secours et la sauva du danger.

Son père possédait une foi solide et une charité agissante. Il exprimait dans sa piété « ce qui sera plus tard la note dominante de l'oeuvre de son fils : la réparation et l'adoration » (P. Patern Roué, ss.cc.).

Cultivateur aisé, à la tête d'exploitations importantes, il trouvait encore le moyen de passer plusieurs heures de suite devant le S. Sacrement pour réparer les irrévérences qui se commettent dans les églises. Il récitait chaque jour les sept psaumes de la Pénitence pour demander à Dieu de préserver ses enfants de tout péché mortel. Après son travail manuel, il consacrait tout le temps qui lui restait à la prière et aux pieuses lectures.

Il donnait largement aux pauvres — du blé et du bois — [p.12] et tenait à cacher sa bienfaisance autant qu'il lui était possible.

La dévotion envers le S. Sacrement était la dévotion préférée de la famille Coudrin. Le Bon Père aimait à raconter qu'un jour, étant avec son oncle François Massoneau aux champs,

il vit celui-ci se mettre à genoux derrière la charrue au son de la cloche qui annonçait l'élévation. Le Bon Père disait : « je puis vous assurer que cela me fit une telle impression que je n'en ai jamais perdu le souvenir ».

La mère, Marie Rion, était la digne émule de son mari pour la piété. C'est à elle que le Fondateur attribuait publiquement, dans un sermon prêché en 1836, sa dévotion envers la Ste. Vierge : « Les exemples de piété que m'a donnés ma vertueuse mère m'ont plus touché que ce que j'ai vu ou entendu dans les différents lieux où la Providence m'a placé depuis », ajoutait-il.

Il n'est pas étonnant de voir éclore, au sein de cette famille — qui orientait la première éducation des enfants vers l'autel —, une vocation sacerdotale.

Ce fut l'abbé François Rion, frère de Madame Coudrin, parrain de son neveu, ami de St. André-Hubert Fournet, figure héroïque de la Révolution, qui dirigea les débuts de celui qui serait plus tard le Père Coudrin. Il le prépara à sa première communion et lui donna les premières leçons de latin. ⁽¹⁾

(1) P. ROUE, SS. CC. *A propos d'un centenaire dans Règne social du Sacré-Cœur de Jésus*, XXI, mars 1937, p. 81-92.

A Poitiers, tant à l'Université qu'au grand Séminaire, les vertus et la piété de Pierre Coudrin firent l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples. Un professeur du grand Séminaire, l'abbé Brault (mort archevêque d'Albi), disait de lui : « Quelle candeur dans cet élève ! Quelle angélique vertu ! Il ne perdait jamais la présence de Dieu » (NBP, 3).

Ses condisciples l'appelaient « le bon » ; souvent on l'en- [p.13] tendait répéter « Sanctus » ou « Gloria Patri ». Le chant d'église, raconte la Sœur Charrais, lui arrachait d'abondantes larmes ; « la musique avait pour lui des charmes indéfinissables ».

Son premier sermon prêché en public, alors qu'il n'était encore que sous-diacre, avait pour sujet l'Eucharistie et la communion sacrilège.

Au cours de sa préparation au sacerdoce, l'abbé Coudrin subit l'heureuse influence de la société « secrète » du « Cor unum » (ou « Fucum »), où la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie s'accompagnait de pratiques eucharistiques comme l'adoration du S. Sacrement. Sa correspondance de séminariste respire l'amour, la confiance, l'abandon : « Ah ! que la confiance en Jésus est une belle vertu. Le Bon Dieu ne nous abandonne pas... on est si heureux d'être bien avec Dieu que je ne peux m'empêcher d'en parler » (mai 1789).

Au temps où il poursuivait ses études, la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie était assez en faveur par suite de la publication des ouvrages de S. Jean Eudes ⁽²⁾, des révélations de Paray-le-Monial, par suite aussi des violentes attaques qu'elle avait subies au XVIII^e siècle et jusque dans le milieu scolaire que fréquentait l'abbé Coudrin.

(2) Nos fondateurs emprunteront à ce saint plusieurs hymnes en l'honneur des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Au collège des Irlandais à Paris, où il était venu chercher l'ordination sacerdotale et où il séjourna au moins un mois (mars 1792), l'abbé Coudrin trouva un excellent esprit, ce qui le remplit de joie. Les prêtres qui y résidèrent l'édifièrent par leur culte ardent pour les souffrances du Cœur de Jésus, leur esprit de réparation, leur admirable attachement à la Chaire de Rome ⁽³⁾, leur ten- [p.14] dre dévotion envers les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

(3) On n'a qu'à lire l'adresse au S. Père du 27 mars 1792, qui porte 38 signatures, la 21^e est celle de « Pierre Coudrin, prêtre du diocèse de Poitiers ». On y lit par exemple : « l'amour du Christ, dont Vous êtes le Vicaire, ne connaît pas de découragement... nous sommes de Votre Sainteté les enfants très humbles et très dévoués ».

Lui qui n'avait pas attendu son ordination sacerdotale pour déployer son zèle au service des âmes, une fois prêtre, il s'adonne sans réserve à cette tâche. Mais s'il s'appliquait à instruire les fidèles, il leur prêchait surtout l'amour pour la S. Eucharistie. Et bien qu'il menât une vie si agitée, il pratiquait une adoration presque continuelle par le fait que bien souvent il portait sur lui la divine Hostie. C'est encore l'Eucharistie qui fit germer la première idée de son oeuvre future. Il était alors caché dans le grenier de la Motte d'Usseau ; une nuit qu'il venait d'y célébrer la Messe, absorbé en Jésus, il eut une vision qui devait plus tard se réaliser sous la conduite de la Providence. Le zèle du jeune prêtre est inlassable, maintes fois il frôle l'échafaud, mais Dieu veille car il l'a destiné à fonder une Congrégation, consacrée aux Cœurs

de Jésus et de Marie, vouée à la réparation des offenses faites à leur amour. Son oeuvre fut d'abord une oeuvre eucharistique et prendra corps dans une association de dames et de demoiselles, placée sous la protection du Coeur de Jésus. Devenu leur principal aumônier, l'abbé Coudrin y rencontrera Madame Henriette Aymer de la Chevalerie, récemment sortie de prison. C'était une âme assoiffée d'Eucharistie et le Bon Père se garda bien de contrecarrer cette inclination ; il chercha au contraire à la développer. Ce fut donc encore le Tabernacle qui rapprocha ces deux âmes et les lia l'une et l'autre pour la vie.

On le voit, c'est l'Eucharistie qui a conduit l'abbé Coudrin au Coeur de Jésus, à l'amour méconnu de Jésus, qui attend nos réparations.

— Ces quelques notes rapides nous amènent au seuil de notre étude sur l'adoration.

PREMIERE PARTIE

Exposé historique.

CHAPITRE I

[p.15] ORIGINE ET FONDATION

§ 1. Le P. Coudrin et l'adoration perpétuelle.

On sait le rôle tenu dans l'établissement de la Congrégation par la Société du Sacré-Coeur établie à Poitiers (1794-1801). Cette période de la vie du P. Coudrin, à laquelle nous devons nous arrêter tout d'abord est d'une importance capitale : c'est au sein de cette Société qu'il rencontrera ses premières collaboratrices et que peu à peu se réalisera une première ébauche de l'Institut dont le Bon Père avait eu la révélation au mois de septembre 1792 au grenier de la Motte-d'Usseau.

Une expérience assez récente avait appris au P. Coudrin — nous sommes en pleine terreur —, qu'il était impossible de rester dans les campagnes ; il se décida donc à se fixer dans la ville de Poitiers. Lorsqu'il exerçait son ministère à Montbernage, faubourg de Poitiers, il avait souvent remarqué trois sœurs qui demeuraient dans la ville avec leurs parents et il avait distingué spécialement la cadette, qui se nommait Lussas de la Garélie. Cette personne, en lui demandant des conseils de vie chrétienne, lui avait soumis le projet de s'adonner, par quelques pratiques communes, à la dévotion envers le Sacré-Coeur de Jésus, avec quelques-unes de ses amies.

C'était chose facile, car le jardin occupé par la famille de la Garélie communiquait avec celui de la maison où Mlle Geoffroy, personne de mérite, qui sera plus tard une [p.16] des principales collaboratrices de sainte Madeleine-Sophie Barat, se réunissait avec ses compagnes. Mlle Lussas, sachant l'embarras du P. Coudrin, s'entremet donc si heureusement auprès de Mlle Geoffroy que celle-ci consentit, en faveur de la pieuse association, à donner asile au prêtre, s'il en faisait la demande.

La démarche eut un plein succès. Le P. Coudrin toutefois exigea la libre entrée de l'oratoire pour tous les fidèles.

C'est le 22 avril 1794 que le P. Coudrin prit contact avec la petite communauté de Mlle Geoffroy ; il y trouva diverses pratiques en l'honneur du Sacré-Coeur et, le jour de la fête du Sacré-Coeur, le 27 juin de la même année — écrit le P. Tauvel, qui après le P. Perdreau (premier directeur de nos « Annales ») a spécialement étudié cette période —, le P. Coudrin prononça son acte de consécration et jeta les fondements d'une société consacrée à ce Coeur adorable.

Tout en se dévouant au bien spirituel des associées, le P. Coudrin se réserve cependant une pleine liberté d'action ; il connaît les besoins des fidèles dont un bon nombre s'adressent à lui pour la confession, il les attire à la rue d'Oléron ⁽¹⁾ et plusieurs entrent dans l'association.

Notre Fondateur faisait partie du conseil des prêtres qui dirigeaient les associées et qui toutes, sauf une (Mlle Geoffroy), se confessaient à lui et sur lesquelles il exerçait une influence prépondérante. Son influence augmenta encore après l'arrestation de M. de Bruneval, l'Administrateur du diocèse et le premier Doyen du conseil des prêtres, qui avait une pleine confiance dans le P. Coudrin, son enfant spirituel. La Soeur de la Barre écrit que le Bon Père était en fait Supérieur, quoique les autres prêtres du conseil de la société gouvernassent en apparence (NSC, 78).

(1) La Société du Sacré Coeur, formée par Mlle Geoffroy, avait d'abord son siège dans la rue d'Oléron. Cette maison étant devenue insuffisante, les associées avaient dû, le 15 février 1795, s'établir rue du Moulin-à-Vent. C'est là que la Mère Henriette s'adressa pour solliciter la faveur d'être admise dans la Société.

Le P. Coudrin assignait aux associées deux oeuvres principalement : la bienfaisance ou les oeuvres de miséricorde, spécialement envers les prêtres, en pourvoyant à leur subsistance, et une autre oeuvre absolument caractéristique à savoir, l'adoration réparatrice.

Même si l'état des documents dont on dispose ne nous permettait pas d'affirmer catégoriquement que l'idée de faire l'adoration réparatrice remonte réellement au P. Coudrin — on sait qu'il plaisait à Mlle Geoffroy de s'en attribuer la première idée —, le moins qu'on puisse dire c'est qu'il a dû l'accueillir avec le plus grand empressement, puisque cette idée répondait à ses vœux les plus ardents. « Ignorez-vous, écrit encore le P. Tauvel, que le P. Coudrin passait, la nuit, de longues heures au pied du tabernacle de la rue d'Oléron ? Avant d'y déposer le S. Sacrement, ne savez-vous pas qu'il l'a porté pendant dix-huit mois sur sa poitrine et le jour et la nuit, afin de pouvoir administrer les moribonds ? Croyez-vous de bonne foi que Notre Seigneur rompt toute relation avec son fidèle ministre ? Ne sentez-vous pas qu'il est conforme aux bontés ordinaires de Dieu dans sa conduite envers ses fidèles serviteurs d'établir le P. Coudrin et ses enfants comme les gardiens attitrés du tabernacle ? »

La réponse et l'argumentation du P. Tauvel, pour indirecte qu'elle soit, ne sont pas gratuites. La Soeur de la Barre dit explicitement : « l'adoration perpétuelle en réparation des crimes de la révolution étant le but principal que M. Coudrin avait proposé à la Société » (NSC, 47). Dans une lettre au P. Coudrin du 22 octobre 1801, Dom Xavier écrit à propos de la pratique de l'adoration : « Nous espérons que le bon Dieu répandra ses bénédictions sur une pratique que nous avons désirée dans le principe de notre établissement et qui entra dans nos vues de réparation » (SBP, V. 98, 2195). Le P. Xavier était le fondateur des Trappistes-Adorateurs de la forêt de Sénart. Il désirait joindre son oeuvre à celle du Bon Père ; il en appelle à l'adoration pour prouver l'identité des deux oeuvres. Le Bon Père n'accepta pas. On sait aussi qu'à la Motte- [p.18] d'Usseau, pendant cette réclusion qui dura cinq mois, le Bon Père, s'adonna avec une ingéniosité admirable à l'adoration. Chaque matin quand tout dort encore, il descend de sa cachette par une trappe et sur un autel improvisé, devant son cousin et sa femme, il célèbre la Sainte Messe. Puis il est déjà temps de remonter et il prolonge dans le grenier son action de grâces. Et voici que son amour pour le Saint Sacrement lui inspire cette pensée : peut-être que, malgré tout le soin mis à purifier le corporal, une parcelle est restée, qui me procurera le bonheur de la présence réelle ; et il adore Notre-Seigneur, « préludant ainsi à ce qui sera le principal exercice de sa Congrégation » (P. Desmedt, ss. cc., art. cit. p. 366).

En tout cas, le Bon Père dépassa les idées et les aspirations de Mlle Geoffroy, quand il orienta quelques âmes, pour qui l'adoration était le but de leur vie, vers une séparation du monde plus complète, vers la vie religieuse proprement dite.

Grâce aux documents, il est possible de se former une idée assez exacte de la Société du Sacré-Coeur : « Elle a pour motif d'institution la charité sous tous ses rapports. L'adoration perpétuelle du S.Sacrement. La réparation des outrages que Jésus-Christ y a reçus et y recevra, la charité pratiquée envers le prochain par l'aumône et par l'instruction, sont la base de ses occupations et l'esprit d'immolation les anime toutes ». C'est l'adoration perpétuelle qui décidera la Bonne Mère à entrer dans l'association (NSC, 48). Il faut bien admettre que notre

Fondateur a, dès le début, insisté d'une façon toute particulière sur l'adoration, puisque la Soeur de la Barre qui a vécu en témoin toutes les péripéties de la fondation de notre Congrégation, aime à répéter que l'adoration perpétuelle est une des fins essentielles de la Congrégation, que celle-ci ne se conçoit pas sans l'adoration; elle n'hésite pas à écrire qu'elle constitue « le premier but de la Congrégation » (NSC, 274).

Pour le P. Coudrin l'adoration n'était pas un de ces [p.19] grands mots creux auxquels on a recours pour cacher la pauvreté d'une doctrine ou dont on se sert comme d'un titre pompeux pour voiler une oeuvre sans âme ou sans substance ; il faut dire au contraire qu'il a considéré l'adoration comme une des raisons d'être de l'association, et plus tard, de la Congrégation.

D'autres documents, antérieurs aux Mémoires de la Soeur de la Barre, achèveront de nous éclairer sur le but et sur l'esprit qui présidaient à la Société du Sacré-Coeur.

Voici d'abord le Règlement de la Société des prêtres du Sacré-Coeur de Jésus : « La fin de la société du Sacré-Coeur de Jésus, est de diriger, de conduire, de confesser, de soutenir de tous leurs moyens une association de pieuses personnes du sexe qui feront l'adoration perpétuelle du S. Sacrement, qui se consacrent à donner à la jeunesse une éducation chrétienne, à visiter, à soulager selon leur pouvoir les malades, à leur procurer aussi des secours spirituels, à fournir des moyens de subsistance aux prêtres séculiers et réguliers et aux religieuses qui sont dans l'indigence » (Chap. I, a. 2).

Un autre document : « Statuts et Règlements de la société du Sacré-Coeur » indique comme motif : « les maux affreux produits par l'irrégion et l'impiété ; il devenait donc nécessaire d'opposer une forte digue à ce torrent dévastateur, il devenait nécessaire d'apaiser la justice du Seigneur si justement courroucée, de réparer tant d'outrages faits à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour et de faire à son Cœur adorable une réparation perpétuelle des insultes perpétuelles qui lui sont faites. Ce sont ces motifs et plusieurs autres qui ont engagé un certain nombre de prêtres de cette ville à se réunir avec plusieurs personnes pieuses pour se concerter sur les moyens les plus propres à obvier à tous ces maux » (Introduction, motifs de l'Association). Plus loin, les mêmes Statuts parlent de l'adoration en ces termes : « La société aura l'adoration perpétuelle, puisqu'elle a été principalement établie pour rendre à Jésus-Christ les adorations qui lui sont dues dans [p.20] le très Saint Sacrement de l'Autel et pour réparer les outrages faits chaque jour à son divin Cœur ». Suivent alors ces détails pratiques : « à neuf heures du matin, les associées s'uniront en esprit pour adorer Jésus souffrant... à quatre heures du soir elles adoreront le Sacré-Coeur de Jésus percé » (Chap. II).

Dans une Note qui paraît avoir été copiée par une associée pour son usage personnel et dont le texte ne concerne que les associées, on lit : « La confrérie a été instituée pour adorer et les obligations des soeurs sont de dire tous les jours l'office du Sacré-Coeur et un chapelet et faire une demi-heure d'adoration. Ces obligations se prennent pour un an. Le premier objet de cette association a été l'adoration perpétuelle, d'apaiser la colère de Dieu, de fléchir sa justice, le retour et la conservation de notre sainte religion en France, de prier pour les persécutés, de demander la conversion des pécheurs, de soulager, aider et conserver les prêtres dans leurs besoins spirituels et temporels ».

Une lettre de Mlle de la Barre, écrite en 1795 à son frère, l'abbé de la Barre, nous apprend que « les associées sont toujours en adoration devant l'Agneau immolé sur les autels pour les péchés des hommes. Les saints n'ont d'autre occupation que celle d'aimer Dieu, elle doit être celle des associées... qui ont leur refuge dans le Cœur de Jésus ».

Enfin, un projet de Règle ⁽²⁾ pour la Société du Sacré- [p.21] Cœur à Poitiers nous parle encore de l'adoration : « C'est dans ces maisons (de la Société) que s'adorera ce Cœur, gage de tous les biens que nous attendons, c'est dans ces maisons seules que se fera cette pénitence expiatrique qui doit faire oublier à Dieu les excès des mondains ».

(2) Ce document se trouvait chez nos soeurs de Nantes ; il fut exhumé, à l'occasion de l'ouverture du Procès de nos vénérés Fondateurs. Il faisait partie d'un ancien dossier, et quelqu'un y a écrit ceci : « Premier projet de Règle tracé par le Bon Père M. J. Coudrin », Cependant ni l'écriture ni les idées exprimées ne semblent correspondre exactement à celles du Bon Père. On croit y retrouver les vues de M. Perrin doyen de la société pour l'année 1798-1799, telles qu'elles résultent des Mémoires de Soeur de la

Barre. M. Perrin, Montfortain, était un homme fort entreprenant et même d'esprit aventureux, une sorte d'orateur populaire. En 1803 il partit pour l'Hindoustan, d'où il revient en 1807. Il se posa comme protecteur de notre Institut naissant, mais sa protection fut plus d'une fois assez encombrante.

Les documents que nous venons de parcourir, nous montrent l'importance exceptionnelle, primordiale, qui revient à l'adoration perpétuelle dans la vie des associées, ils nous permettent de croire que le P. Coudrin a eu une part active dans l'élaboration concrète de l'association, spécialement pour l'adoration qui fut une des grandes idées qui animaient la Société. On aura remarqué également que primitivement déjà l'adoration était liée à l'idée de réparation.

On ne s'étonnera donc pas de retrouver l'adoration perpétuelle à l'avant-plan des motifs qui ont suscité la naissance de notre Institut et justifié son approbation.

Il n'était pas superflu de nous arrêter à l'histoire de la Société du Sacré-Coeur, Société qui a prélué à la fondation de notre Congrégation. C'est un lieu commun de dire que pour connaître l'esprit primitif et authentique d'un Institut il faut remonter à ses origines. « L'eau est d'autant plus pure que l'on remonte à ses sources », pour saisir les véritables intentions d'un fondateur, il est indispensable de le suivre au fil des jours et des événements, quand son oeuvre commence à peine à se dessiner et à prendre corps.

La Société du Sacré-Coeur à Poitiers, — bien qu'elle fût cause de beaucoup d'ennuis et de peines, le régime de la Société changeant assez souvent d'après les circonstances ou l'opinion qui prévalait dans le conseil des prêtres ⁽³⁾ [p. 22] devait constituer sous l'action concertée du Bon Père et de la Bonne Mère, surtout à partir de mars 1797, un point de départ pour la fondation de notre Congrégation.

(3) C'est pourquoi la Soeur de la Barre regrettait beaucoup qu'au lieu d'entrer dans l'Association du Sacré-Coeur, la Bonne Mère n'ait pas de suite jeté les fondements de sa Congrégation ; elle eut évité bien des difficultés et des entraves qui s'opposèrent à son dessein (VBP, 85 sv.).

Or, il est incontestable que l'adoration réparatrice a été une des grandes idées motrices qui ont dirigé nos Fondateurs dans leur sainte entreprise. Le P. Hilarion Lucas, avant de décrire par le menu les diverses phases de la fondation, attribue au P. Coudrin les intentions que voici « Dieu lui avait inspiré la pensée de fonder une société de missionnaires destinée à repandre partout la lumière de l'Evangile et une congrégation de femmes qui répareraient dans le silence de la retraite les outrages faits à la majesté divine... Réparer par l'adoration perpétuelle et par les pratiques de la pénitence les outrages faits à la majesté divine, contribuer au salut du prochain par les œuvres de miséricorde, tel était en abrégé la fin de l'Institut » (MBM, 20, 75). On voit qu'entre la Société du Sacré-Coeur et notre Congrégation, la communauté d'idéal est grande. Pour mieux marquer encore l'importance de cet aspect fondamental qui caractérise notre Congrégation, le même auteur aime à citer les réflexions suivantes extraites d'une plaquette, publiée en 1835 par M. Augustin Coudrin, ancien magistrat et neveu du fondateur : « On n'a point oublié que la phase révolutionnaire avait été marquée par l'outrage au sacrement de nos autels. L'époque qui devait suivre s'annonçait déjà par l'indifférence religieuse et par une sécheresse de coeur qui laissaient l'homme entièrement livré à ses passions les plus désordonnées et aux intérêts matériels, lui enlevait jusqu'à la possibilité du repentir en tarissant la source de tous ses sentiments. Il fallait donc réparer l'outrage de l'irrévérence et de la profanation par une adoration plus profonde et qui honorât Jésus-Christ dans tous les instants où cet outrage se renouvellerait. Il fallait découvrir une source intarissable de sentiments religieux capables de triompher de la plus aride indifférence. Ce fut pour arriver à ce double but et d'après les conseils de Mr. l'abbé Coudrin, que la Mère [p.23] Henriette forma l'entreprise d'établir l'adoration perpétuelle et voulut vouer et consacrer la nouvelle société aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie. L'adoration perpétuelle devenait ainsi une perpétuelle amende honorable et la charité découlant des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, enlevait à l'adoration tout ce qu'elle aurait pu conserver de terrestre, et de l'anéantissement de l'humanité devant Dieu s'élevait la flamme des sentiments les plus dignes de l'amour infini de Jésus mort pour les hommes et voilé sous les espèces adorables. On comprend combien cette réparation continuelle devait apaiser la colère divine et combien de

grâces devaient se répandre sur la terre en venant des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie en quelque sorte continuellement ouverts » (MBM, 76).

On le voit, la Bonne Mère établit la pratique de l'adoration perpétuelle dans sa communauté, adoration conçue comme une réparation d'après les conseils et sur les instances du Bon Père. Ce furent d'abord nos soeurs qui s'adonnèrent à ce saint exercice, dont l'institution comblait les vœux du P. Coudrin ⁽⁴⁾. La Fondatrice en effet avait réussi, avant le Fondateur, à mettre sur pied une véritable communauté.

(4) Le P. Coudrin regardait la pratique de l'adoration chez nos soeurs comme un trait distinctif de leur existence, comme une véritable mission, il voulait qu'il y eût des soeurs appartenant à la même Congrégation. Il savait combien les prières, les ferventes supplications, les austérités des vierges chrétiennes vouées à l'adoration perpétuelle, auraient du crédit auprès du Seigneur pour appeler les bénédictions sur les travaux des missionnaires » (VBP, 201).

C'est au cours de l'année 1797 que la Mère Henriette était parvenue à se séparer avec quelques compagnes, « les solitaires », des autres associées, et cela dans le dessein de jeter les bases d'un institut religieux. De son côté, le P. Coudrin, bien qu'il éprouvât de plus grandes difficultés à trouver des sujets aptes pour établir une communauté, préparait l'établissement des frères de la Congrégation.

[p.24] Le 17 juin 1800, les Grands Vicaires de Poitiers approuvèrent la Congrégation des soeurs ; dans l'exposé des motifs qui pouvaient justifier une approbation, la Fondatrice disait que « l'adoration perpétuelle du Sacré-Coeur de Jésus-Christ réellement présent au Saint-Sacrement de l'autel » était « son but principal » (SBM, 1, 24, 9).

Vers le même temps furent entreprises les premières démarches en vue d'obtenir l'approbation de l'autorité suprême du Souverain Pontife. Dans une supplique, adressée au S. Père, le 2 octobre 1801, et à laquelle Mgr de Chabot avait tenu à joindre sa recommandation, notre Fondateur, parlant de la fin de l'Institut, assigne comme but pour ses membres : « la perpétuelle réparation des injures qui ont si amèrement lésé et si affreusement blessé les très saints et immaculés Coeurs de Jésus et de Marie » (quorum munus, ut iam peractum est, stat... inque perpetuo reparandis iniuriis quae sacratissima immaculataque Jesu et Mariae corda tam amare laeserunt, diroque vulnere perfoderunt).

Il y appelle les membres de son Institut « adorateurs perpétuels qui vont au Coeur de Jésus par le Coeur de Marie » (adoratores perpetui, mediante Corde Mariae Cor Jesu adeutes) (SBP, V, 191-192, 2242).

Le texte de cette pétition, le premier document émanant de la main de notre Fondateur que nous rencontrons ici, appelle une petite exégèse. Tout d'abord il est à remarquer que dans l'esprit du Bon Père l'adoration et la réparation sont deux idées inséparables ; partout ailleurs, à travers ses écrits on trouve jetées à foison les expressions qui disent la parenté, voire l'identité de l'adoration et de la réparation : notre adoration est essentiellement amende honorable (SBP, III, 6, 739).

Ce qui est très significatif ici, c'est que dans cette supplique le Fondateur associe d'emblée les Coeurs de Jésus et de Marie dans notre pratique de l'adoration réparatrice. Cette union la plus intime entre les Coeurs de Jésus et de Marie, préconisée par notre Fondateur, n'a pas de [p.25] quoi nous étonner, si l'on se rappelle la déclaration de la Soeur de la Barre : « Toute sa vie, notre Révérend Père avait été pressé du besoin d'être l'enfant de la S. Vierge. Il avait reçu de grandes grâces par son intercession, ses sermons avaient retenti de ses éloges. Il avait composé en son honneur une très dévote oraison qu'il disait tous les jours avant de commencer la S. Messe » (texte cité par le P. Hilarion : VBP, 103).

Dans la mémorable nuit de Noël, le Fondateur avait prononcé les trois vœux de religion avant la célébration de la S. Messe « et après une touchante amende honorable aux divins Coeurs de Jésus et de Marie » (NBP ; 19), délaissant le nom de fr. Caprais, il prit le nom de fr. Marie Joseph, d'après l'indication de la S. Vierge à la Bonne Mère (VBP, 103).

Exactement une semaine après sa profession, le 1^{er} janvier 1801, dans une supplique adressée au Vicaire Général, M. de Mondion, pour demander la permission de solenniser le premier samedi de l'année comme fête du Coeur Immaculé de Marie, le P. Coudrin indique le

motif suivant : « Comme c'est par son divin Coeur (de Marie), qu'on adore chez nous le Sacré Coeur de Jésus au très S. Sacrement de l'autel... » (SBP ; V, 257, 2280).

On aime à rapprocher cette formule et la formule citée plus haut : « adoratores perpetui, mediante Corde Mariae Cor Jesu adeuntes », de cette autre formule non moins belle, si chargée de sens et qu'on trouve dans une prière, que le Bon Père avait composée en honneur de la S. Vierge: « C'est par vous, bonne et tendre Mère, c'est par votre Coeur Sacré que nous arriverons au Coeur adorable de votre cher et divin Fils » (VBP, 328). Le P. Coudrin y considère les deux Coeurs de Jésus et de Marie comme « un seul et même coeur dans la plus étroite charité ».

On le voit, notre vénéré Fondateur ne concevait point une dévotion et une adoration du Coeur de Jésus sans y associer de la manière la plus étroite le Coeur de Marie.

Comme on comprend maintenant la sincérité de ce cri [p.26] du cœur, qui, maintes fois, résonne à travers sa correspondance : « Priez pour que je ne fasse rien qui ne soit pour la gloire des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie ». (SBP, II, 249-250, 659) ; et cette autre parole qui résume si parfaitement sa pensée : « On bénit de bien bon cœur la divine Providence de nous avoir faits enfants des divins Coeurs de Jésus et de Marie » (SBP, I, 261, 295).

Nous croyons avoir démontré par ces quelques textes que l'expression : « adorateurs perpétuels qui vont au Coeur de Jésus par le Coeur de Marie », énonce une idée fondamentale et particulièrement chère à notre Fondateur, qu'elle n'est pas du tout un « apax legomenon » dans son oeuvre et qu'elle cadre merveilleusement avec l'ensemble de sa spiritualité. Aussi la part qui doit revenir à la S. Vierge dans notre adoration est-elle très grande ; nous en déterminerons la nature et l'étendue dans la deuxième partie de notre étude. Qu'on nous pardonne ici cette petite digression sous forme de commentaire, mais c'est un fait patent que les textes isolés gagnent à être vus et compris à la lumière d'autres textes qui viennent confirmer et illustrer ce qui, à première vue, pourrait sembler n'être qu'une formule expéditive, alors qu'il s'agit en toute vérité d'un haut-lieu de spiritualité, d'une idée-maîtresse qui commande à tout un monde d'idées.

Revenons maintenant au plan historique et documentaire.

Parmi les écrits de notre Fondateur se trouvait le brouillon d'une supplique adressée au S. Père, datant du 2 octobre 1801. Il y demandait l'approbation de son Institut, qu'il décrit comme « un ordre pratiquant la règle de S. Benoît avec des Constitutions particulières qui facilitent l'adoration perpétuelle du Sacré-Coeur de Jésus au très S. Sacrement de l'autel sous le titre de zélateurs et zélatrices ⁽⁵⁾ de l'amour des divins Coeurs de Jésus et de Marie, adorateurs perpétuels du divin Coeur de Jésus au très S. [p.27] Sacrement de l'autel sous la protection spéciale de la très S. Vierge Marie... où chacun selon la mesure du talent qui lui a été confié... rend aux Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, les devoirs de sacrifice, d'amour, de réparation et de dévouement total qui ont été jusqu'à ce moment la base de l'établissement dont on vient de donner un léger aperçu (SBP, V, 260-261, 2287).

(5) Sur ce titre qui était très cher au Bon Père, voir EHR, 10-16.

On retrouve les mêmes idées et à peu près les mêmes expressions dans une note antérieure du 29 décembre 1800, où le Bon Père esquissa, d'après une communication de la Bonne Mère, l'idée fondamentale de son Institut : « Ordre des zélateurs et des zélatrices de l'amour des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie ; Adoration perpétuelle du Coeur de Jésus au très S. Sacrement de l'autel, sous la protection spéciale de la très S. Vierge, suivant la Règle de S. Benoît expliquée d'après les constitutions suivantes... » (EHR, 24).

Ces deux textes constituent, à eux seuls, un vade-mecum de notre vocation : consécration aux Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, adoration perpétuelle du Coeur de Jésus, devoir d'amour, de réparation, de sacrifice. Voilà tracé un idéal de vie que doit protéger la S. Vierge, et dont l'amour et le zèle constituent l'âme, le centre, le mobile. Comme c'est l'amour qui explique tout en Dieu et nous donne la clé de toute l'économie du salut, c'est l'amour aussi qui doit nous pousser vers Dieu et vers Jésus. Nous devons consacrer notre vie à l'amour qui se traduit en actes de zèle, de réparation, d'expiation, qui se nourrit dans l'adoration du Coeur de

Jésus en son sacrement d'amour. S'arrêter à l'amour, savoir qu'on est aimé, que Jésus est en nous, auprès de nous, propager son amour, se donner à lui et l'adorer : c'est un programme de vie qui dépasse en beauté tout ce qui est purement humain et sensible. Ceux qui exaltent l'amour humain, en parlent comme d'un philtre merveilleux. Que dire alors de l'amour divin qui doit remplir notre vie ?

Soyons reconnaissants envers notre vénéré Fondateur [p.28] de nous avoir indiqué en des termes si limpides et si directs la voie de l'amour, dont l'adoration du Cœur de Jésus est une des plus belles expressions.

En octobre 1800, le Bon Père et la Bonne Mère adressèrent une supplique commune au St. Père pour obtenir l'approbation pontificale. On y rencontre les expressions « adoreurs perpétuels du divin Coeur de Jésus au très S. Sacrement de l'autel sous la protection spéciale de la très S. Vierge ». On y parle d'un « ordre pratiquant la règle de saint Benoît avec des constitutions particulières qui facilitent l'adoration perpétuelle du Sacré-Coeur de Jésus au très Saint Sacrement de l'autel sous le titre de Zélateurs et Zélatrices de l'amour des divins Cœurs de Jésus et de Marie, adoreurs perpétuels du divin Coeur de Jésus et de Marie, adoreurs perpétuels du divin Coeur de Jésus au très Saint Sacrement de l'autel, sous la protection spéciale de la très Sainte Vierge Marie... Elever et former de jeunes cœurs aux Coeurs de Jésus et de Marie, embraser le monde entier s'il est possible du Saint Amour en étendant la dévotion aux divins Coeurs de Jésus et de Marie » : tels sont les désirs des Zélateurs et des Zélatrices et « chacun selon la mesure du talent qui lui a été confié... rend aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie les devoirs de sacrifices, d'amour, de réparation et de dévouement total qui ont été jusqu'à ce moment la base de l'établissement » (SBM, I, 68-69, 56).

Voilà encore un texte, qui, telle une précieuse antenne, nous permet de capter les intentions de nos Fondateurs ; chez nous, tout doit converger vers l'amour ; en étendant la dévotion aux Coeurs de Jésus et de Marie, de l'amour desquels nous sommes les zélateurs et les zélatrices, nous devons embraser le monde entier au Saint Amour ; l'adoration du Sacré Coeur de Jésus au très Saint Sacrement de l'autel est un élément indispensable de notre vocation. Ce magnifique document, qu'il faut lire en entier ⁽⁶⁾, est [p.29] de toute beauté ; il recèle une force persuasive, une grandeur de vue peu commune, une flamme intérieure, qui forcent notre admiration. C'est une esquisse au dessin ferme où on reconnaît la main des Fondateurs d'Ordre que la Providence suscite à chaque époque décisive de l'histoire. C'est ainsi qu'ils ont dû écrire et parler, quand, sous le souffle de l'Esprit de Dieu, ils proposaient comme idéal à suivre une forme de vie religieuse qui explique et reprend la doctrine et la vie du Christ. Nous aimons à croire que nos vénérés Fondateurs, eux aussi, ont écrit ce texte capital, qui contient leurs grands thèmes favoris et les idées génératrices de leur oeuvre, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Ils ont constaté que les hommes suivent si peu la voie de l'amour, ils désirent y remédier en mettant à la disposition de l'Eglise et des âmes un ordre religieux dont l'amour est le centre en même temps que l'instrument de sanctification et d'apostolat.

(6) Voir le texte intégral dans EHR, 26-28.

Tout se tient et s'enchaîne admirablement dans ce plan, qui en somme retrace ce qu'il y a de plus beau, de plus authentiquement rédempteur en Notre Seigneur : sa charité ; car le Sacré-Coeur, c'est en Jésus le fond même de sa vie, le mobile qui l'a fait naître parmi nous, c'est l'amour qui guette et cherche nos âmes ; c'est donc l'amour qui doit être tout dans notre vie.

C'est cette vocation d'amour que nos vénérés Fondateurs ont voulue pour nous ; nous devons nous consacrer à l'amour et le propager.

C'est dans cette superbe synthèse dont l'amour est l'alpha et l'oméga, que nous devons voir notre adoration ; elle n'en est pas un élément extérieur ou accessoire, mais un élément constitutif : elle traduit et prouve l'amour par son caractère réparateur. En effet, chaque fois qu'il s'agit pour le Bon Père de donner un aperçu de son oeuvre, il tient à donner un relief tout particulier à l'adoration et il ne présente pas son Institut sans elle.

En mai 1801, le Bon Père adressa à M. de Mondion une demande d'approbation pour la branche des Pères, [p.30] demande qu'il renouvellera à peu près dans les mêmes termes, le 22 mai 1802, lors de la nomination du nouvel Evêque de Poitiers. Parlant de l'association des zélateurs et zélatrices de l'amour des Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie, il déclare que certains des membres plus spécialement « comme de nouveaux Moïse sont destinés à élever sans cesse leurs bras vers le ciel pour obtenir la bénédiction du Seigneur sur les travaux de leurs frères et à réparer les outrages que le Coeur de Jésus a reçus, reçoit et recevra encore malheureusement des mauvais chrétiens » (SBP, I, 26, 25 et V, 194, 2243).

Dans une Note sur le but de la Congrégation (de date incertaine, mais le « terminus ad quem » paraît être l'année 1804 ou 1805), le Bon Père appelle sa Congrégation « une société d'adorateurs perpétuels de son divin Coeur (de Jésus) au très Saint Sacrement de l'autel » (SBP, I, 200, 216).

§ 2. La Mère Henriette et l'Adoration perpétuelle.

Ce fut en novembre 1794, à l'âge de 27 ans, que la Bonne Mère entra dans la Société du Sacré-Coeur à Poitiers ; elle choisit alors le Bon Père pour diriger son âme. Elle fut admise comme associée en 1795. Dès mars 1797, ces deux âmes privilégiées, qu'unissaient une même charité, un même idéal de perfection et un même désir d'apostolat, se concertèrent pour fonder une Congrégation, dont l'adoration perpétuelle devait être une des pièces maîtresses, un de piliers aptes à soutenir l'édifice.

L'adoration perpétuelle fut pour notre Fondatrice l'étincelle qui embrasa son âme et décida de sa vocation. Dès son entrée dans la Société du Sacré-Coeur, la pratique de l'adoration perpétuelle l'attirait tout spécialement. « L'adoration favorisait son attrait. On ne se gênait pas pour la laisser plusieurs heures dans la chapelle. On savait qu'elle n'y trouvait pas le temps long. L'oratoire de l'association était devenu sa demeure habituelle. Elle s'y rendait matin [p.31] et soir, souvent même elle y passait toute la journée (MBM, 27) ». « Après être demeurée tout le matin en oraison, elle se retirait pendant quelques instants dans une écurie de la maison, pour y manger un morceau de pain, qu'elle avait apporté, puis revenait aux pieds du Saint Sacrement continuer ses colloques avec Dieu » (VBM, 18-19).

Au dire de la Soeur Charrais « elle fit l'adoration pendant trois ans prenant à peine le temps de manger un peu de pain dont elle se munissait avant de quitter sa maison, rue des Hautes Treilles, pour aller à la petite chapelle de l'association, rue du Moulin-à-Vent » (NBP, 16).

La journée ne suffisait pas pour satisfaire son désir d'adoration, elle passait encore une grande partie de la nuit devant le Saint Sacrement : « Après être restée trois ou quatre heures devant le Saint Sacrement, habituellement depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures du matin, qui était l'heure de Matines, elle allait réveiller les soeurs pour dire l'office et prenait un peu de repos jusqu'à cinq heures. Elle dormait peu et n'avait point de lit, une chaise ou un vieux fauteuil était souvent une couche trop recherchée » (MBM, 35).

Appelée par la Providence à diriger une communauté et à préparer la fondation d'une nouvelle Congrégation, tiraillée par les difficultés de toutes sortes et les travaux matériels («elle faisait la cuisine, elle servait les soeurs, lavait la vaisselle, allait chercher du foin dans le pré pour le porter au grenier, épluchait les légumes, raclait les racines, prenait soin des animaux domestiques et leur portait leur nourriture » (MBM, 34), sa ferveur pour l'adoration ne se ralentit jamais. Jamais elle ne se départira de cette prédilection pour l'adoration. C'est que la Bonne Mère « trouva tout ce qu'elle désirait sous le rapport de l'adoration perpétuelle » (NSC, 48) et elle avoua au Bon Père, en janvier 1803, que l'adoration avait décidé de sa vocation : « Lorsque vous établîtes l'adoration rue du Moulin-à-Vent et que vous m'y donnâtes une heure, sans vous en douter, vous fixâtes ma destinée ». Elle lui [p.32] disait encore : « J'éprouve un besoin indicible d'être au pied du Saint Sacrement, mais je n'ose m'y livrer ni trop y rester, il me semble que cela abrège mes jours » (SBM, I, 42, 16).

C'est là, au pied de l'autel, que le divin maître alluma à tout jamais dans son âme ce feu dévorant d'amour et de zèle pour la gloire des Sacrés Coeurs ; c'est là que Jésus, épris de son épouse, forgea son âme à cette force héroïque et conquérante qui lui fera accepter les plus grandes épreuves avec le sourire sur les lèvres. C'est dans ces tendres colloques continuels, dans ces cœur-à-cœur prolongés, qu'elle apprit à se donner et à s'immoler, qu'elle puisa la force pour recharger chaque jour le fardeau sur ses épaules meurtries et mener à bien la tâche immense que la Providence lui confia. C'est là enfin qu'elle se laissa former à cette sainteté exceptionnelle qui fit l'admiration de tous ceux qui la connurent et qui arracha au P. Antoine Astier, un des premiers disciples du Bon Père et lui-même surnommé « le saint homme », cette exclamation : « cette femme unique dans son siècle » (NBP, 28). C'est que sa vie extérieure n'était que la suite spontanée et le prolongement de sa vie intérieure et que tout en elle respirait l'amour, le dévouement, la bonté qu'elle alla chercher au pied du tabernacle. On n'exagère pas, quand on dit que pour la Bonne Mère l'adoration était une véritable passion et qu'elle la considérait comme un capital à exploiter. Rien d'étonnant alors qu'elle ait su inspirer à toutes ses filles un amour admirable et indéfectible pour l'adoration ⁽⁷⁾. Le P. Hilaron a fort bien [p.33] compris que dans la vie de nos soeurs l'adoration occupait une place prépondérante et unique : chaque fois qu'il relate la fondation d'une nouvelle maison de nos soeurs, il ajoute invariablement : « et l'adoration commença » (MBM, VBM, passim), comme si les deux concepts : fonder une nouvelle maison et établir l'adoration fussent identiques. Aussi, les couvents de nos soeurs sont-ils appelés les maisons de l'adoration (VBP, 231 ; SBM, III 165, 166, 167, 169, 171, 177 et passim) ; entrer chez nos soeurs c'est entrer à l'adoration.

(7) On pourrait écrire un livre captivant sur l'histoire de l'adoration chez nos soeurs. Qu'on nous permette ici de rapporter ces quelques faits. La soeur Lacroix mourut à Séez le 22 décembre 1829. Quelques jours avant sa mort, la supérieure, voyant qu'elle était très faible, voulait l'empêcher de faire une heure d'adoration pendant la nuit, pratique qu'elle n'avait jamais interrompue depuis de longues années. La soeur Lacroix la conjura de ne pas la priver de cette satisfaction : « Je voudrais, dit-elle, mourir les armes à la main et réparer les outrages que reçoit le Coeur de Jésus ». Elle fit tant d'instances qu'il fallut se rendre à ses désirs (VBM, 388).

Vers la fin de 1808, à la suite d'une dénonciation faite par le maire, l'évêque retira à nos soeurs de Séez la permission d'avoir le Saint Sacrement dans leur oratoire. Pour les soeurs c'était un coup de foudre. « Les cris de douleur, les gémissements, les larmes ne tarissaient pas. Nous nous levâmes également la nuit, faisant l'adoration en nous tournant vers la cathédrale... Nos coeurs allaient le trouver là... Avec quelle ardeur demandions-nous à Jésus-Christ de revenir prendre sa place dans le petit sanctuaire ! Nous ne pouvions vivre sans lui ! » Enfin, au bout de dix jours, l'évêque retira l'ordre (NBP ; 80-81). N'est-ce pas beau et délicieux comme une vieille légende, chantée par un chœur aux voix cristallines ?

Voir aussi *Figures picpuiciennes*, Paris, 1942, p. 38 : lors de la Commune de Paris, en 1871, les soeurs emprisonnées à la prison de S. Lazare, se tournaient dans la direction d'une église, et, dans le plus grand recueillement, faisaient leur garde d'honneur en esprit au pied du tabernacle. Quelle émouvante trouvaille et comme la Bonne Mère a dû sourire à cette ardeur, tout à fait dans la ligne de son radieux exemple.

Voici un fait qui nous permet de mesurer l'importance que la Mère Henriette attachait à l'adoration : « elle avertit une soeur d'empêcher les novices de faire des ouvrages qui fussent contraires à la santé, son plus grand désir était qu'elles fussent capables de bien faire l'adoration » (NSC, 664).

Comment la Bonne Mère concevait-elle l'adoration ? En juin 1800 elle s'adressa aux Vicaires Capitulaires de Poitiers, MM. de Mondion et Messay, pour leur demander d'approuver la nouvelle fondation, et elle s'exprima en [p.34] ces termes : « Nous nous sommes réunies, il y a plus de six ans, sous l'invocation du Sacré-Coeur de Jésus et la protection spéciale de la bienheureuse Vierge Marie, pour faire l'adoration perpétuelle de ce divin Coeur dans le Saint Sacrement de l'Autel et nous l'avons toujours continuée depuis cette époque... » Un peu plus loin il est dit de cette association : « Son but principal est l'adoration perpétuelle du Sacré-Coeur de Jésus et la pratique de toutes les vertus qui peuvent nous rendre agréables à Dieu ». (SBM, I, 21-23, 9).

Ce document était signé par 12 personnes, dont la Mère Henriette, supérieure, et la Sœur de la Barre, maîtresse des novices ; elles indiquent l'adoration perpétuelle du Sacré-Coeur de Jésus comme leur titre de noblesse et comme le but principal du nouvel Institut.

Le 17 juin 1800, les Vicaires Capitulaires approuvèrent l'acte de consécration que voici : « Je me consacre aujourd'hui d'une manière particulière au Sacré-Coeur de Jésus et prends la résolution de vivre pendant un an dans la pauvreté, la chasteté, et l'obéissance dans un esprit d'acceptation, de résignation, d'immolation, de faire dans toutes mes actions ce qui me paraîtra le plus parfait, désirant par ma fidélité à ces résolutions, apaiser la colère de Dieu » (SBM, I, 24, 9). Le 14 octobre 1800 fut approuvé l'acte de consécration suivant : « Je fais pour un an vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et je renouvelle de bon coeur les fermes résolutions que j'ai prises et qui peuvent être pour le bien, je les remets entre les mains de la Très Sainte Vierge par les vôtres, ma Révérende Mère, afin qu'elle daigne les présenter au Cœur de Jésus, son divin Fils, au service duquel je désire me consumer, comme ce cierge, selon la règle établie dans cette maison... » (ibid.). Un projet de supplique que les premières religieuses destinaient au Souverain Pontife (vers 1800), expose « qu'elles ont formé une association sous le titre de Société du Sacré-Coeur de Jésus réellement présent au Très Saint Sacrement de l'Autel et la pratique de tou- [p.35] tes les vertus qui peuvent nous rendre agréables à Dieu. Depuis l'origine de ce petit établissement, l'adoration n'a point été interrompue ni nuit ni jour, même au plus fort de la persécution » (SBP, V. 295, 2286).

Nous avons rapporté plus haut les termes de la supplique commune au Souverain Pontife ; les membres de la Congrégation y sont appelés « adorateurs perpétuels du divin Coeur de Jésus au Très Saint Sacrement de l'Autel ».

Les vues de la Bonne Mère au sujet de l'adoration rejoignent donc celles du Bon Père ; l'objet primordial de l'adoration est nettement indiqué. C'est le Sacré-Coeur de Jésus dans le S. Sacrement de l'autel, auquel elle vouait la dévotion la plus fervente, comme il résulte nettement de ces quelques extraits de sa correspondance : « Il nous faut nous réfugier dans le Sacré-Coeur de Jésus, nous y cramponner de manière à n'en jamais sortir » (VBM, 595) ; « que son divin Coeur soit notre soutien et notre modèle » (SBM, I, 159, 136) ; « plongez-vous et pour toujours dans la douloureuse et amoureuse plaie du divin Cœur de Jésus. Vous serez à l'abri de tous les orages » (MBM, 145). La réparation est le caractère distinctif de l'adoration : « pour nous immoler au Sacré-Coeur de Jésus, afin de satisfaire autant que nous pouvons à la justice divine pour les excès commis dans ces derniers temps et apaiser les trop justes châtements dont Dieu a voulu affliger la France » (SBM, I, 23, 9).

Dans un de ses billets ⁽⁸⁾, écrit dans le courant de [p.36] l'année 1808, elle dit : « Actuellement... Il (Dieu) veut un ordre qui soit destiné à adorer son Coeur, et réparer les outrages qu'Il reçoit, qui entre dans le crucifiement intérieur de son Coeur » (SBM, I, 43, 33).

(8) Ces billets de la Bonne Mère constituent une source des plus précieuses pour connaître le fond intime de son âme. C'est le Père Coudrin qui lui avait ordonné de consigner par écrit — car la Bonne Mère y répugnait — tout ce qu'elle éprouvait et voyait, surtout lorsqu'elle était prosternée devant le S. Sacrement. Le Bon Père faisait grand état de ces billets ; on retrouve dans ses lettres, et jusque dans ses circulaires, des expressions, des phrases entières, littéralement empruntées à ces billets. Pour comprendre l'entière fusion de ces deux âmes, qu'on se rappelle l'acte de rénovation solennelle des vœux de la Mère Henriette avec déclaration d'humble et entière sujétion au P. Coudrin, le 6 mai 1801 (SBP, V, 221-223, 2264).

Entrer dans le crucifiement intérieur du Coeur de Jésus : formule dense, chère aussi au Fondateur, qui la reprendra dans une de ses circulaires, formule qui traduit si bien ce qu'on pourrait appeler la spiritualité de la Bonne Mère. Au tréfonds de son âme il y avait toujours un désir immense de se donner sans réserve, de s'immoler ; c'est là comme le leitmotiv qui résonne à travers tous ses écrits. Elle disait : « c'est l'intérieur souffrant de Jésus-Christ qui fait l'esprit du nouvel Institut » (VBM, 44). Elle avait fait le vœu d'être crucifiée en tout (billet de février 1801) et alla jusqu'à écrire : « Je lui ai demandé de m'envoyer toutes les peines, toutes les souffrances de certaines personnes, j'ai demandé d'expié dans ce monde ou même dans l'autre tout ce qu'elles pourraient avoir à souffrir dans le purgatoire ; j'ai offert ma vie, ma

damnation même pour leur salut particulier et pour celui de tous ; enfin j'ai osé, malgré mon indignité m'offrir pour victime pour tous » (SBM, I, 25, 26, 11).

« Sa vie n'était qu'une douleur prolongée... Combien de fois a-t-elle essayé par la ferveur de ses prières d'attirer sur elle seule les effets de la justice de Dieu irritée par les crimes des hommes ». (NSC, 170-172).

Elle sait que la souffrance est la grande éducatrice qui fait les âmes profondes, parce que le Christ l'a transfigurée par l'amour et qu'elle nous détache de la terre ; sans elle nous nous perdriions dans les « nourritures terrestres » et nous ne saurions goûter la saveur indicible des « nourritures célestes », celles qui ne laissent pas d'amertume dans l'âme. Le 15 juillet 1803 elle écrit à la Soeur de la Barre : « Le véritable bonheur est dans la souffrance acceptée avec résignation » (SBM, I, 127, 109). A la Sœur Ludovine de la Marsonnière, elle dit : « Ah ! plus que jamais, entrons dans le douloureux martyr *[p.37]* qui fait la consolation des âmes qui suivent l'Époux !... prenez courage, soyez toujours dans cet état d'immolation puisque le bon Dieu vous y veut » (SBM, I, 159).

Comme le Christ il nous faut souffrir pour entrer dans la gloire, nous ne serons glorifiés dans le Christ que si nous souffrons avec lui : « Faisons tout par esprit de mort, c'est le moyen d'avoir la vraie vie..., que l'amour de la souffrance vous accompagne » (SBM, I, 211-212, 192) « rallions-nous tous à la croix et rien ne pourra nous ébranler » (SBM, II, 16, 267).

La croix doit peser sur notre vie, puisque ce sont nos péchés qui l'ont dressée ; nous devons réparer et faire pénitence, bien que tout notre être répugne à la souffrance: souffrance physique de nos maladies, souffrance morale de nos échecs, de nos deuils, souffrance des abandons, des trahisons, toute cette litanie de souffrances qui jalonnent notre vie. La Bonne Mère, elle, avait le goût de la pénitence et la soif de la souffrance. Elle reconnaît que « les croix pleuvent » sur elle, elle soumet son corps, qu'elle appelle « ma frêle machine », aux plus grandes pénitences, privations et macérations, de sorte que le Bon Père a pu dire à sa mort que ses austérités avaient égalé, si elles n'avaient pas surpassé, celles des solitaires de la Thébaïde. Elle sait que « pour aller au ciel il faut beaucoup souffrir » ; « cette vie est une longue agonie, mais aussi le bonheur est assuré à ceux qui vivent bien sous la croix » (SBM, II, 107, 407 bis) ; il faut « tout refuser à la sensualité, à la mollesse, à la lâcheté » (SBM, I, 58, 47). Cependant, son amour de la souffrance et de la pénitence n'avait rien de morbide ni de maladif, car « elle était naturellement d'une grande gaîté de caractère » (NSC, 180). C'était l'esprit de réparation et sa volonté d'imiter la vie crucifiée de Jésus qui la poussaient vers la croix et la souffrance «L'attrait dominant de la Bonne Mère était... d'imiter autant que possible la vie crucifiée de Jésus-Christ, elle *[p.38]* était avide de souffrance ; quand elles lui manquaient, tout lui manquait » (NSC, 215-216).⁽⁹⁾

(9) La Bonne Mère ne désirait guère que ses filles imitassent ses austérités. Elle disait à une supérieure : «Ne prenez pas le ciel par la famine, ayez soin de vous et des autres » (SBM, IV, 124, 1207) ; elle aimait à répéter : « Pour bien servir Dieu, il faut être un peu heureux » (VBM, 67). Ce qu'elle recommandait le plus aux supérieures locales, c'était la bonté sans faiblesse (MBM, 625).

Elle envoyait les soeurs fatiguées se coucher et faisait pour elles plusieurs heures d'adoration pendant la nuit (VBP, 134).

On peut en dire autant de notre vénéré Fondateur ; la bonté était le trait caractéristique de sa personnalité. S'il insistait beaucoup sur l'esprit de mortification et d'immolation, il voulait également que les choses matérielles ne fussent point négligées : « Donnez du vin à vos professeurs et les nourrissez bien » disait-il à un supérieur. Pendant la dernière nuit de sa vie, il disait au sujet des missionnaires : « Ces pauvres enfants des Iles, ils n'ont peut-être point de pain » (NBP, 149).

L'idée de réparation l'animait déjà au moment où, pour se retirer du monde et se donner à Dieu, elle se sépara de sa mère, à qui elle dit :... « Il est trop heureux pour vous et pour moi qu'en prenant ce parti, je puisse un peu réparer les fautes que vous m'avez laissé faire ». Le devoir d'expiation et de réparation ses fautes de jeunesse, dont elle exagérait la gravité, lui était continuellement présent (NSC, 104).

On comprend dès lors qu'elle ait voulu donner à l'adoration un sens de réparation et d'expiation. Lors de la captivité du Souverain Pontife Pie VII, elle ordonna que dans toutes les maisons des soeurs les sept psaumes de la pénitence fussent récités, à toutes les heures du jour

et de la nuit, pour obtenir la cessation des maux de l'Eglise et la délivrance de son Chef suprême. Chaque soeur devait commencer son heure d'adoration par cette prière. Cette pieuse pratique fut continuée jusqu'au mois d'avril 1814 : « J'eus l'honneur, écrit le P. Hilarion, de citer ce fait à sa Sainteté, qui daigna s'y montrer sensible » (MBM, 112). Tout comme le Bon Père, qui nous veut à l'adoration comme les délégués de l'Eglise, la Bonne Mère désire que nous [p.39] priions pour l'Eglise, car, si le Christ a fini de souffrir dans sa propre chair et son propre coeur, Il souffre encore dans les membres de son corps mystique. Les Pères, les docteurs, les mystiques, les révélations privées, l'enseignement ordinaire de l'Eglise, nous parlent, après l'Ecriture, de cette identification mystérieuse du Christ avec les membres de son corps mystique. Si la phase temporelle de l'Incarnation est achevée, si le temps des vicissitudes que l'amour infini a voulu connaître dans le Cœur de Jésus est passé, si l'amour qui l'a poussé à s'incarner et qui l'a conduit à la mort lui permet de se reposer maintenant de ses fatigues et de ses travaux, il ne reste pas moins vrai que cet amour est encore aussi fervent qu'autrefois, qu'il n'a pas diminué et que nous vivons de la mort de Jésus, inspirée par l'amour, que nous bénéficions de son sang, de ses larmes, de sa soif, de ses peines. Malgré l'exaltation définitive de la nature humaine de Jésus dans la gloire du ciel, il n'interrompt pas sa douleur rédemptrice au sein de son corps mystique. Cela nous explique pourquoi Jésus dans ses révélations aux Saints exprime encore des sentiments de tristesse, de douleur, d'angoisse en des termes qui nous font penser au douloureux et doux visage du saint suaire de Turin, dont le regard muet reflète une indicible tristesse. C'est que toutes les souffrances qu'on subit au nom du Christ ou qu'on accepte en union avec lui sont vraiment siennes ; toutes les entreprises de prière, de pénitence, d'apostolat, les larmes et le sang qu'on verse pour la cause de la Rédemption, tout ce qui prolonge l'Incarnation de l'amour infini dans les membres du Christ, appartient au Christ. L'Eglise continue et prolonge l'oeuvre du Christ, son grand coeur continue de génération en génération la vie rédemptrice du Sacré-Coeur de Jésus ; l'Eglise est agitée par un immense mouvement d'amour tourmenté, douloureux et cela afin de gagner les âmes au Christ et à sa rédemption. Jésus, il est vrai, ne souffre plus dans sa propre personne, mais il souffre dans son Eglise, où il continue de porter sa croix et d'être crucifié, [p.40] car l'Eglise est, selon le mot si fort, mais si vrai, de Bossuet, « Jésus-Christ répandu et communiqué ».

Comme le Bon Père, la Bonne Mère était profondément pénétrée de cette vérité ; plus que personne elle avait le « sentire cum Ecclesia », le « sensus catholicus ». Ce n'est pas un cliché, quand elle écrit : « Prions pour l'Eglise, pour le pape, pour la France, pour l'Espagne » (SBM, IV, 34). Son intérêt s'étend à tous les lieux où les forces de l'Eglise sont en lice avec les forces du mal, elle se réjouit du bien que font nos missionnaires et demande de se souvenir de leurs travaux à l'adoration.

Il s'ensuit donc que, dans notre adoration, les grandes causes de l'Eglise doivent l'emporter sur nos intentions personnelles.

CHAPITRE II

APPROBATION ET DEVELOPPEMENT

§ 1. Le P. Coudrin et l'Adoration perpétuelle.

[p.41] Ce fut en 1814 que nos Fondateurs, profitant de la présence du P. Hilarion en qualité d'aumônier de l'ambassade française près du Saint-Siège, entamèrent les négociations qui devaient aboutir à l'approbation de la Congrégation. Rien ne fut négligé par notre vénéré Fondateur pour obtenir enfin l'approbation pontificale ⁽¹⁾ tant désirée.

(1) Nous entendons la période de l'approbation au sens large ; elle comprend non seulement l'approbation elle-même, mais aussi les démarches que firent nos Fondateurs en vue de l'obtenir.

Il met tout en branle, il déploie toutes les ressources de son savoir-faire, il insiste auprès du P. Hilarion pour qu'il revienne à la charge quand les choses semblent traîner ou aller moins

bien. Le 16 août 1814, il lui demande de ne rien négliger pour les « quatre âges de Notre Seigneur », le 29 août suivant, il lui dit que cela doit faire la base de notre Institut, et le 6 octobre il écrit : « Tentez donc une approbation sous le titre d'Adorateurs et Adoratrices. Vous savez bien : nos quatre âges... la règle de S. Benoît avec des Constitutions adaptées à nos fonctions particulières d'enseignement, de mission », le but de la nouvelle fondation est de « faire aimer et adorer Notre Seigneur Jésus-Christ dans son divin cœur » (SBP, II, 101-102, 474). Ce texte prouve de nouveau toute l'importance que le Bon Père attachait à l'adoration, puisqu'il désire pour les membres de sa Congrégation le titre d'Adorateurs et d'Adoratrices, épithète qui devait résumer, à [p.42] ses yeux, un des aspects fondamentaux du nouvel Institut ; d'après ce même texte l'adoration s'adresse à Notre Seigneur dans son divin Cœur. Le 25 octobre 1814, le P. Coudrin et la Mère Henriette adressèrent au Saint Père une supplique, suivie d'une recommandation de Mgr. de Chabot, ancien évêque de Mende, qui, à cette époque, vivait retiré dans la maison de Picpus. Parlant du but de la Congrégation, ils disent : « Le but qu'elle se propose est de retracer les quatre âges de Notre Seigneur... sa vie cachée en réparant par l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement les outrages faits aux Cœurs de Jésus et de Marie ». ⁽²⁾

(2) L'original de cette supplique, écrite en latin, ne se trouve pas dans les écrits du Fondateur, il est conservé aux archives du Vatican. Le texte latin est reproduit dans EHR, 32-36.

La formule : « réparer les outrages faits aux Cœurs de Jésus et de Marie » pourrait à première vue du moins, déconcerter et sembler étrange. Elle est cependant exacte et très vraie. C'est à juste titre que nos Fondateurs insistent sur l'union objective entre le Cœur de Jésus et le Cœur de sa sainte Mère, union voulue par Dieu lui-même. Les deux Cœurs sont unis de la manière la plus intime et la plus saisissante dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. Le Sacré-Cœur de Jésus nous rend palpable et visible l'amour divin. Mais il y a aussi dans le cœur de Dieu quelque chose d'indiciblement maternel « dont la parfaite virilité de Jésus risquerait de ne nous rendre qu'imparfaitement le sentiment » ⁽³⁾, et pour que nous soit montré cet aspect si beau de Dieu, l'amour infini a daigné associer le Cœur de Marie à son oeuvre. Dieu a mis quelque chose de Lui-même, quelque chose de sa fécondité divine et de son amour infini dans cette créature toute sainte qui ne désirait que de pouvoir se livrer aux mains de l'artiste divin. Dieu a voulu que Marie fût associée à sa paternité, afin qu'elle puisse donner son concours [p.43] maternel à cette régénération mystérieuse qui fait de nous les enfants adoptifs de Dieu. Cette disposition n'enlève rien à la perfection de Jésus, car c'est de lui que Marie a tout reçu.

(3) J. H. Nicolas, O. P., o. c. p. 128.

L'amour si tendre, si maternel de Marie nous rend sensible toute la force et toute la douceur de l'amour de Dieu, nous révèle aussi les secrets du Cœur de Jésus. Dans cette vallée de larmes, Marie est la fraîcheur d'aurore, elle nous inonde de son amour consolateur. Elle s'empare du cœur de Dieu pour envoyer à tout instant la flamme aux apôtres, l'intrépidité aux missionnaires, la force aux martyrs. Partout où l'on travaille et peine, Marie est présente pour consoler et fortifier.

Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer ; nous avons à respecter cette union intime entre Jésus et Marie.

Vers le même temps, le P. Hilarion rédigea de son côté quatre mémoires qu'il adressa à la S. Congrégation des Evêques et des Réguliers ; il y expose longuement l'origine, le but du nouvel Institut avec les moyens de le réaliser. On y rencontre, à propos de l'adoration, les formules : « réparer par l'adoration perpétuelle du très Saint Sacrement de l'autel les outrages faits à la majesté divine » (premier mémoire, du 7 décembre 1814). L'expression « réparer les outrages faits à la majesté divine » a sans doute les faveurs du P. Hilarion, il s'en sert très souvent dans ses biographies de nos vénérés Fondateurs pour indiquer l'objet de notre adoration.

Le P. Coudrin, dans son mémoire sur le titre de Zélateurs (6 décembre 1816) appelle les membres de son Institut « adorateurs perpétuels du Sacré-Cœur de Jésus au très Saint Sacrement de l'autel » (SBP, II, 133, 519). Dans son mémoire sur le titre d'Adorateurs (27

décembre 1816), il écrit que la dénomination d'Adorateurs et Adoratrices « explique d'une manière spéciale et notre consécration au Sacré Coeur de Jésus et les hommages qui lui sont rendus jour et nuit dans le sacrement auguste de [p.44] l'Eucharistie pour expier l'ingratitude et la malice des hommes » (SBP, II, 135, 520).

L'année de l'approbation pontificale, 1817, nous apporte deux documents qui parlent de l'adoration et où l'on se sert de deux formules. La lettre du 14 avril 1817 à Mgr. de Talleyrand-Périgord, Grand-Aumônier de France, indique comme objet de notre adoration : « réparer par l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement de l'autel les outrages faits à la majesté divine » (SBP, II, 144, 532). Le même jour, le P. Coudrin annonça dans une lettre circulaire l'approbation de l'Institut par le Saint-Siège. Il en profita pour rappeler à ses enfants le but de la Congrégation : « Nous sommes destinés à adorer le Coeur de Jésus, à réparer les outrages qu'il reçoit tous les jours. Nous devons entrer dans la douleur intérieure de ce Coeur Sacré... Ne perdons pas de vue que Notre Seigneur veut que nous entrions particulièrement dans le crucifiement intérieur de son Coeur... Rappelez-vous aussi... qu'après le Coeur adorable de Jésus, nous devons honorer particulièrement le très doux Cœur de Marie » (SBP, II, 210, 533).⁽⁴⁾

(4) Il est intéressant de noter la dépendance littéraire de ces deux documents : la lettre au Grand-Aumônier de France résume le premier mémoire du P. Hilarion ; la lettre circulaire reproduit en partie une communication de la Bonne Mère du 3 février 1802. Voir EHR, 42-43.

Le Bon Père nous dit qu'il faut entrer dans le crucifiement intérieur du Cœur de Jésus. C'est une expression que la Bonne Mère chérissait tout particulièrement et que le Bon Père aimait à répéter. Il ne cessait d'inculquer à ses enfants la nécessité d'une vie de crucifiement et d'immolation. « Nous sommes toujours ici les victimes du Sacré-Coeur de Jésus ». (VBM, 30) ; « nous devons donc comme Madeleine, nous tenir à ses pieds, et comme Jean l'accompagner jusqu'à la croix » (SBP, II, 210, 594).

C'est que notre vocation d'adorateurs est inconcevable [p.45] sans une vie d'immolation. On nous a conservé un sermon du P. Coudrin sur la souffrance où nous lisons : « Il faut souffrir pour Jésus-Christ. C'est ainsi que les saints ont souffert et c'est par là que les afflictions passagères de ce monde ont produit un poids éternel de gloire. Souffrons donc, puisque c'est notre devoir, mais souffrons chrétiennement puisqu'il n'appartient qu'à la religion de faire des souffrances une source de félicité. Ah ! Seigneur, que le souvenir de votre passion ne s'efface jamais de notre esprit, c'est par elle que nous avons été rachetés. Sauvez-nous par sa divine vertu, sauvez-nous par les mérites de vos souffrances, sauvez-nous en nous apprenant à souffrir... le chemin du salut est essentiellement le chemin des tribulations... souffrir est notre premier devoir... il serait étrange qu'un Dieu crucifié eût pour adorateurs des hommes abhorrant la croix » (SBP, V, 126-140, 2202).

Le P. Hilarion nous dit que le Bon Père se regardait toujours comme une victime et qu'il ressentait comme un besoin d'immolation. Avant de monter à l'autel, aussi bien que dans les chapitres de coulpe, il récitait souvent une prière au Coeur de Jésus, convaincu qu'on ne peut trouver le bonheur que dans la croix ; « l'amour de la croix était ce qu'il recommandait avec plus d'instance » (VBP, 105).

Le Bon Père appelait les misères de la vie « un viatique pour le ciel ». Toute sa vie il a passé par le creuset des tribulations, qui faisaient sa joie, « soit qu'on nous persécute, soit qu'on nous laisse en repos, soyons enfants de la croix ; que nos sentiments brûlent du désir de l'immolation, qu'il exige ou qu'il permet, et tout, oui tout ira au gré de sa volonté que je sens et veux sentir jusqu'à la mort, toujours adorable » (SBP, I, 180, 192). Notre vénéré Fondateur avait compris pleinement que la souffrance, dès lors qu'elle est unie à la souffrance de Jésus, constitue pour nous un puissant moyen de sanctification, l'instrument de notre purification, la base de notre apostolat. C'est à juste titre qu'un poète a pu parler de « la bonne souffrance ».

[p.46] Quiconque réfléchit et vit sa foi, reconnaîtra sans peine que le problème si angoissant de la souffrance a trouvé une solution divine. Elle n'est pas une punition stérile du péché, mais une compensation pour le péché. Par sa souffrance, Jésus a vaincu, terrassé le péché, et, depuis lors, Dieu se donne à tous ceux qui souffrent, parce qu'ils imitent et

complètent la souffrance de Jésus, qui était amour et réparation. Beaucoup d'hommes n'arrivent pas à résoudre le problème de la souffrance et restent frustrés du bonheur et de la joie que la souffrance doit apporter, parce qu'ils n'ont pas compris qu'elle est amour et réparation, qu'elle a un sens sauveur.

Le Bon Père n'était pas de ceux qui se refusent à l'invitation de la souffrance-amour, il en appréciait toute la valeur, il savait que par elle l'amour divin a donné, si l'on peut parler ainsi, toute sa mesure. Le P. Hilarion a consacré plusieurs pages de sa biographie du Bon Père à démontrer son amour pour la croix et composé à cette fin tout un florilège de textes puisés dans sa correspondance (VBP, 320-325). La Sœur Charrais voit dans les souffrances du Fondateur la raison de son succès surnaturel. Et c'est par ces paroles émouvantes, où l'on entend comme les sanglots du cœur le plus tendre et le plus compatissant, qu'il console une soeur : « Rien ne sera perdu, ma chère enfant. Le livre de vie est là pour encourager les pauvres adoratrices des divins Coeurs ! Assurez-en celles de nos sœurs qui seraient désolées. » A sa nièce, soeur Eudoxie Coudrin, il écrit : « Rappelons-nous que nous sommes voués au Coeur de Jésus et de Marie et qu'à cette précieuse vocation sont indubitablement attachées de douces et saintes amertumes, inséparables de notre vocation » (VBM, 285). Il suffit de glaner un peu dans la correspondance du Bon Père pour retrouver constamment ces mêmes accents.

— Une notice sur la Congrégation, qu'au nom du Bon Père le P. Hilarion remit vers le 15 mai 1821 au Nonce à Paris, dit que la Congrégation « a pour but de réparer par [p.47] l'Adoration perpétuelle les outrages faits au Coeur de Jésus par la malice des hommes » (EHR, 44).

Une petite notice sur la Congrégation, du 19 novembre, indique que « son principal but fut d'apaiser la colère de Dieu, de satisfaire au voeu de Louis XVI et de ne pas laisser éteindre en France tout souvenir de l'état religieux » (SBP, III, 38, 689) ⁽⁵⁾. Un mémoire que le Bon Père adressait, en 1824, au Saint Siège pour obtenir l'approbation du Propre des fêtes de la Congrégation, ainsi qu'un autre pour solliciter l'approbation du Cérémonial de la Congrégation, proposent comme objet de notre adoration : « réparer les injures faites à la majesté divine par la malice des hommes » (SBP, III, 130, 985), « compatir aux douleurs du Sacré-Coeur de Jésus et du très doux Coeur de Marie » (SBP, III, 132, 988).

Un autre mémoire au Saint Siège en vue d'obtenir une mission lointaine reprend la formule : « reparando per Adorationem perpetuam Sanctissimi Sacramenti die noctuque iniurias maiestati divinae illata (s) » (SBP, II, 170, 1053).

Dans sa circulaire du 8 septembre 1826, annonçant l'ouverture de la mission de Sandwich, le Bon Père demande à ses enfants de se souvenir de nos missionnaires, particulièrement pendant les heures d'adoration : « nous vous conjurons de vous rappeler d'eux au pied du Saint-Sacrement, pendant les heures d'adoration afin que le Dieu de toute charité les soutienne dans leur pieuse entreprise » (SBP, III, 229, 1152). Cette insistance de notre vénéré Fondateur à souligner à ce point l'importance de notre vocation d'adorateurs n'était pas du formalisme, car il était [p.48] pétri du sens et de la valeur de cette vocation. Il s'unissait sans cesse à tous ceux qui vauquaient à leur devoir d'adoration : « Qu'ils pensent souvent dans leur adoration que je m'unis à eux et qu'il ne se passe guère de minuit que je ne me transporte vers vous tous et toutes les maisons, pour que le divin Coeur de notre bon Maître vous garde et vous bénisse les uns et les autres et accorde sa grâce et sa paix. Filioli, diligite alterutrum Et si solum fiat, sufficit » (SBP, III, 87, 897). Il dit à une supérieure « Et comme je prie un peu quand les autres dorment, je vous donne à toutes la bénédiction en la donnant à l'adoratrice après minuit., mon coeur est toujours avec celui d'une parfaite adoratrice, qui ne perd jamais de vue ses obligations de douceur, d'humilité, d'obéissance, de sagesse et de pauvreté. Je vous prie toutes de rivaliser de zèle et de sacrifice pour qu'il n'y ait pas une seule heure dans la journée où je ne puisse dire à notre Sauveur : A la vie, comme à la mort, soyez béni, Seigneur, soyez béni » (SBP, III, 298-299, 1261).

(5) Il est à peine besoin de faire remarquer qu'une Congrégation, dès qu'elle s'étend en des pays autres que son pays d'origine, doit se défaire de son caractère purement national, et, au besoin, élargir son but. Ce qui n'empêche nullement que le pays d'origine peut avoir spécialement contribué à l'organisation et au

développement d'une Congrégation et s'être acquis ainsi des titres de reconnaissance. Il est élémentaire de le reconnaître, la vérité garde ses droits.

Le Bon Père considérait la pratique de l'adoration comme un devoir sacré et rigoureux ; il ne cachait pas sa douleur, lorsqu'il constatait un certain relâchement dans l'accomplissement de ce devoir. Dans sa circulaire du 20 septembre 1824 annonçant la clôture du 2^e Chapitre Général, il se plaint des vains prétextes dont on se sert pour se dispenser de l'assistance aux saints exercices, « la négligence que l'on met à remplir une des principales fins de notre Institut, nous voulons dire à se rendre à son heure d'adoration » (SBP, III, 126, 981). Sa bonté proverbiale ne l'empêchait jamais de réagir contre les vrais abus, il savait qu'il faut unir l'esprit ferme à un cœur doux. Une autre fois il tient à remercier la Bonne Mère, parce que, par son exemple, elle « a ranimé la ferveur dans toutes les soeurs ... le divin Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ en sera mieux adoré » (SBP, III, 151, 1025). Aux soeurs de la maison de Mortagne il demande (en 1827 ou 1828) « de bien servir et adorer ce très bon Maître, [p.49] dites-le bien à vos compagnes, à ces chères filles de son divin Cœur » (SBP, III, 321, 1309). Aux soeurs de la maison de Sainte-Maure, il souhaite, le 21 février 1828, « qu'elles soient bien ferventes dans leur adoration » (SBP, IV, 10, 1332) ; ailleurs il souhaite à ses enfants « la paix du cœur autant qu'ils en ont besoin pour être de bons adorateurs et fidèles enfants du divin Cœur de Jésus » (SBP, IV, 144, 1604). A la supérieure de la communauté de Saint-Aubin il exprime son regret de ne pouvoir assister à la bénédiction de la chapelle (en mai 1827) : « Comme je regrette de ne pouvoir vous engager de vive voix à commencer de suite l'adoration perpétuelle du divin Cœur de Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel ! Soyez disposées à être victimes en tout, et dans cet esprit, faites-lui de demi-heure en demi-heure, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, une réparation de tous les outrages, profanations et sacrilèges qu'il endure de la part des mauvais chrétiens » (SBP, V, 67-68, 2149).

Il résulte de ces textes que le Bon Père concevait l'adoration non seulement comme un devoir essentiel, mais aussi comme une source de sainteté, un instrument de sanctification. S'il est vrai que la sainteté n'est pas dans l'extraordinaire, l'extravagant, le baroque, les exploits fascinants — *communia sed non communitur* —, si pour acquérir une vraie et solide sainteté il n'est pas requis que nous sortions du rang, il est de notre devoir d'apporter toute notre attention et notre zèle à notre adoration, de la considérer comme un devoir d'état, comme l'expression de notre amour-réparation.

Ainsi nous éviterons le danger de voir l'adoration devenir quelque chose de rigide et de mécanique ou de la regarder comme une corvée ; elle sera au contraire une réalité vécue, éternellement jeune, un stimulant de ferveur, un obstacle à la médiocrité. Il y en a qui croient qu'il faut apporter le même soin au détail qu'à l'essentiel et que distinguer l'importance des objets et des devoirs, ce n'est plus voir les choses comme il faut.

[p.50] La sainteté n'est pas dans l'exagération même bien intentionnée, mais dans la juste appréciation de la hiérarchie des valeurs, dans l'adaptation souple à tous nos devoirs, en donnant théoriquement et pratiquement au détail la valeur qui lui convient et à l'essentiel la valeur qui lui est propre. Or, il n'y a pas de doute que, dans l'intention de notre vénéré Fondateur, l'adoration figure parmi nos devoirs essentiels, que notre vie doit être imprégnée d'un amour spécial pour l'adoration, d'un amour, non seulement affectif et verbal, mais effectif et se traduisant en bonnes actions ⁽⁶⁾. Amour effectif pour notre prochain, car nous ne pouvons aimer Dieu sans que notre amour, par sa nature même, ne cherche à se répandre sur tous ceux que Dieu appelle à être ses enfants. La charité, comme le feu qui traverse la brousse, voudrait embraser l'univers. La charité sincère veut qu'on aime non en paroles, mais en actes et en vérité (I Joan, III, 18). Elle est inclination du cœur, don de soi, elle se penche sur les petits, les faibles, les pauvres, les abandonnés. Elle est dévouement, égards ; pour elle rien n'est mesquin ou prosaïque, parce qu'elle voit en tout l'image du Christ ⁽⁷⁾.

(6) Newman a fort bien écrit : « Un acte secret de renoncement, le sacrifice au devoir d'une inclination, valent mieux que toutes les simples bonnes pensées, que les sentiments chauds, que les prières passionnées... Tous ces sentiments-là vont et viennent, ils peuvent ou ne pas accompagner l'obéissance du

coeur. Jamais ils n'en peuvent être les signes. Les bonnes actions, par contre, sont les fruits de la foi et nous assurent que nous sommes du Christ » (dans J. 1-TUBY, o. c., p. 176-177).

(7) S. Thérèse écrit : « Autant vous aurez fait de progrès dans l'amour du prochain, autant vous en aurez fait dans l'amour de Dieu ». (*Oeuvres complètes*, trad. des Carmélites de Paris, VI, p. 154).

On a vu plus haut comment le P. Coudrin rattachait l'union et la charité fraternelle à la pratique de l'adoration ; la Bonne Mère faisait de même. C'est qu'ils comprenaient parfaitement que l'adoration doit être une source de sain- [p.51] tété effective. En effet, « au delà de la vie qui se dépense en gestes et celle qui s'exalte en idées surgit la seule qui compte pour l'éternel, celle qui se diffuse en amour... La personne ne s'accomplit que par l'amour »⁽⁸⁾.

(8) P. H. SIMON, *Destins de la Personne*, Paris, 1935, p. 49.

Le P. Hilarion, relatant le commencement de l'adoration perpétuelle dans la communauté des frères à Picpus, remarque que cette pratique avait toujours été observée dans les maisons des soeurs. Le petit nombre des frères et leurs occupations multiples ne leur avaient pas encore permis de l'établir dans leur propre chapelle. « Notre vénérable Père soupirait depuis longtemps après le moment heureux où nous pourrions commencer le saint exercice. Le 2 février 1819 il jugea que l'on était en nombre suffisant, profès et novices, pour l'établir. Il réunit tous les frères dans la chapelle de notre Séminaire. Il fit une exhortation vive et touchante sur la réparation des outrages faits au Sacré Coeur de Jésus, et l'adoration commença de suite. Elle ne fut point interrompue depuis ce moment jusqu'au 16 février 1831, époque de la dévastation de la maison des frères et de la dispersion du plus grand nombre » (VBP, 169).

La Soeur Charrais raconte ce trait ravissant au sujet du Bon Père. Celui-ci venait d'être nommé Vicaire de Mgr de Boulogne, à Troyes ; il partit pour cette ville le 22 octobre 1820. «A son arrivée, il faisait nuit et quand il descendit de voiture, les églises étaient fermées, mais il ne doute pas (que) Jésus-Christ ne lui ouvrît son coeur, (bien) qu'il ne puisse entrer dans son sanctuaire. Il se tint donc à la porte de la cathédrale jusqu'au jour, méditant et priant pendant plusieurs heures, profitant de l'obscurité pour converser avec cet ami qui avait abrégé la longueur du temps dans le grenier de la Motte-d'Usseau » (NBP, 101).

A propos de la fondation du couvent des soeurs à Coussay-les-Bois, village natal du Bon Père, le 3 juin 1835, le [p.52] P. Hilarion dit que « notre pieux Fondateur souhaitait que notre divin Sauveur fût adoré nuit et jour dans le lieu qui l'avait vu naître » (VBP, 284). « Il fit restaurer le choeur de l'église, confia à Charles Coudrin le soin d'ajouter à ces restes sacrés quelques appartements pour les religieuses de son ordre pour y adorer Jésus-Christ jour et nuit » (NBP, 140). Dans une lettre du 22 juillet 1836 à Mgr de Grenoble, le Bon Père disait : «Le but de la Congrégation est de réparer le jour et la nuit par l'adoration du Sacré Coeur de Jésus au Sacrement de son amour, les outrages faits à la Majesté divine par la malice des hommes » (SBP, V, 217, 2261).

La Soeur Charrais, qui dit que notre vénéré Fondateur faisait souvent aux soeurs, à Picpus, des instructions sur l'adoration et le zèle qu'on doit y apporter (NBP, 62), nous a transmis les «Avis demandés au Bon Père sur l'adoration » (NBP, 160-163). Nous les transcrivons d'abord et les commenterons ensuite.

L'adoratrice est députée, déléguée par l'Eglise pour adorer, louer, remercier, réparer. En vous vêtant du manteau rouge, pensez qu'il est le symbole de l'ardeur avec laquelle vous devez vous présenter devant Dieu comme Jésus-Christ devant son Père, couvert d'un manteau de dérision et de tous les crimes du monde dont il s'était chargé.

L'adoratrice doit adorer avec Jésus-Christ, réparer d'abord pour elle même et pour les péchés qui se commettent dans tout l'univers, demander la conversion des pécheurs, la propagation de la foi, prier pour l'Eglise militante et pour l'Eglise souffrante, mais surtout donation entière de soi-même au Coeur de Jésus. Cette dévotion, née sur le Calvaire est sortie du coeur même de Jésus percé sur la croix après sa mort. Il demeure toujours ouvert pour être à chaque instant de notre vie un lieu de refuge et de pardon pour nos fautes, de consolation dans nos peines, d'encouragement dans nos faiblesses, un asile de paix dans nos troubles et nos frayeurs, enfin notre espérance à l'heure de la mort...

[p.53] Le Coeur de Marie à été percé, c'est par cette voie que nous allons au Coeur de Jésus qui n'a pas été percé, mais ouvert, parce que là est le lieu de repos, la source des eaux vivifiantes où l'âme prend ses délices, se désaltère, se fortifie, est inondée de grâces, elle offre à Dieu les sentiments du coeur de Jésus pour suppléer à l'insuffisance du nôtre, qui dans cet auguste Sacrement rend jour et nuit à son Père par son état de victime des honneurs dignes de lui. Soyons en sa présence pénétrés d'un respect pareil à celui des Anges qui l'entourent. C'est le plus tendre des amis avec les âmes qui cherchent à lui plaire. Sa bonté sait se proportionner à la plus petite des créatures comme à la plus grande. Ne craignez donc pas dans ces conversations solitaires de l'entretenir de vos misères, de vos craintes, de vos ennuis, de ceux qui vous sont chers, de vos projets et de vos espérances, faites-le confidemment et à coeur ouvert.

Voyez, mon enfant, comme le saint homme Job épanchait son coeur dans ses grandes épreuves ; il s'écriait : Hélas, que de joie et de consolation céleste quand Dieu était en secret dans ma maison, quand le Tout-Puissant était avec moi !

Les dispositions éloignées pour mieux faire l'adoration sont : 1) de parler peu aux hommes et beaucoup à Dieu, de retirer son esprit de toutes les créatures dont le trop de présence nous prive de celle du Créateur ; 2) ôter de son coeur toutes les affections qui prennent dans le coeur la place de Dieu, nous lient, nous tiennent parmi les objets sensibles et nous empêchent d'élever nos esprits aux choses invisibles et de faire prendre le vol à notre âme vers Dieu. Pour obtenir ces grâces il faut avoir recours à Marie notre bonne Mère et notre Ange gardien. Quand on a une fois trouvé Marie, et par Marie Jésus, et par Jésus Dieu le Père on a trouvé tout, qui dit tout n'exécute rien. Ce n'est pas que celui qui a trouvé Marie par une vraie dévotion soit exempt de croix et de souffrances, tant s'en faut, il en est plus assailli qu'un autre parce que [p.54] Marie étant la Mère de douleur, donne à ses enfants quelques parcelles de sa bonne Croix et leur obtient la grâce de les porter patiemment à l'exemple de son Fils et leur fait comprendre que pour être ami de Dieu il faut boire comme Jésus au calice d'amertume.

D'ailleurs, mon enfant, c'est Dieu qui apprend à prier. Inutilement diriez-vous à un pauvre : lorsque vous demandez l'aumône, servez vous de telle et telle expression. Le pauvre mendiant se présente chez le riche, frappe et dit seulement : je suis nu... j'ai faim... j'ai soif... Il oublie votre leçon. On lui tend la main. En se retirant, il bénit Dieu et promet de l'aimer parce qu'il l'a alimenté et désaltéré. De même devons nous prier » (NBP, 160-163).

Ces avis, on l'aura remarqué, ne possèdent aucune ossature dialectique ou systématique. Document précieux cependant, qui nous révèle l'âme limpide, claire comme une source, du Bon Père. Il assigne à l'adoration une préparation éloignée, une disposition habituelle qui doit nous aider à rendre cet exercice vraiment efficace et agréable au Coeur de Jésus. La première disposition requise est le silence, l'esprit de recueillement. Nos Fondateurs, épris de l'idéal bénédictin, ont fortement insisté, et cela déjà dans leurs premiers règlements, sur la nécessité du silence habituel ⁽⁹⁾. Pour nous préparer à l'adoration, il nous faut non seulement observer le silence matériel qui consiste à éviter les conversations superflues, mais encore, et surtout, l'esprit de recueillement, qui n'est autre que le contact continu avec Dieu. L'âme se recueille quand elle rentre en elle-même pour y trouver Dieu. C'est une illusion de penser mener de front la vie spirituelle et la vie mondaine ; nous devons choisir : ou Dieu ou le monde. « Mais le silence extérieur ne suffit pas. A quoi sert d'imposer à la langue de se taire, si les voix intérieures font vacarme ? Il est nécessaire de s'établir dans le silence, c'est-à-dire de bannir les préoccupations, pensées inutiles, [p.55] rêveries et tout ce vain travail d'imagination, qui, souvent, troublent un coeur plus profondément que de longs entretiens » ⁽¹⁰⁾.

(9) Voir aussi les articles 365 et 366 de notre Règle.

(10) M. V. BERNADOT, O. P., o. c. p. 68-69.

Le Bon Père préconisait la pratique de la présence de Dieu comme un moyen des plus efficaces pour obtenir l'esprit de recueillement. « Continuellement il pensait à Dieu ou bien il employait la plus grande partie des nuits à s'entretenir avec le Seigneur ; il ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver une joie intérieure qui se manifestait au dehors » (VBP, 327). Il disait à ses enfants : « Que la présence de Dieu soit en nous l'aliment de notre

vie de tous les jours » (VBP, 316). Aussi ne s'étonnera-t-on pas d'apprendre qu'il renouvelait ses vœux quatre ou cinq fois par jour, « cela lui était une source de joie et il le conseillait à tous ses enfants spirituels » (VBP, 107). Dieu ne parle pas dans les tumultes tapageurs ou les cohues bruyantes, il cherche une demeure recueillie, une âme douce et docile.

— Une autre disposition que le Bon Père indique comme préparation à l'adoration, c'est l'esprit de détachement intérieur. Se détacher de la créature, renoncer à tout ce qui n'est pas Dieu, c'est augmenter en nous la capacité du divin, c'est nous appuyer uniquement sur Dieu, qui ne tardera pas à nous combler de ses biens. Dieu est si magnifique à notre égard, qu'en retour de tout ce que nous quittons pour Lui, il se donne Lui-même avec une indicible largesse. Pour arriver à trouver Dieu parfaitement, pour ne chercher qu'en Dieu le principe de nos actions, pour vouloir ce qu'il veut, jusqu'aux plus dures volontés de son amour, une grande abnégation nous est nécessaire, car il nous faut tout offrir et tout donner. Et plus nous serons fidèles à nous livrer à Dieu sans aucune préoccupation des choses temporelles et des affections terrestres, plus nous trouverons tout en lui. « Plus notre vie découle de Dieu [p.56] dans ses mobiles, plus notre activité puise la source de ses inspirations dans la volonté de Dieu, plus aussi notre vie s'élève et devient surnaturelle » ⁽¹¹⁾.

(11) C. MARMION, O. S. B., *Le Christ idéal du moine*, p. 273.

En somme, tout cela n'est rien autre que l'abandon amoureux à Dieu, l'acquiescement total à la Providence de Dieu sur nous, c'est s'accommoder à tous les vouloirs divins et n'agir que pour coopérer avec le Maître.

Le Bon Père avait parfaitement compris tout cela, lorsqu'il disait : « Dieu est le Maître de tout, je m'y abandonne et mes intérêts aussi. » Et la Bonne Mère disait que « l'abandon le plus absolu était le moyen le plus court pour parvenir à la perfection » (MBM, 94). Sa prière de prédilection était : « Mon Dieu, me voilà ! » Elle nous la recommandait à toutes. Elle nous disait que c'était la seule prière, puisque toutes les autres se réduisent à celle-là, et, après tout ce qu'on a pu dire, il faut toujours en revenir là. C'étaient ses propres paroles » (MBM, 461). Elle disait encore : « Abandonnez-vous toute à Lui et là seulement vous trouverez la paix, la force pour souffrir... Abandonnez-vous à Dieu qui ne vous abandonnera pas » (SBM, III, 111, 769). ⁽¹²⁾

(12) Voir aussi : E. VANDEUR, *L'abandon à Dieu par le Pater*. Paris, s. d.

Comme on le voit, le Bon Père exige beaucoup de ses enfants pour se préparer à l'adoration, mais il ne pouvait pas faire moins, puisque l'adoration est le point culminant de notre union intime avec Jésus.

Voici maintenant ses conseils concernant l'adoration elle-même. Le P. Coudrin insiste sur le fait que nous sommes députés par l'Eglise pour adorer le Sacré-Coeur de Jésus, et cela parce qu'il considère l'adoration comme une sorte de prière officielle et d'office divin. Il assigne à l'adoration la place que « l'opus divinum » prend dans la vie bénédictine, ce qui montre de nouveau le sens profond et la place insigne de l'adoration dans notre vie de chaque [p.57] jour. Il s'ensuit aussi que devant le tabernacle nous devons nous préoccuper avant tout des intérêts de l'Eglise, ce qui ne signifie pas que nous devons négliger nos propres intentions.

Son amour ardent pour l'Eglise et son Chef suprême, devait tout naturellement amener le P. Coudrin à voir l'adoration en fonction de l'Eglise. En effet, il « avait un dévouement sans borne pour la chaire de S. Pierre. Il disait volontiers après S. Augustin : Rome a parlé, la cause est finie. Il était loin d'adopter ce que l'on appelle si improprement les libertés gallicanes, l'autorité du Chef suprême de l'Eglise était son guide et sa boussole » (VBP, 312-313). Il n'hésite pas à défendre à un supérieur de continuer au réfectoire la lecture d'un livre qui ne traitait qu'avec peu de respect l'autorité pontificale.

Poursuivant ses Avis, le Bon Père parle du manteau rouge, symbole du feu de la charité qui doit nous amener au pied de l'autel (VBP, 191 ; NBP, 160). La maison de nos soeurs à Troyes fut la première de tout l'Institut où l'on prit le manteau rouge pour l'adoration (6 janvier 1821) ⁽¹³⁾. Le Chapitre général de 1819 en parlait en ces ternies : « on portera le manteau rouge à l'adoration », prescription qui entra dans la Règle en 1824. Lors de la révision en 1838, l'article fut maintenu dans le texte qu'établirent les capitulants dans la 28e séance du 1er

octobre, mais disparut — probablement par oubli —, du texte définitif. On peut le regretter, parce que le manteau rouge, à cause de son symbolisme éloquent, constitue une partie essentielle de notre habit religieux ; il est certainement plus important que le manteau blanc, dont on se sert chez nous pour les cérémonies. On en trouve une confirmation dans le fait que notre habit blanc ne fut adopté que beaucoup plus tard.

(13) Voir : I. ALAZARD, SS.CC. *Centenaire du manteau rouge* dans *Annales des Sacrés Coeurs*, 1921, p. 4-9.

Le manteau rouge symbolise la ferveur avec laquelle [p.58] nous devons nous présenter au pied de l'autel, l'amour ardent, l'esprit d'immolation qui doivent nous animer ; il symbolise les péchés de toute l'humanité que Jésus a voulu expier, il symbolise encore le manteau d'écarlate que les bourreaux, après avoir dépouillé Jésus de ses vêtements jetèrent sur Lui en signe de dérision.

Le manteau rouge nous parle donc aussi de l'esprit de réparation, qui caractérise notre adoration et se manifeste par le cri de douleur par lequel nous commençons cet exercice : «Parce Domine, parce populo tuo ».

Le Bon Père indique ensuite les parties essentielles de l'adoration, qui constituent aussi les quatre fins du S. Sacrifice de la Messe : adorer, louer, réparer, supplier. C'est la première partie, l'adoration, qui l'emporte sur les autres ; elle détermine la nature de tout hommage rendu à Dieu.⁽¹⁴⁾

(14) Sur les quatre points ou parties de notre adoration, voir *Le Religieux des Sacrés-Coeurs*, p. 242-249 et sur l'adoration en général les pages pénétrantes dans E. H. R., 63-72 ; *Aanbiddingsoefeningen...* p. I-XV.

Notre vénéré Fondateur nous parle enfin de ce qu'on pourrait appeler l'orientation générale de notre adoration. Le Cœur de Marie est la voie pour arriver au Cœur de Jésus⁽¹⁵⁾, qui constitue le centre de notre adoration. Nous devons adorer avec et par Jésus, reproduire en nous les sentiments et les dispositions de Jésus, et, uni à lui dans l'union la plus intime, rendre au Père les hommages d'adoration et de réparation, dignes de lui.

(15) La théologie patristique nous enseigne déjà que Marie est la porte qui mène à Jésus. On est généralement convaincu de ces paroles de S. Bernard que c'est par les mains de Marie que Dieu dispense toutes ses grâces : « Dieu n'a pas voulu que nous obtenions quelque grâce, sans qu'elle passe par les mains de Marie ». « Demander des grâces sans l'intercession de Marie, dit S. Antonin, c'est vouloir voler sans ailes » Dante a exprimé la même vérité dans un passage immortel de son *Paradiso*, XXIII, 13-15 :

...« Se' tanto grande e tanto vale
che qual vuol grazia e a te non recorre
sua disianza vuol volar senz' ali ».

[p.59] § 2. La Mère Henriette et l'Adoration perpétuelle.

Si l'on excepte la supplique commune du 25 octobre 1814, cette période ne nous fournit guère de documents concernant l'adoration, qui émanent directement de la main de la Bonne Mère. Mais ses contemporains continuent à exalter sa ferveur jamais languissante pour l'adoration, à souligner son esprit de mortification.

Sa débordante activité extérieure trouvait sa stabilité et puisait sa fécondité surnaturelle dans une vie intérieure intense ; la pratique de l'adoration était le foyer surnaturel qui nourrissait cette vie intérieure. La Mère Henriette était convaincue qu'on ne rayonne jamais avec fruit au dehors, si on ne met à la base de son travail une union intense avec Dieu.

Les infirmités ne tardèrent pas à s'abattre sur son pauvre corps, mais ces infirmités semblaient avoir décuplé les énergies de son âme et n'entamaient en rien sa capacité de travail. Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, elle traîna son corps infirme jusqu'au pied du tabernacle pour se livrer à son exercice spirituel préféré. Sans s'agiter, sans s'inquiéter de rien que de réjouir le Cœur de Jésus, elle se livrait à l'amour qui de plus en plus s'irradiait de tout son être, elle apprenait à sourire à la croix, à vouloir ce que Jésus veut. Il arrivait souvent qu'un sentiment inouï d'enthousiasme, de force, de joie soulevait son âme, allégeait son corps.

Fonder une nouvelle maison, c'était pour elle commencer la sainte pratique de l'adoration perpétuelle, et, par là-même, ouvrir une artère d'où s'écoulerait un flot puissant d'amour et de réparation. Commencer la pratique de l'adoration, c'est ce que la Bonne Mère, tout comme le Bon Père, « avait à cœur de hâter tout d'abord » (NBP, 44-45).

C'était son grand désir que la fidélité à l'adoration ne fléchît jamais. Elle se déclara peinée lorsqu'elle apprit [p.60] que, même le jour, des novices remplaçaient les soeurs pour l'adoration (SBM, IV, 48, 1062). Elle voulait qu'on évitât avec soin tout ce qui pourrait distraire les adoratrices, qu'on parlât bas à la chambre commune, quand elle se trouvait près de l'église (VBP, 674).

La Bonne Mère qui, plusieurs fois pendant sa vie, avait constaté les efforts du démon pour contrecarrer et anéantir, s'il se pouvait, son oeuvre, n'avait de crainte que lorsqu'il se déchaînait contre la pratique de l'adoration. La Soeur Charrais nous parle des ruses du démon pour troubler l'adoration à Picpus. Une soeur entendit du bruit pendant la nuit, on eut dit des chaises brisées ; elle en fit part à la Bonne Mère, qui la rassura. Le bruit se répéta cependant alors qu'elle retournait à son adoration de nuit et elle avoua à la Bonne Mère qu'elle n'avait plus le courage de continuer. La Mère Henriette lui dit alors : « Vous n'êtes pas la seule à entendre ce stratagème, et moi je vous dis que, malgré lui, nous y resterons. Allez sur ma parole, ma chère mignonne, enfoncez-vous dans le Coeur de Jésus autant qu'il vous sera possible, renouvelez vos vœux, restez tranquille mais ferme, le démon n'est pas le plus fort ». (NBP, 62-63)

Voici maintenant deux textes qui constituent un hommage éclatant à l'oeuvre de la Bonne Mère ; en outre, il y a tout lieu de croire que ces textes reflètent sa pensée exacte sur l'adoration.

Mgr. Duchillau, archevêque de Tours, ami intime du Bon Père (il avait longtemps demeuré à Picpus, où il se plaisait beaucoup), parent de la Bonne Mère, pour laquelle il avait une grande vénération, offrit à nos soeurs de la maison de Tours l'ancienne chapelle de S. Martin, située dans cette même ville. C'est avec un coeur débordant de joie que la Bonne Mère accepta l'offre. A cette occasion, l'archevêque publia un mandement en date du 8 septembre 1820, où il dit : « Nous avons formé le dessein d'établir au milieu de vous une dévotion bien propre à ranimer votre zèle et que nous avons vue, soit dans la capitale, [p.61] soit dans d'autres villes du royaume, produire des fruits prodigieux de salut, la dévotion connue sous le nom d'adoration perpétuelle du Saint Sacrement, destinée à réparer par un culte non interrompu les outrages faits à l'auguste Sacrement de nos autels... De saintes filles sont venues s'offrir à nous, désirant former dans cette ville un pieux établissement et faire par l'accord de leurs vœux une sainte violence au ciel, qui accepte les supplications des justes pour les pécheurs. Leur but est de rendre au divin Coeur de Jésus un culte perpétuel d'adoration dans le très Saint Sacrement et de persévérer nuit et jour devant le trône de l'agneau sans tache » (MBM, 295-296).

Mgr. de Boulogne, évêque de Troyes, où le Bon Père était Vicaire Général et où nos soeurs venaient d'établir une fondation, à l'occasion de la bénédiction solennelle d'une chapelle du Sacré-Coeur, érigée dans sa cathédrale, voulut témoigner publiquement de sa haute estime envers nos Soeurs. Invitant les fidèles à venir dans la nouvelle chapelle faire amende honorable au divin Coeur de Jésus, il ajoutait : « Par là vous serez unis à ces pieuses adoratrices, que nous avons le bonheur de posséder dans notre ville épiscopale, à ces vierges vraiment sages dont la lampe toujours est ardente, dont le coeur est toujours en haut, crucifiées au monde comme le monde leur est crucifié, suivant toujours l'agneau partout où il va, et qui perdues dans le Coeur de Jésus qu'elles adorent nuit et jour ont le grand art et le précieux talent qu'elles ignorent elles mêmes, de nous prêcher par leur silence et de nous édifier d'autant plus qu'elles se cachent davantage » (VBP, 191).

Ces deux textes, qui émanent d'une autorité épiscopale, confirment le point de vue de la Bonne Mère qui considérait l'adoration perpétuelle comme « l'adoration du Sacré-Coeur de Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel » (SBM, II, 226, 570). Notre vénérée Fondatrice

concevait l'adoration en fonction de la vie de charité, elle estimait à juste titre que les progrès de la vie spirituelle se mesurent au progrès dans l'amour. A cet effet elle désignait l'adoration [p.62] comme le moyen le plus approprié pour la sanctification des âmes et comme l'instrument le plus puissant pour consolider son oeuvre. Elle avait la hardiesse physique, qui est une des formes de l'héroïsme et du courage ; le travail et l'activité la fascinaient, mais elle ressentait aussi ce besoin profond de silence, de solitude, d'oraison. Ame loyale et chevaleresque attirée par les cimes, âme aux ardeurs généreuses, d'une frémissante sensibilité et d'une exquise délicatesse, elle croyait avant tout à la puissance de la prière, dont l'adoration perpétuelle était la principale forme.

Elle goûtait la beauté du ciel, la splendeur des saisons, le miracle toujours nouveau qu'est la nature, le bruit du vent dans les branches, le murmure du ruisseau, les étoiles, l'eau, la musique, ce langage de l'ineffable, tous ces biens que Dieu accorde aux coeurs purs ; mais elle goûtait surtout la douceur et la force de l'amour, qu'elle puisait dans la prière, dans l'adoration.

— Les grandes rénovations de l'histoire s'accomplissent uniquement par le dedans, par l'action en profondeur, par la transformation intérieure. La Bonne Mère nous en a donné l'exemple le plus éloquent et le plus lumineux. C'est au pied du tabernacle qu'elle vivait son amour, qu'elle prenait les grandes résolutions, qu'elle puisait la force de son rayonnement.

Comme notre vénérée Fondatrice, aimons la pratique de l'adoration, comprenons-en le sens et nous serons capables de grandes oeuvres d'amour.

CONCLUSIONS

[p.63] Il est temps de conclure et d'établir une vue d'ensemble.

1) La lecture et la confrontation des textes qui se rapportent à notre sujet, peuvent, à première vue du moins, paraître décevantes. On se dira peut-être : c'est bien peu ce que nos Fondateurs nous livrent et nous enseignent sur l'adoration.

Cela est vrai quand on considère ces textes matériellement. Mais en dehors et à côté de ces textes il existe aussi un corps de doctrine et de pratiques, qui est constitué par la tradition léguée par les Fondateurs à leur Institut, constitué encore par l'esprit, l'inspiration, l'exemple de leur vie et dont on trouve le dépôt dans la réalisation concrète de leur oeuvre, dans la conception de leurs premiers disciples et collaborateurs. En effet, « si grand soit-il, nul n'achève une oeuvre, il l'ébauche et c'est à ceux qui le suivent de pousser plus avant l'esquisse » (P. Sertillanges, O.P.). Les grandes oeuvres sont faites d'un matériel sobre et solide. Nos vénérés Fondateurs n'ont pu qu'indiquer les têtes de chapitres, les grands thèmes : à nous de construire et de multiplier sur ces thèmes les variations et d'en faire une harmonieuse et vivante symphonie. Il est hors de doute que la seule lecture des textes parcourus doit nous convaincre déjà de la place primordiale qui revient à l'adoration. Elle est un point central dans notre Congrégation, qui est née de la vie d'adoration de nos Fondateurs. Elle est le premier de nos devoirs, la principale des charges qui nous sont confiées, elle est un peu comme notre « carte d'identité » (EHR, 65), la première expression de notre amour réparateur. Elle est la plus belle et la première de nos oeuvres. Des documents anciens et des plus vénérables parlent de l'adoration comme du but de la Congrégation. [p.64] Nul mieux peut-être que le P. Mateo, ss.cc., n'a souligné le sens de l'adoration, il l'appelle « l'exercice capital qui reflète le mieux l'idée dominante de nos Fondateurs et qui fut... la première étincelle qui donna naissance à notre Institut »⁽¹⁾.

(1) Préface au livre du P. V. JOURDAN, SS, CC, *La Congrégation des Pères des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus*, Paris 1828, p. IV.

L'adoration est la manifestation par excellence de notre amour réparateur, elle exige de nous que nous pénétrions dans les sentiments intimes du Coeur de Jésus. Elle est la reproduction de la vie cachée de Jésus : la Congrégation vit cachée auprès de Jésus réellement présent au mystère de la Sainte Eucharistie, comme Jésus pendant sa vie cachée vivait auprès de son Père. Nous devons adorer avec Marie, qui est la voie qui mène au terme de l'adoration le Sacré-Coeur de Jésus et le Père céleste.

2) Ce serait une erreur funeste que de considérer l'adoration comme une chose purement rituelle, voire même magique ; comme s'il suffisait de se présenter au pied de l'autel, de se revêtir du manteau rouge et d'y consacrer un temps déterminé à la prière.

Non, une telle mentalité détruit le sens même de notre adoration, qui doit avoir sa répercussion sur notre vie morale. Elle n'est pas quelque chose qu'on place à côté de sa vie, mais elle doit aller jusqu'à imprégner chacun de nos actes, sous peine de rester lettre morte. La mettre à côté de notre vie morale de chaque jour, ce serait placer le ferment à côté de la pâte. Les pratiques rituelles ont une importance indéniable, mais elles ne suffisent pas à faire le chrétien, encore moins le religieux.

Il est significatif que nos vénérés Fondateurs aiment à mettre l'adoration en rapport avec la charité fraternelle. « Qu'elles soient bien ferventes dans leur adoration, bien unies ensemble », dit le Bon Père (SBP, IV, 10, 1332).

[p.65] 3) C'est le Sacré-Coeur de Jésus qui avant tout constitue l'objet et le centre de notre adoration. La formule : « adorer le Sacré-Coeur de Jésus », domine, et cela avec une netteté marquée, toutes les autres formules. La fréquence avec laquelle elle se rencontre sous la plume de nos vénérés Fondateurs, est vraiment trop manifeste pour ne pas être voulue ; elle paraît être aussi la formule la plus ancienne.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner quand on sait que la spiritualité de nos Fondateurs, et celle du Bon Père surtout, avait comme base le Sacré-Coeur de Jésus, gravitait autour du Coeur de Jésus. Il écrit : « Le Coeur de Jésus aime et pardonne tout, vous ne sauriez trop vous éclairer à cette lueur de lumière qui vous luit. Tenez-vous y fortement et vous êtes guéri ». « Il nous faut un guide, un modèle, un protecteur ! Dans Jésus nous trouvons tout ; sa naissance, sa vie et sa mort, voilà notre règle. Son divin Coeur sera notre refuge et notre exil, la solitude où nous nous retirerons souvent pour qu'Il daigne parler à notre coeur. La dévotion au Sacré-Coeur, l'humilité et la douceur seront les vertus fondamentales de la Congrégation » (SBP, V, 100, 2197). Le Bon Père « ne pouvait pas prononcer le nom de Jésus sans éprouver une joie intérieure qui se manifestait au dehors. Oh ! que le nom de Jésus est beau ! disait-il un jour devant moi » (VBP, 327). Il faut entendre l'accent de ferveur avec lequel il annonce la première fondation : « L'adoration est commencée à Mende et par d'excellents sujets. Vive le Sacré-Coeur de Jésus ! Tout le jour elle est faite. Vive le Sacré-Coeur de Jésus » (Juillet 1802).

Il en est de même pour la Bonne Mère qui disait : « Que son divin Coeur soit notre soutien et notre modèle » (SBM, I, 159, 136) ; « tâchez donc de calmer vos ennuis et de vous attacher plus fortement encore à ce divin Coeur de Jésus qui est et qui sera toujours notre force, notre soutien » (SBM, III, 3, 607) ; « soyez toujours une bonne fille du Sacré-Coeur, le reste viendra par surcroît (SBM, III, 274, 985).

[p.66] 4) Notre adoration s'adresse au « Sacré-Coeur dans le Saint Sacrement », expression qui se retrouve souvent dans les écrits de nos vénérés Fondateurs comme aussi dans les prières que l'Eglise récite sur les religieux de notre Congrégation, le jour de leur profession. Ce qui caractérise notre adoration et en fait une oeuvre à part, c'est son lien immédiat avec le Sacré-Coeur de Jésus. Elle est par excellence l'exercice et la manifestation de notre dévotion au Sacré-Coeur. Mais cette adoration appelle logiquement l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, c'est-à-dire que notre dévotion au Sacré-Coeur est intimement liée à la dévotion du Saint-Sacrement, qu'elle présuppose nécessairement. « C'est dans le Coeur de Jésus et par le Coeur de Jésus qu'a été conçu et réalisé le dessein de la sainte Eucharistie. C'est dans la sainte Eucharistie que nous trouvons réunis l'objet, le motif et la fin de notre dévotion au Sacré-Coeur ; dans l'Eucharistie que Notre Seigneur nous montre et nous donne son coeur de chair ;... dans l'Eucharistie qu'il a le plus à souffrir de nos froideurs et de nos crimes ; dans l'Eucharistie qu'il fait entendre ses accents les plus plaintifs, ses appels les plus pressants ; dans l'Eucharistie qu'il veut recevoir l'hommage réparateur de nos adorations, de nos louanges et de notre amour. »⁽²⁾

(2) *Le Religieux des Sacrés-Coeurs*, chap. XV ; EHR, 67-68.

5) Puisque l'adoration perpétuelle est un de nos principaux devoirs et un des principaux exercices de notre Congrégation, il est clair que nos supérieurs ont le droit et aussi le devoir de veiller à ce que tous les religieux, sans exception, soient rigoureusement fidèles à cette sainte pratique et que celle-ci soit le moins possible interrompue. L'interruption même parfaitement motivée de l'adoration, attristait profondément le Bon Père et il en demandait pardon à Dieu, au nom de la Congrégation, comme si l'on avait commis une infidélité. On sait que la Bonne Mère manifestait un amour sans bornes pour l'adoration ; cet [p.67] amour était le trait spécifique de sa vie et son testament spirituel.

6) L'adoration perpétuelle, comme l'accomplissement de tous nos devoirs, doit être comprise en fonction de la vertu de charité.

Notre Congrégation en tant qu'Institut religieux a comme fin générale : glorifier Dieu et sanctifier les religieux par l'observation des vœux et de la Règle ; en tant qu'Institut religieux bien déterminé, elle a comme fin spéciale propager le culte des Sacrés-Coeurs par des œuvres de charité bien marquées et qui lui sont propres. Ces deux fins aboutissent cependant à la même fin ultime : la charité, puisque la gloire formelle de Dieu (la fin générale) consiste en ce que Dieu soit connu et aimé des hommes et que d'autre part la vertu théologique de charité que nous voulons faire régner par le culte des Sacrés-Coeurs coïncide avec la perfection : le degré de sainteté est constitué par le degré d'amour divin.

Pour avoir une idée nette de ces deux fins, nous devons les considérer en fonction de la vertu de charité avec son double objet : Dieu et le prochain, et nous devons toujours nous rappeler que la fin ultime est la même. Ce qui caractérise maintenant tous nos devoirs, comme l'adoration — et ce qui sauvegarde aussi la distinction des deux fins —, c'est que nous les faisons d'une manière qui est propre à notre Congrégation et adaptée à notre fin spéciale : la consécration aux Sacrés-Coeurs et la propagation de leur culte, ce qui requiert nécessairement la charité pour enflammer notre cœur d'amour pour eux et pour communiquer cet amour aux autres, c'est-à-dire pour être des zélateurs.

La charité doit donc être l'âme de notre vie de religieux des Sacrés-Coeurs. Aussi c'est la charité qui doit nous guider dans notre adoration. Si notre amour doit être par essence réparateur et notre adoration essentiellement réparatrice, il n'est pas indispensable cependant que nous [p.68] passions tout notre temps à dire des amendes honorables. L'intention générale, notre charité, suffit ; le S. Esprit souffle comme et où il veut, et chacun a son tempérament, ses inclinations. Il importe ici, comme partout, de respecter la hiérarchie des valeurs, de ne rien exagérer, de ne pas ériger en fin absolue ce qui n'est qu'un moyen, si excellent et si efficace soit-il. ⁽³⁾

(3) Cette conclusion et cette remarque s'inspirent largement de la belle dissertation du R.P. R. DE BAETSELIER, SS.CC., *La fin générale et la fin spéciale de l'Institut* (manuscrit), qui est un commentaire lucide et substantiel des « Normae », ou Règles que la Congrégation des Religieux a établies et éditées le 28 juin 1901 pour les Instituts religieux qui seraient fondés à l'avenir.

DEUXIEME PARTIE

Exposé doctrinal.

CHAPITRE I

[p.69] L'ADORATION : SENS ET ELEMENTS

Il nous faut élucider maintenant, du point de vue doctrinal, les notions qui nous intéressent le plus dans ce travail : l'adoration, la réparation, l'adoration de la S. Trinité, l'adoration du Sacré-Coeur de Jésus, les relations entre le Saint Coeur de Marie et notre adoration.

§ 1. Le sens de l'adoration.

L'adoration est une manifestation, et sans doute la manifestation la plus haute, la manifestation par excellence, du culte que l'homme doit à Dieu. Les théologiens définissent le culte : une marque de soumission basée sur la reconnaissance de la supériorité et de l'excellence de quelqu'un. Le culte a pour objet formel la puissance, la domination, les droits supérieurs de Dieu ; ce qui explique que d'un commun accord les théologiens rapportent le culte ou la religion (le culte est un exercice de la religion) à la vertu de justice. Il s'agit en effet de droits incontestables et les droits ont une relation spéciale avec la personne, qui se définit : un être raisonnable titulaire de droits. Il s'ensuit que le culte s'adresse directement à la personne. Qu'on veuille bien noter que la notion de culte, outre l'élément objectif d'une supériorité qu'on honore ou qu'on « cultive », comprend aussi un élément subjectif qui n'est autre que la connaissance et la reconnaissance de cette supériorité et de cette excellence.

[p.70] Il en est de même pour l'adoration : elle est une reconnaissance des droits souverains de Dieu. Dans la langue théologique le mot « adoration » revêt surtout ces deux significations : c'est le culte qui n'est dû qu'à Dieu, le culte suprême de latrie (latreia, adoratio), le culte qui se manifeste par un acte (de préférence par le sacrifice) montrant que celui en l'honneur de qui il est fait est regardé comme l'être suprême, comme Dieu. Le mot « adoration » indique aussi certaines formules de vénération comme la prostration et le baiser que le grec traduit par «proskunêsis » (prostration), et le latin par le mot général « adoratio ». A ne regarder que l'étymologie de ces deux mots (proskunêsis, adoration) ⁽¹⁾, ils expriment plutôt la cérémonie de l'adoration : le mot grec désigne la prostration, le mot latin désigne l'action d'approcher la main de la bouche (ad-os) pour envoyer un baiser en signe de vénération. Le sens du mot «latreia » est celui d'un culte rendu à Dieu, sans indiquer les gestes qui traduisent ce culte. Dans l'usage ce sont les termes : adoratio et latreia qui ont fini par supplanter tous les autres, quand il s'agit du culte suprême rendu à Dieu. La Bible nous parle souvent de l'adoration. Les Hébreux, comme les autres peuples d'Orient, reconnaissent la suprématie de Dieu par [p.71] des actes cultuels. Chez eux, l'acte d'adoration était souvent exprimé par des oblations sacrificielles, qui, sous une forme sensible, devaient signifier la dépendance totale de l'homme envers Dieu.

(1) C'est l'étymologie du mot «proskunêsis », la discussion concernant son sens exact, qui donna lieu en Orient à la douloureuse querelle des iconoclastes. La lutte se termina en Orient par la définition de Nicée (787), qui distingua entre la proskunêsis permise à l'égard des images, parce qu'elle se rapporte à celui qu'elles représentent et la latreia réservée à Dieu. La doctrine de Nicée causa du scandale en Occident et cela parce que l'Occident connut les Actes du Concile par une mauvaise traduction, remplie de contresens, où la pensée des Pères était notablement faussée, où on leur attribuait des hérésies dont ils n'étaient guère coupables. Charlemagne fit examiner la traduction par ses théologiens ; la traduction et la consultation qu'ils lui adressèrent forment les « Livres Carolins », livres envoyés au pape Adrien. Au fond cependant la doctrine fondamentale était la même en Orient et en Occident : le culte d'adoration proprement dite, c'est-à-dire le culte absolu de latrie n'est dû qu'à Dieu, aux images on ne peut rendre un culte identique.

Parmi les oblations sacrificielles, c'étaient les sacrifices sanglants qui signifiaient de la manière la plus saisissante l'entière dépendance de l'homme. Pour les Juifs le sang est chose sacrée par excellence, car le sang signifie Pâme, le principe de vie (Deuter., XII, 23), il signifie également l'expiation (Lévit., XVII, 10). Dieu a tout donné et il a le droit de tout reprendre, même la vie et le sang. A cause de ce symbolisme, on comprend sans peine la sainteté que devait revêtir pour les Israélites le sang sacrificiel et comment son effusion sur l'autel a pu devenir l'acte principal du sacerdoce mosaïque. Par une substitution mystérieuse, le sang identifié à la vie de la victime, représente la vie des fidèles, leur principe de vie, leur totale dépendance vis-à-vis de Dieu. Le symbolisme du sang ne réside pas seulement dans le désir d'union et de parenté qu'on veut contracter avec Dieu — pour l'alliance du Sinaï Dieu s'engage par les liens du sang —, mais aussi et surtout dans la manifestation de l'entière soumission et de la reconnaissance de la supériorité divine.

Le peuple hébreu, plus que tout autre, avait le sens de l'adoration. Il a produit ce livre merveilleux, le livre des Psaumes, vrai manuel qui traduit de manière idéale tous les sentiments de l'adoration, et cela avec une fraîcheur et une subtilité d'émotion, une puissance d'enthousiasme, une simplicité et grandeur de style, une expérience de la vie, une netteté de structure, qui sont uniques. ⁽²⁾ .

(2) Qu'on lise et médite p. e. le ps. 104 (vulg. 103) : un immense appel pathétique, d'un style superbe et éclatant, d'un ruissellement de lumière, avec un frémissant crescendo dans le tableau magnifique de la création et des bienfaits de Dieu ; ou le ps. 148, le cantique des créatures, d'un élan incomparable, avec une suite d'acclamations sonores comme les trompettes d'argent du Temple. On croirait voir surgir une cathédrale : ici le portail, couronné par les figures des prophètes, là-bas au fond les vitraux qui étincellent comme un mur transparent et entre les deux, une longue allée qui conduit de l'un à l'autre. Voir : G. BRILLET, *Notre beau psautier*, 2e éd., Paris, 1936.

p.72] Le premier devoir de l'homme est de reconnaître qu'il tient tout de Dieu, de confesser le domaine de celui dont il a tout reçu. A Dieu qui dans sa bonté infinie s'incline vers l'homme et le comble de ses dons l'homme doit aussi faire le don de lui-même : l'adoration, l'impétration, l'expiation, l'action de grâces se donnent ici la main et se prêtent un mutuel appui dans cette démarche de l'homme vers Dieu.

La religion est essentiellement cette tendance de l'homme vers Dieu, elle est l'effort de l'être humain pour se rendre intimement présent à la réalité suprême, Dieu, pour s'unir et s'offrir à lui en adoration, l'aimer pour trouver dans cette union et cette offrande l'épanouissement de son être.

Si nous étions livrés aux seules forces de notre nature, notre union avec Dieu, même dans son achèvement après cette vie, resterait voilée et imparfaite, parce que nous n'entrerions pas en contact avec Dieu face à face et que nous ne communierions avec Dieu que par la médiation du monde visible, qui nous serait un signe magnifique et étincelant de Dieu, mais Dieu ne serait pas connu directement en lui-même, il serait connu seulement par son reflet dans les créatures. La raison en est qu'entre Dieu et nous il n'y a point de mesure commune et que nous sommes à des niveaux d'être différents. Il faut que Dieu lui-même vienne en aide à l'homme pour franchir l'abîme qui le sépare de Lui, qu'Il le transpose à son propre niveau en lui communiquant quelque chose de sa propre nature et vie, pour que l'homme puisse connaître Dieu tel que Dieu lui-même se connaît et aimer Dieu comme Dieu s'aime lui-même et entrer ainsi de plain-pied dans l'intimité de la vie divine. A la conception païenne de l'eros, qui est aspi- **[p.73]** ration de l'inférieur vers le supérieur, le christianisme substitue celle de l'agape, qui est descente du supérieur vers l'inférieur, de l'infini vers le fini. Ainsi donc, la religion chrétienne n'est pas seulement la tendance de l'homme vers Dieu, mais aussi et surtout la descente de Dieu vers l'homme.

Par la vie de la grâce notre union avec Dieu est si profonde, si bien établie, si ferme que notre âme devient comme une demeure du ciel et notre vie comme un commencement de la béatitude éternelle. Et voilà que Dieu se crée un titre nouveau à notre adoration et à notre reconnaissance. Si nous devons le glorifier pour les biens naturels sans nombre que nous avons reçus, nous devons le glorifier bien plus encore pour les dons surnaturels qui dépassent toutes les exigences de notre nature et qui appartiennent à un plan d'être et d'activité qui est proprement celui de Dieu.

L'amour de Dieu aussi immense que gratuit n'a pas su se contenter de nous créer, de nous tirer du néant, il a voulu combler notre bonheur en nous faisant participer par un don inouï à sa nature et à sa vie. En face de toutes ces merveilles, il n'y a qu'à adorer, glorifier et louer avec le Psalmiste :

« Mon coeur est prêt, Seigneur. Je chanterai, je ferai résonner la louange ; c'est là ma gloire. »

Debout, ma lyre ! Eveillez-vous, ma harpe ! Je veux te louer, ô Seigneur, parce que ta bonté s'élève jusqu'aux nues... Je veux chanter éternellement les miséricordes du Seigneur ».

S'il est vrai que c'est pour notre bonheur que Dieu nous a comblés de ses dons, il faut se souvenir cependant que le bonheur des créatures ne peut être la fin dernière des opérations

divines. Dieu veut se glorifier lui-même dans notre bonheur, notre bonheur s'enclave dans la gloire de Dieu. En définitive, c'est pour lui-même, pour sa gloire que Dieu nous crée et nous fait ses fils adoptifs. Pourquoi ? C'est une loi inscrite dans la nature de l'être que [p.74] toute action est ordonnée à un but déterminé ⁽³⁾. Or Dieu ne peut pas limiter ses intentions à un objectif créé, ni proportionner son action créatrice, qui est proprement infinie, aux dimensions d'un bien créé et limité. Dieu ne peut vouloir que son propre bien : « Omnia propter seipsum operatus est Dominus ». (Prov., XV, 4). C'est la loi de l'ordre, car seul cet objet est véritablement digne de lui. Le comble de la grandeur divine c'est de faire servir d'autres êtres à sa gloire, mais de telle sorte qu'ils puissent profiter, par une sorte de rejaillissement, de l'amour dont Dieu s'aime éternellement.

(3) Même les agents inconscients agissent pour une fin sans s'en rendre compte, un instinct profond pousse leur nature vers son épanouissement normal. Cet instinct est la trace de l'intelligence ordinatrice du Créateur qui, lui, a consciemment voulu l'orientation de cette nature vers cette fin déterminée.

Dieu, parce qu'il est Dieu, doit opérer toutes choses pour lui-même. Et en cela il n'est nullement égoïste, car il a le droit le plus strict, le plus inaltérable à notre adoration et à notre amour. L'amour avec lequel Dieu s'aime lui-même, s'épanche aussi avec une abondante largesse en dehors de lui-même, sur ses créatures. Dieu n'est pas égoïste : il n'avait pas besoin de notre adoration, qui n'augmente pas sa gloire et son bonheur intime. Dieu a une gloire essentielle qui est en lui et ne dépend que de lui quoi que fassent les êtres libres auxquels il a donné la vie, quelque mal qu'ils commettent par leur volonté libre, cette gloire intérieure ne peut subir aucune diminution. Il n'y a qu'une partie de sa gloire qu'il a voulu placer hors de lui et chercher en nous. Dès l'instant où sa toute-puissance, mue par l'amour, produit au dehors des êtres contingents, un lien se forme entre le Créateur et la créature, lien de souveraineté de la part du Créateur, lien de dépendance de la part de la créature. Quand il s'agit d'un être intelligent, son acte de soumission doit être un acte libre qui ajoute à l'obligation de la dépendance le mérite du don [p.75] spontané. Ayant conscience de ce qu'il est à Dieu et pour Dieu, il doit se rapporter à Dieu par un don total de lui-même, don qui est la relation nécessaire entre la cause et son effet, entre l'ouvrier et son oeuvre. Quand l'homme se refuse à l'adoration et au don total, il ne répond plus à sa première raison d'être comme à la fin dernière de son existence, qui est d'adorer et de rendre gloire à Dieu; la harpe, dont les cordes devaient chanter la gloire de Dieu, est brisée. Quand l'homme se refuse à l'adoration, il méconnaît ce qu'il y a de plus grand en Dieu : son amour. Il n'y a que l'amour qui explique comment Dieu a voulu s'intéresser à la misérable créature, l'amour seul explique son geste créateur et sanctificateur, depuis l'apparition d'un brin d'herbe jusqu'au mystère de l'Incarnation. Dieu trouve tout en ses perfections infinies, le concert des créatures n'est qu'une faible réponse à la voix splendide du Verbe qui au sein de la Trinité chante sa gloire. Dieu est amour, il a conçu le dessein de faire bénéficier d'autres êtres de sa propre vie, de sa propre richesse.

Adorer et aimer, c'est l'essence de la religion chrétienne. L'adoration est notre devoir fondamental et imprescriptible, devoir inscrit dans notre nature même et qui est notre raison d'être la plus profonde. L'adoration est le fondement de toutes nos relations envers Dieu.

— S. Thomas traite du devoir d'adoration en divers endroits de son oeuvre théologique. Nous nous bornerons à souligner quelques unes de ses idées ⁽⁴⁾. Comme c'est souvent le cas, les brèves formules du Docteur Angélique ne livrent pas au premier abord toute leur richesse ; pour bien le saisir il faut le fréquenter.

(4) *Summa Theol.*, II-II, q. 80 sv. ; I. MENNESSIER, O. P., *La religion*, I, Paris-Tournai-Rome, 1932, p. 290 sv.

Notre devoir d'adoration, tout comme le devoir de religion, dit-il, prend l'aspect général d'une justice, d'une justice déficiente sans doute, mais déficiente seulement parce que nous sommes incapables de solder à égalité [p.76] notre dette. Devoir de justice, cela signifie qu'il repose non point sur notre sentiment personnel, sur l'élan de notre coeur, mais sur les droits de Dieu, droits qui s'imposent absolument. Il s'agit de nous « ajuster » ad Deum. Cela n'empêche

pas cependant que dans le cadre psychologique, ce devoir de justice aille de pair avec les exigences de l'amour, car Dieu est Créateur parce qu'il est bon, parce qu'il est Père.

Notre devoir d'adoration est défini par notre relation à Dieu, principe premier de l'être : «principium essendi et gubernationis rerum... esse et omnis boni principium». Ce devoir se rattache à notre liaison radicale au Dieu Créateur. L'analyse de la notion de « création » ne fait que préciser encore cette exigence de dépendance entière et totale. Nous entendons ici par création sa notion métaphysique et non le simple point de départ temporel. Or, nous sommes créatures dans toute la force du terme, non seulement parce que le monde dont nous faisons partie a eu, selon l'enseignement de la foi, un commencement dans le temps, mais parce que continuellement et à tout moment nous sommes créatures. Tout notre être est de Dieu, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons, toute notre structure crie sa dépendance envers Dieu non seulement l'être de notre âme qui commença à exister par Dieu, mais aussi celui de notre corps transmis par génération et celui de notre action qui, même la plus personnelle, requiert le concours divin ⁽⁵⁾.

(5) Pour une élaboration plus technique de la notion de création, voir: A. D. SERTILLANGES, *L'idée de création dans Annales de l'Institut Supérieur de Philosophie*, IV, Louvain, 1920, p. 557-561 ; A. VAN-HOVE, *Het begrip van het Scheppingsdogma dans Thomistisch Tijdschrift*, 1932, p. 429-430.

Notre relation à Dieu se résume en un mot : nous sommes créatures, nous sommes en son pouvoir. Parce que notre dette envers Dieu est totale, nous ne pouvons réellement répondre à cette dette que par l'hommage souverain de l'adoration. « Comme nous sommes en une perpétuelle émanation et dépendance de Dieu soyons en une perpétuelle élévation et relation à lui » (de Bérulle).

Notre devoir d'adoration importe infiniment plus qu'une attitude platonique ou une sorte de dilettantisme. Une connaissance théorique qui n'aurait aucune résonance pratique ne garderait que l'écorce et non la substance du devoir religieux. « Le philosophe qui spéculer sur la Divinité sans lui soumettre... tout ce qu'il est, n'imprime pas plus à son application le caractère de la religion qu'un orfèvre, en soulevant un calice pour l'apprécier à son prix marchand, ne fait oeuvre de croyant » (L. de Grand-maison, S. J.).

§ 2. Jésus, le parfait Adorateur.

L'histoire des religions nous prouve abondamment que le devoir d'adoration est inscrit dans la nature même de l'homme ; de tout temps l'homme a senti le besoin de s'adresser à la divinité, de reconnaître sa souveraineté et sa puissance, d'implorer son secours.

Mais voici que Jésus est venu nous donner un exemple magnifique de notre devoir d'adoration.

C'est vraiment la première oeuvre qu'il est venu faire ici-bas, la principale occupation de sa nature humaine pendant sa vie humaine et dans l'Eucharistie. Jésus est venu sur terre pour nous sauver, mais plus encore pour adorer et glorifier son Père. Sa sainte humanité s'adonna constamment à l'adoration. Il désira être baptisé d'un baptême de sang pour restituer à Dieu la gloire que l'humanité coupable lui avait refusée ; un feu intérieur dévorait son âme assoiffée d'amour et de justice, feu intérieur que même le sacrifice de la croix ne put apaiser, puisqu'il institua l'Eucharistie pour renouveler ce sacrifice et le prolonger dans le temps et l'espace. L'activité débordante de sa vie publique est dominée par ce grand but : donner à Dieu l'hommage le plus parfait qu'il puisse recevoir, [p.78] susciter des âmes qui s'unissent à lui et qui soient de vrais adorateurs en esprit et en vérité, tels que le Père céleste les cherche (Joan. XIX, 28). Sa mission est avant tout adorer et former des adorateurs.

Le Verbe incarné fut ici-bas le parfait adorateur du Père, son regard contemplatif plongeait et se reposait dans la vision de la S. Trinité, nuit et jour une incessante adoration monta de son âme vers Dieu. Il continue sa vie adoratrice dans l'Eucharistie, qui est l'expression la plus haute du culte chrétien d'adoration. L'Eglise y chante d'abord sa louange personnelle au Dieu tout-puissant « Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons ». Sachant qu'elle est incapable de louer comme il convient la grandeur infinie de Dieu, dès l'instant de la

consécration elle offre le Christ lui-même à la S. Trinité. Sous les signes de l'immolation au Calvaire, elle offre Jésus à Dieu le Père ; c'est Jésus qui adore en son nom. S'associant à son Eglise, Jésus continue ici sur la terre sa vie adoratrice. Au ciel aussi, Jésus est le parfait adorateur de son Père. Il s'y tient devant lui, non plus dans l'attitude humiliée de sa vie mortelle, mais dans le triomphe de sa rédemption. Il y est l'adorateur éternel de son Père, le médiateur dont la prière obtient l'application de ses mérites acquis, le suppliant qui loue et rend grâces au nom de tous les élus, qui intercède en notre faveur.

Notre adoration doit imiter celle du grand Adorateur qu'est Jésus. Sa sainte humanité se donnait si intimement, si étroitement au Verbe quelle ne possédait pas de personnalité propre. Toute proportion gardée, il doit en être de même pour nous : puisqu'il n'y a rien en nous qui ne vient de Dieu, il ne peut y avoir rien en nous qui ne tende à la gloire de Dieu. La gloire de Dieu (« clara cum laude notitia ») consiste précisément en ce que la créature raisonnable connaît, reconnaît et aime les perfections divines. Adorer, ce n'est pas seulement un geste, mais une disposition d'âme par laquelle on se livre à Dieu dans une appartenance entière. Et depuis que Jésus est venu nous [p.79] donner un exemple unique de vie adoratrice, adorer c'est adorer avec Jésus, partager ses sentiments (« hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu », Philipp., II, 5),. épouser ses intérêts, glorifier avec lui le Père.

Adorer avec Jésus, c'est aimer. « L'adoration, on l'a définie : l'extase de l'amour. C'est l'amour, écrasé par la beauté, la force, la grandeur immense de l'objet aimé : il tombe dans une sorte de défaillance, dans un silence profond, plein ; ce silence dont parlait David, lorsqu'il s'écriait : « Le silence est ta louange »⁽⁶⁾.

(6) D. VANDEUR, O. S. B. o. c. p. 14.

Lorsque nous renonçons à notre devoir d'adoration, nous sommes hors de la vérité, nous transgressons la première règle de notre existence, nous n'imitons plus Jésus.

§ 3. Les éléments de l'adoration.

Les éléments de l'adoration se distinguent d'après les quatre fins immédiates du sacrifice, qui est l'expression la plus haute de l'adoration, puisqu'il est essentiellement latreutique⁽⁷⁾. Nous ne pourrions mieux étudier ces éléments qu'en la personne de Jésus.

(7) S. THOMAS, *Contra Gentes*, 1. III, c. 120.

a) L'adoration comme acte latreutique, spécifiquement réservé à Dieu, n'a plus besoin d'être expliqué ; efforçons-nous de l'unir toujours à l'adoration de Jésus, dont toute la psychologie, depuis le premier instant de son Incarnation, tournait autour de ces deux pôles : la gloire de son Père et la rédemption du monde. De ces deux idées, la gloire de son Père était l'idée dominante, son premier souci : « Tu n'as point voulu d'holocaustes ni de victimes des hommes... Alors j'ai dit : me voici » (Hebr., X, 8-9). « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois tout entier aux choses de mon Père ? » (Luc., II, 49). Le dernier murmure de Jésus sur la croix exprime l'abandon total à son Père « Je remets mon âme entre tes mains » (Luc., XXIII, 46) : [p.80] sa première parole après sa résurrection évoque son Père: « Je vais vers mon Père, qui est aussi votre Père » (Joan., XX, 17). S. Paul, parlant de Jésus retourné vers son Père, nous le montre « toujours vivant devant la face de son Père, afin d'intercéder en notre faveur » (Hebr., VII, 25). Plus rien ne le distrait de son office éternel d'adoration du Père, il voit les insondables abîmes de la divinité et de tous ses attributs, il en voit toute la profondeur et tout l'éclat, il y lit comme en un livre ouvert toutes les merveilles de l'amour créateur et sanctificateur, toutes les modalités de la Providence.

Unissons notre adoration à celle de Jésus, disons avec S. Bernard : « C'est à ce temple, à ce Saint des Saints, à cette arche du Testament que j'irai adorer le nom du Seigneur. David disait: « j'ai trouvé mon coeur pour prier mon Dieu — et moi j'ai trouvé le Coeur de mon Roi, mon frère et mon tendre ami Jésus. »

b) La méditation des bienfaits divins, de l'amour du Sacré-Coeur nous amène spontanément à la reconnaissance, à l'action de grâces. L'Eglise nous donne ici l'exemple quand elle chante : « Vraiment il est digne, juste, équitable et salutaire que nous vous rendions

grâces toujours et partout, Seigneur Saint, Père tout-puissant ». A travers toute l'année liturgique elle ne cesse de louer et de remercier Dieu des innombrables bienfaits reçus par les mystères de Jésus.

C'est encore dans l'âme de Jésus qu'il nous faut pénétrer pour apprécier tous les dons de Dieu, dons d'amour et de miséricorde, pour nous rendre compte de toutes les richesses qui nous viennent de la grâce capitale du Verbe incarné, qui a récapitulé en lui toutes les perfections, toutes les beautés, tous les dons de l'univers. Les splendeurs créées ne sont même pas vis-à-vis de lui comme la goutte d'eau en face de la mer.

Approchons-nous de Jésus, remercions-le pour tous les bienfaits, toutes les merveilles du monde matériel et plus encore du monde spirituel : la beauté de la nature et de [p.81] l'art, la vie de la grâce, le parfum de l'innocence, la pureté des vierges, la force des martyrs, la persévérance des élus, la science des prédicateurs et des docteurs. Il serait plus facile, dit quelque part S. Athanase, de compter les flots de la mer que de dire tous les bienfaits du Seigneur.

Remercions Dieu pour tous les privilèges qu'il a voulu accorder à sa très sainte Mère ; unissons nos louanges à celles de la Vierge très pure, l'unique, la bien-aimée, qui n'a pas cessé de tressaillir en Dieu son Sauveur, qui a fait éclater son action de grâces dans son cantique de Joie : « Magnificat anima mea Dominum ».

Développons en nous l'esprit et le culte de la reconnaissance envers nos supérieurs et nos maîtres mais surtout envers Dieu, envers Jésus qui est la manifestation de la bonté divine, dont son Coeur est la fournaise.

c) Notre adoration doit être réparatrice, elle doit expier le péché qui n'est autre que l'opposé, la négation de l'adoration. Il y a péché quand on oublie que Dieu est le souverain maître, car dans tout péché il y a une prétention d'indépendance. Le péché c'est le refus de se soumettre à l'ordre, c'est la proclamation d'indépendance, la recherche de sa propre gloire en détournant de son objet ce qui était destiné à glorifier Dieu. Le péché a brisé l'oeuvre de l'amour : « par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort » (Rom., V, 12), le péché a contrecarré — si l'on peut parler ainsi d'après nos vues humaines —, les desseins de Dieu. L'amour divin cependant ne s'est pas avoué vaincu et voici que Dieu met en oeuvre un nouveau plan. C'est le plan de l'Incarnation et de la Rédemption : Jésus se fait homme et donne sa vie en expiation pour le péché, rendant ainsi à Dieu une gloire plus haute que n'aurait pu le faire une humanité sainte et innocente⁽⁸⁾. « Là où le péché abonde, la grâce a surabondé » (Rom., V, 20).

(8) Nous n'entrons pas ici dans la controverse engagée entre l'école thomiste et l'école scotiste sur le motif déterminant de l'Incarnation. Nous laissons de côté toute spéculation hypothétique et nous contemplons ce mystère tel qu'il s'est réalisé en fait avec les admirables effets qu'il comporte. En tout cas, gardons-nous de rabaisser les desseins de la Sagesse divine à notre taille, de leur prêter nos infirmités.

[p.82] L'expiation du péché occupait dans l'âme de Jésus une place de première importance. L'Écriture le déclare à profusion. « Il sauvera son peuple de ses péchés » (Luc., I, 77). Dieu envoie son Fils « en expiation pour nos péchés » (I, Joan., II, 2). Le Christ est venu pour la destruction du péché dans le monde (Hebr., IX, 26).

Quand S. Thomas met en plein relief⁽⁹⁾ l'importance de l'expiation dans l'âme de Jésus, il ne fait qu'insister sur la doctrine de l'Écriture et de la Tradition ; cette importance donnée à la réparation s'explique par la réalité historique de l'humanité pécheresse. Jésus regardait dans le péché l'offense faite à Dieu, la révolte de l'homme contre Dieu, et pour réparer cette offense il offrait à Dieu sa propre vie, d'une valeur infinie.

(9) Contra Gentes, 1. IV, c. 55.

Il est vrai que la rédemption expiatrice de Jésus est terminée, en ce sens que ses mérites sont à jamais acquis, puisqu'il est hors de la voie du mérite et qu'il est au terme de la gloire. Cependant Jésus garde dans son âme les sentiments de l'expiation pour laquelle il a travaillé, peiné, versé des larmes, offert sa vie. En outre, les effets de cette expiation restent à appliquer aux hommes, ce qui ne se fait pas sans notre coopération.

Tous nous avons le devoir de réparer l'ordre détruit par le péché, d'immoler en nous ce qui s'oppose au triomphe de l'amour divin. La réparation est déjà une conséquence logique et rigoureuse de notre baptême, de notre initiation chrétienne : nous mourons au péché afin de pouvoir vivre pour Dieu et de reproduire en nous la mort de Jésus. Notre réparation ne se mesure pas d'après les mortifications extérieures, les pratiques afflictives, auxquelles nous nous livrons, mais elle trouve sa valeur dans notre [p.83] union à la réparation de Jésus, à la participation à sa Passion que nous devons compléter en nous.

Alors que le monde moderne a perdu le sens du péché et de la réparation, nous devons, plus que jamais, tenir à notre vocation de réparateurs. Elle est d'une actualité brûlante. Il semble qu'à aucun moment de l'histoire humaine, le péché n'a comme à présent déployé sa virulence : erreurs, scandales, négligences, institutions amORAles, mauvais exemples, enfin tout un climat intellectuellement et moralement vicié. Il y a les péchés de l'humanité, une immense hérédité accumulée au cours de l'histoire : orgueil, luxure, violences, tout un laboratoire de vices ; il y a les péchés personnels et actuels : matérialisme, paganisme, frivolité. Même en nos pays chrétiens, combien sont-ils qui restent vraiment fidèles à Jésus, qui ne ternissent pas la pureté de leur baptême ? Et si nous avons le courage d'être sincères, nous-mêmes que valons-nous devant Dieu ? Oui, comme on comprend maintenant les plaintes du Sacré-Cœur de Jésus à Ste Marguerite-Marie.

Efforçons-nous donc de communier à l'esprit réparateur de Jésus, à sa haine pour le péché et pour tout ce qui méconnaît son amour.

Il nous faut envisager ici une objection : l'oeuvre du divin Réparateur est complète et parfaite, car elle est l'oeuvre de l'Homme-Dieu ; par le Verbe incarné le Père a reçu l'adéquate réparation des offenses ; donc notre concours est inutile, nous n'avons rien à y ajouter. Certes, tout est complet et parfait dans l'oeuvre du grand Réparateur, mais Dieu a voulu que chacun de nous coopère à la réalisation concrète de la Rédemption. Il n'est pas dans l'ordre ni dans les desseins de Dieu que l'homme se sauve sans aucune coopération. L'homme n'est pas un mécanisme aveugle, mais un être libre. Dieu veut le concours de notre volonté libre, stérile en elle-même, mais efficace dès qu'elle s'unit au « médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus » (I Tim., II, 5). Un grand nombre [p.84] d'hommes n'ont pas le sens de la réparation, ils sont esclaves du péché, ils ne font rien pour s'en libérer. Comment la Rédemption leur sera-t-elle appliquée, d'où leur viendra le choc qui éveillera et mettra en mouvement leur torpeur ? Des secrètes inspirations et impulsions de la grâce prévenante, mais aussi de l'action des membres vivants du Corps mystique de Jésus. Les mérites de Jésus sont un trésor infini, un océan sans rivage, dont la valeur expiatrice est surabondante, mais ils n'agissent pas de telle sorte qu'ils se substituent totalement à notre action personnelle. Si Dieu fait éclater sur nous sa miséricorde, il n'anéantit pas sa justice ; si la grâce nous rétablit dans la vie divine, elle nous laisse soumis à un traitement pénal, qui, autant que possible, venge la gloire divine et répare nos torts.

Suivant l'expression si belle et si énergique de S. Paul, nous avons été achetés à grand prix (I Cor., VI, 20), ce grand prix, c'est la personne même de Jésus « qui s'est donné lui-même pour notre rançon » (I Tim., II, 6), mais pour que son sacrifice nous soit approprié, notre coopération est nécessaire et il dépend de nous de rendre subjective la rédemption objective, c. à. d. dont Dieu nous a fourni objectivement les moyens.

d) Notre adoration doit être une supplication. Tout d'abord notre prière doit être unie à la prière de Jésus, elle acquiert alors une puissance irrésistible de supplication. L'Évangile nous raconte qu'au temps de sa vie mortelle, Jésus s'en alla souvent loin des foules et se retira dans la solitude pour prier, de préférence pendant la nuit. Pour chacun de nous il s'adressa à son Père « avec de grands cris et au milieu des larmes » (Hebr., V, 7). Au ciel, Jésus continue sa prière de médiateur « semper vivens ad interpellandum pro nobis » (Hebr., VII, 25). Pour chacun de nous il a une prière spéciale d'amour, il reste le bon Pasteur qui appelle ses brebis chacune par son nom propre. Maintenant que le temps du mérite et de l'expiation [p.85] a passé pour Jésus, il ne lui reste plus que de nous appliquer les effets de la Rédemption et c'est

sa prière qui joue ici un rôle très important, qui nous obtient les grâces de salut qu'il nous a méritées durant sa vie mortelle, qui nous arrachent à Satan, rôdant autour de nous pour nous dévorer.

Quelles que soient les difficultés qui nous assaillent ou les échecs que nous essayons, la conviction que notre prière est couverte par la prière de Jésus, doit nous inspirer une confiance absolue. Il est impossible que Dieu rejette notre prière quand nous nous appuyons sur le crédit de son Fils, dont la prière et la sollicitude nous accompagnent jour et nuit. Et quand nous reconnaissons que, de nous-mêmes nous sommes pauvres, que nous attendons tout de Jésus, nous confessons par là-même que Jésus est notre tout, notre Chef, notre Pontife suprême.

Alors que l'Eglise vit ses combats de chaque heure, notre prière suppliante, forte de l'appui de Jésus, prépare les armes qui forcent la victoire, elle ouvre les perspectives les plus grandioses de fécondité surnaturelle.

Il faut que notre prière soit l'expression de notre vie d'union avec Jésus, c'est alors que nous exercerons une influence très réelle et très grande sur le monde des âmes. On sait avec quelle exquise bonté Jésus aimait à exaucer les prières de sainte Gertrude, quelle efficacité il leur conférait. Il lui disait : « Je réunis dans ton âme comme un trésor les richesses de ma grâce, afin que chacun trouve en toi ce qu'il y voudra chercher. Tu seras comme une épouse qui connaît tous les secrets de son époux et qui, après avoir vécu longtemps avec lui, sait deviner ses volontés ».

Il nous faut prier au nom de Jésus (Joan., XIV, 13) ; ce qui ne se réalise qu'en celui qui demeure en lui (Joan., XIV, 7), qui entretient avec lui une relation toute intérieure, qui réalise avec lui une identification surnaturelle, une union de grâce qui comporte une identité de vo-**[p.86]** lonté. C'est alors que notre prière, parce qu'elle devient un écho de la prière de Jésus, est infaillible ⁽¹⁰⁾.

(10) Voir le beau commentaire de BOSSUET : *Méditations sur l'Evangile, la Cène*, II, 106e jour.

Du moment que nous unissons notre prière à la prière de Jésus, nos égoïsmes, nos lâchetés n'empêcheront plus l'efficacité de notre supplication, parce que Dieu ne regardera plus que la supplication de son Fils, qui traite avec lui d'égal à égal. L'humilité et la confiance doivent être les premières qualités de notre prière : « Que le Créateur devant ma misère se souvienne que c'est pour notre misère qu'il est descendu parmi nous et qu'il retrouve ce qui était perdu ! Que celui qui sanctifie, devant ma misère, se souvienne qu'il est le Don, le Don sans mesure, le Don éternel, le Don qui comble » (Mgr. Ghika).

La valeur de la prière ne résulte pas seulement de ce que par elle Dieu nous associe à son divin gouvernement, de ce qu'elle est inspirée par les vertus théologiques (la charité nous inspire les bons désirs qu'elle doit poursuivre, l'espérance nous en fait espérer l'accomplissement dans la confiance du secours de Dieu, la foi nous découvre les objets et les motifs de la prière) ⁽¹¹⁾, mais aussi de ce qu'elle est une expression éloquente de notre adoration. En effet, point de vraie prière sans une volonté religieusement soumise à Dieu et à son influence bienfaisante. Ce qui est formellement prière, c'est-à-dire le caractère déprécatif, est un humble témoignage de notre indigence et de notre subordination à Dieu. Prier, c'est non seulement s'humilier soi-même, mais encore honorer celui à qui l'on s'adresse, reconnaître sa supériorité. Quand on prie, on veut par sa subordination même, non seulement se disposer, mais fournir un motif d'exaucement.

(11) *Summa Theol.*, II-II, q. 83, a. 15.

Gardons-nous de considérer la prière comme un acte isolé de l'ensemble de notre comportement moral ; sa causalité méritoire et impétrative n'est pas à considérer **[p.87]** comme une valeur autonome. La prière doit être placée dans son contexte spirituel, c'est-à-dire qu'elle ne peut remplacer la pratique des vertus. Ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui accomplissent la volonté du Père ». Jésus interdit la prière rituelle de l'offrande à quiconque n'est pas en état de paix fraternelle. « Celui qui prie est vigilant, il est un soldat qui a les armes en mains. L'en-

nemi n'a qu'à venir, il est prêt ; il est semblable à la vierge sage qui a de l'huile dans sa lampe, quand l'époux frappera, elle pourra lui ouvrir et le suivre » (M. Becqué) ⁽¹²⁾.

(12) Voir A. GATHY, *Notes sur la prière* dans *Nouvelle Revue Théologique*, t. 70, ri. 5, mai 1948, p. 503-511.

— Sur le plan pratique, considérons le temps consacré à la prière, comme le temps le plus précieux de notre journée. Si « l'homme n'est vraiment grand qu'à genoux » et si la prière est une nourriture pour l'âme, il est évident que nous devons être heureux de pouvoir nous adonner à la prière. On prie si peu dans le monde, il y a tant de si belles et de si grandes intentions qui doivent susciter notre intérêt : l'Eglise, les missionnaires, notre Congrégation, notre patrie, nos parents, nos amis, le triomphe de tout ce qui est vrai, beau, grand et noble.

Surtout développons en nous l'esprit de prière qui n'est autre que la vie d'union à Jésus.

CHAPITRE II

ADORATION DE LA S. TRINITE ET ADORATION DE JESUS

§ 1. Adoration de la S. Trinité.

Le mystère de la S. Trinité est le premier mystère — *mysterium primum* —, et le dogme distinctif de notre religion. Le mystère qui caractérise le christianisme ce n'est [p.88] pas la croyance en un seul Dieu créateur, car dans ce cas un juif ou un islamite seraient aussi chrétiens que nous ; ce n'est pas non plus la croyance à l'incarnation, qui se trouve — bien que radicalement faussée —, dans une multitude de religions ⁽¹⁾.

(1) Voir : E. HOCEDEZ, S. J., *L'idée d'Incarnation et les religions non-chrétiennes* dans *Nouvelle Revue Théologique*, 1926, p. 401 sq ; *Le mystère de l'Incarnation est-il spécifiquement chrétien ?* *ibid.*, 1926, p. 481 sq.

La distinction du chrétien d'avec le païen fut, dès le début, fondée sur une initiation à la vie divine par le baptême, de sorte que le régénéré est introduit comme fils adoptif dans la vie de la S. Trinité. Dans son essence la plus profonde la vie du chrétien, la vie de la grâce, est une vie de communion avec les personnes divines : avec le Père qui nous adopte comme ses enfants, avec le Fils qui est formé en nous et qui nous rend en quelque sorte conformes à lui, avec le S. Esprit qui scelle notre union avec le Père et le Fils.

Dans le Nouveau Testament (surtout chez S. Jean et S. Paul) la révélation de la doctrine concernant la grâce coïncide presque entièrement avec la révélation du mystère de la S. Trinité, c'est-à-dire des trois personnes divines qui, par la grâce, viennent habiter l'âme du juste ⁽²⁾.

(2) Voir : P. ROUSSELOT, S. J., *La grâce d'après S. Jean et d'après S. Paul* dans *Recherches de Sciences religieuses*, 1928, p. 87 sq.

Si l'on excepte la question de la procession du S. Esprit, question qui sera disputée pendant des siècles, il faut avouer que très peu de vérités révélées laissent moins de place aux discussions et aux tâtonnements. C'est une de ces vérités dont presque tous les éléments se trouvent formellement, de façon explicite ou implicite, dans l'Écriture : la trinité des personnes, leur unité substantielle, les relations d'origine entre les personnes, leur immanence réciproque.

Il est significatif que la révélation du mystère de la S. Trinité s'est fait d'abord non par manière de spéculation [p.89], mais par manière de contact sensible, c'est-à-dire par la venue et la mission d'une des personnes divines. Quand on voyait et écoutait le Fils on connaissait aussi le Père et le S. Esprit.

C'est un mystère déroutant, qui semble défier les lois de notre intelligence : Dieu est un et cependant en lui se trouvent trois termes personnels distincts. Il y a en Dieu une seule nature mais trois personnes, il n'y a en lui d'autre diversité que celle d'origine, qui n'est qu'une opposition de relation comme nous dit le concile de Florence (DB 703). Le Père est la source

de toute vie, principe sans principe, il est Père parce qu'il engendre un Fils, le rayonnement de sa gloire, l'empreinte de sa substance; le Père et le Fils sont inséparables de l'Esprit d'amour qui procède du Père et du Fils. La vie intime de Dieu est comme un océan d'amour. De toute éternité le Père s'aime et prononce un Verbe dans lequel il s'exprime tout entier, un Verbe qui est sa pensée, sa splendeur, l'image parfaite de toutes ses perfections. Le Verbe répond à son Père par un amour semblable et éternel. Il en résulte une étreinte indicible qui les unit dans l'Esprit-Saint, qui est le souffle d'amour, la jubilation d'amour du Père et du Fils, jubilation d'amour qui est une personne aussi, qui procède de la surabondance d'amour du Père et du Fils, de leur transport d'amour.

Ainsi donc, en Dieu tout est amour, un amour qui circule et se répète. Et cet amour est si grand et si fort qu'il va déborder du sein de Dieu pour toucher des créatures. Oui, Dieu est allé jusqu'à communiquer son amour à la créature ; « la nature de Dieu c'est la bonté » dit S. Thomas ⁽³⁾, et l'amour est précisément la perfection, le dernier épanouissement de la bonté.

(3) Summa Theol., III, q. 1, a. 1.

Par la grâce, l'âme du juste devient le sanctuaire de la S. Trinité : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure [p.90] (Joan., XIV, 23) ; « nous sommes les temples du Dieu vivant » (H Cor., VI, 16), par la grâce la S. Trinité entière est l'hôte de l'âme.

S'il est vrai que le mystère de la S. Trinité met l'intelligence humaine devant des difficultés prodigieuses ⁽⁴⁾, il est cependant faux de le réduire à un problème d'arithmétique surnaturelle. Ce mystère n'a pas pour but d'humilier notre intelligence, de renverser les constructions de notre raison ; il est encore moins une barrière qui doive nous interdire l'accès du divin.

(4) C'est vraiment, suivant l'expression de la théologie ancienne, « le problème » de la théologie. Sa formulation exacte (en quel rapport se trouvent en Dieu le Père, le Fils et le St Esprit) occupera les quatre premiers siècles du christianisme ; Nicée (325) et Constantinople (381) en marquent les étapes décisives. La solution du problème christologique (en quel rapport se sont trouvés le Verbe et la chair en la personne du Christ) occupera surtout le 5^e siècle Ephèse (431), Chalcédoine (461). L'élucidation du mystère de la S. Trinité, on conçoit sans peine, était hérissée de difficultés internes, inhérentes à ce problème redoutable. A cela s'ajoutaient encore des difficultés d'ordre extérieur, étrangères à la question. Les empereurs, qui s'attribuaient aussi une mission spirituelle, s'efforcent d'intervenir dans les débats ; les rivalités des grandes églises, qui ont chacune leur sphère d'influence auront à l'occasion leur contre-coup sur l'évolution des controverses. Cf., R. DRAGUET, *Histoire du dogme catholique*, Paris, 1941, p. 27-28.

Pour S. Paul le mystère en général n'est pas seulement ce qui nous dépasse, c'est le dessein de salut d'abord caché en Dieu, qui se manifeste ensuite au dehors, qui entre en action pour faire germer en nous la vie divine. La doctrine trinitaire de S. Paul est brève, elle est beaucoup moins développée et moins systématique que sa christologie, mais elle est substantielle et se meut avant tout sur le plan pratique. Sa doctrine nous montre l'activité des personnes divines dans le corps mystique : le Père y engendre son Fils, le Père et le Fils y envoient l'Esprit-Saint.

Ce mystère n'est donc pas réservé au cénacle des seuls théologiens. C'est une vérité vivifiante dont a si intensément vécu par exemple une Soeur Elisabeth de la Trinité et tant d'âmes sans beaucoup d'instruction, mais dont la vie a été une continuelle ascension au nom de la S. Trinité. Les fidèles n'ont pas attendu l'institution de la fête liturgique par le pape Jean XXII en 1334, pour vivre de ce mystère et en réaliser toute la valeur spirituelle.

La S. Trinité n'est pas seulement un dogme, mais plus encore une réalité vivante et vivifiante, qui ne peut pas rester inactive dans l'âme des justes. Par la grâce, le chrétien entre en contact avec chacune des trois personnes, qui impriment dans l'âme leurs propriétés personnelles : il devient l'enfant du Père éternel, le frère du Fils qui est le Verbe et le premier-né d'une multitude de frères, le temple de l'Esprit sanctificateur. Le lien personnel de chaque chrétien avec la S. Trinité est en même temps principe d'unité avec tous les fidèles.

Non, Dieu ne nous abreuve pas de formules arides mais de sa propre vie et de sa plénitude. Par suite du baptême reçu au nom de la S. Trinité, nous portons en nous l'effigie des trois personnes divines. Elles nous admettent dans leur ineffable communauté, à condition que nous nous abandonnions à leur action, et que nous coopérons à la grâce de régénération. Le

Père nous aime pour nous engendrer à la vie éternelle, le Fils nous révèle l'amour du Père par son Incarnation et nous sauve de l'esclavage du péché, le S. Esprit achève l'oeuvre du Père et du Fils en nous poussant vers les sommets de la sainteté. Puisque la S. Trinité constituera un jour l'objet de la vision béatifique, car la vie du ciel consistera dans une union personnelle avec les trois personnes divines, il est juste et normal que dès maintenant elle occupe une place de choix dans notre vie spirituelle, plus spécialement dans notre vocation d'adorateurs.

« O Trinité que j'adore » !

Source de tout bien, d'amour, de lumière, de fécondité, la S. Trinité nous dirige avec force et suavité vers la perfection, vers une participation toujours plus grande à la [p.92] vie divine. Qu'on y réfléchisse un peu, et on découvrira dans ce mystère les motifs les plus puissants et les plus aptes à vivre notre vocation d'adorateurs. La vie intime de la S. Trinité est une vie de donation réciproque et nous ne pouvons mieux imiter la S. Trinité qu'en nous exerçant à une vie de donation, de charité, de générosité. Donner, aimer, travailler à promouvoir la gloire de Dieu, ce sont autant de devoirs qui découlent de notre devoir primordial et fondamental d'adoration, ce sont autant de manifestations authentiques de notre vocation d'adorateurs.

Or, voici que la S. Trinité est l'exemple le plus lumineux de la donation. Les personnes divines sont des relations subsistantes : l'une n'est pas l'autre et cependant chacune d'elles est Dieu, puisqu'il y a une nature unique, une communauté numérique de vie, une unité ontologique. Alors que chez nous les personnes sont des absolus dont la multiplication multiplie aussi la nature, la division et le morcellement n'ont pas de place en Dieu. Les personnes divines « se donnent l'une à l'autre dans leur totalité ; elles ignorent tout repliement sur soi, elles sont donation, non égoïsme ; elles réalisent l'extase totale de l'un vers l'autre » ⁽⁵⁾.

(5) G. PHILIPS, *o. c.*, p. 12.

Voilà l'exemplarisme divin, la portée concrète et pratique de ce mystère : il est un appel à la donation totale, à l'hommage sans réserve. Puisque le chrétien porte l'empreinte de la S. Trinité — « signatus signaculo sanctissimae Trinitatis » nous dit la liturgie —, il se doit d'imiter ce mystère. La grande pitié de nos âmes c'est notre

égoïsme, le repliement sur nous-mêmes, « nos possessions nous dévorent » comme dit Gabriel Marcel ; « les agents personnels ne méritent pas leur nom propre, s'ils restreignent leur personnalité à leur suffisance égocentrique » écrit M. Blondel ⁽⁶⁾. La charité trinitaire nous incite à nous donner à Dieu et à ses intérêts, à exclure de nous l'esprit de domination et d'indépendance.

(6) Cité, *ibid.*, p. 17.

[p.93] Sur le plan pratique, nous adorons et honorons dans le Père sa qualité de Principe en lui offrant sans réserve tout notre être, nos plans, nos actions, en lui laissant l'initiative de tout. Nous adorons et honorons le Fils quand nous aimons comme lui, quand nous sommes vérité et sagesse en tout ce que nous faisons. Nous adorons et honorons le S. Esprit quand nous cherchons en tout ce qui est le plus parfait, le plus saint, quand nous combattons avec force et zèle pour gagner les âmes à Dieu.

Habités que nous sommes à l'exposé systématique, à l'aridité regrettable de nos manuels, nous avons de la peine à réaliser pleinement l'enthousiasme avec lequel les premiers chrétiens ont pris contact avec ce mystère si riche en doctrine et en plénitude vitale. Nous n'avons qu'à relire les Pères de l'Eglise pour savoir qu'ils conçoivent la vie du chrétien comme une extension créée de la vie trinitaire, comme une participation à la donation réciproque des personnes divines, que S. Augustin aime à appeler l'Aimant, l'Aimé, l'Amour.

— C'est encore Jésus lui-même qui nous apprend ici à adorer, à donner, à nous livrer comme lui-même s'est livré : « Me voici, je viens, ô Père, pour faire ta volonté... Je confie mon âme entre tes mains ». Il prie son Père de nous admettre dans l'ineffable société de la S. Trinité : « Père saint, je prie pour que eux aussi, il soient un en nous » (Joan., XVII, 21). Il nous entraîne avec lui dans le courant éternel d'amour : « Qu'ils soient consommés en un et que le monde connaisse... que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé » (Joan., XVII, 22-23). Jésus est venu pour nous parler du Père : « ipse enarravit ». Il est toujours à la

recherche de la gloire de son Père. Il ne cherche pas sa propre gloire, mais celle de celui qui l'a envoyé. Toute sa vie de Verbe incarné est l'écho de ce cri du coeur : « Abba, Pater ». Il peut dire en toute vérité : « J'accomplis toujours ce qui est agréable à mon Père » et quand sonne l'heure du départ, il a le droit de dire qu'il a réalisé toute la mission reçue de son Père. L'« ecce venio » [p.94] de l'Incarnation et le « consummatum est » de la croix sont comme les deux pôles de sa vie mortelle : donner, aimer, sacrifier.

Et voici la sage et merveilleuse pédagogie de Jésus. Par sa grâce il nous introduit dans une intimité toujours plus grande avec lui, intimité qui est en même temps une communion organique qui s'établit entre lui et les membres de son corps mystique et une participation à la vie trinitaire, à l'indissoluble unité de la S. Trinité. Quiconque s'unit à Jésus, s'unit aussi à la S. Trinité, est admis dans l'intimité de la vie divine. Que nous sommes loin de cette adoration presque servile des Juifs qui n'osaient lever leurs yeux vers le ciel, qui n'osaient prononcer le tétragramme sacré, le Jahwé révélé à Moïse et s'interdisaient même de dire Elohim-Dieu ⁽⁷⁾.

(7) Que nous sommes loin aussi de la théologie protestante de l'angoisse, préconisée jadis par S. Kierkegaard et aujourd'hui par Karl Barth.

Nous autres nous portons en nous la S. Trinité, les trois personnes résident substantiellement en nous, il nous est facile et si doux de converser avec les trois personnes adorables, d'écouter leur voix, de nous laisser former, sous la conduite de Jésus, le premier et parfait Adorateur de la S. Trinité, à l'école de la donation, de la générosité, de l'amour. Que notre vie soit une adoration continuelle de ce mystère ineffable, un cantique, pur, large et tonique : « Tribus honor unus ». « O Trinité que j'adore ! »

§ 2. Adoration de Jésus.

Le mystère de Jésus, tel qu'il apparaît dans les évangiles, c'est le mystère de l'Homme-Dieu. Il y a en Jésus un double aspect, le divin et l'humain. Il y a en lui, comme disent les Pères de l'Eglise, l'adorable et l'adorant. Il agit avec autorité et cependant il prie le Père, il manifeste une souveraineté absolue et cependant il dit qu'il n'agit pas de lui-même.

[p.95] Jésus fut un homme de son temps, de son pays, de sa race. Il paya l'impôt, il célébra les fêtes traditionnelles de son peuple, il était vêtu comme tous ses concitoyens, il parlait probablement avec l'accent de la Galilée, dont s'amusaient les habitants de la Judée. Il ressentait nos faiblesses et nos infirmités corporelles : la fatigue, la soif, la faim, la peur, l'angoisse, la tristesse. Il s'émut, il pleura, il s'indigna. Cet aspect humain en Jésus est aussi réel que l'aspect divin, et il est significatif que c'est précisément contre cet aspect humain que s'élèvent les premières hérésies ⁽⁸⁾.

(8) Une des plus anciennes hérésies, le Docétisme — à l'encontre de l'Arianisme qui surgira plus tard —, refusa au Verbe, un corps matériel et par ce refus de réalisme ruina la Rédemption. comme le faisait remarquer S. Ignace d'Antioche. Chez les monophysites on retrouve cette même tendance à exalter l'aspect divin aux dépens de l'aspect humain. — Nous avons présenté les difficultés et les méthodes de la Christologie dans *Ons Getoof*, XXIX, 1947, p. 298-308. Cfr. J. BONSIRVEN, S. J., *o. c.* p. 373 sv.

Jésus était homme comme les autres. Cependant il suscita l'admiration de ses contemporains par deux notes qui lui étaient absolument propres et que la foule des spectateurs avait bien vite remarquées. Il enseignait avec autorité, c'est-à-dire il ne se contentait pas de répéter les sentences des docteurs d'Israël ; au contraire, il se croyait et se disait en possession d'un magistère supérieur et divin. Ensuite, son enseignement était accompagné de multiples miracles, dont plusieurs étaient précisément opérés et présentés en confirmation de son pouvoir divin. Jésus guérissait le paralytique pour montrer qu'il a le pouvoir de remettre les péchés ; de sa puissance sur les esprits impurs il déduit que le royaume est arrivé et que lui-même est investi d'une puissance divine. Selon la méthode de prudence et avec une sagesse admirable, Jésus se manifeste Dieu, digne d'adoration, par des insinuations d'abord, des amorces, puis sans aucune réticence, par l'exercice de prérogatives divines. Jésus n'hésite pas à abroger des lois antérieures, nonobstant leur promulga- [p.96] tion par Dieu : ainsi pour la licence du divorce, la pratique du talion. Il se déclare le maître du Sabbat, il remet les

péchés, car, dit-il : « Tout m'a été livré par mon Père » (Matth., XI, 27) « toute puissance m'a été livrée au ciel et sur terre » (Matth., XXVIII, 18). Jésus se considère comme le fondateur du royaume des cieux, formule qui signifie l'économie globale du salut. Ce royaume qu'il inaugure n'en est encore qu'à ses débuts ; mais qu'on prenne patience, il est comme la graine dont sortira la plante magnifique, il est appelé à se réaliser progressivement jusqu'à la fin des temps.

Jésus se déclare l'auteur de grâces proprement divines dans la Nouvelle Alliance qu'il établit dans son sang et qui constituent les biens spirituels réservés à l'ère messianique. Il dit qu'il sera avec les siens jusqu'à la consommation du siècle, ce qui est une prérogative de toute-Puissance. Il assistera ses fidèles surtout par l'envoi du S. Esprit. Donner le S. Esprit c'est encore une opération divine, puisque c'est Dieu le Père qui jadis infusait son Esprit aux prophètes de l'Ancien Testament. Les exigences morales de Jésus ont un caractère absolu et impératif.

Quant à son Incarnation, cette mission d'amour, Jésus se dit l'envoyé du Père : il est venu, sorti d'auprès de Dieu. Cette conscience de sa filiation divine suppose qu'il est conscient aussi d'une préexistence auprès de Dieu. On n'a qu'à méditer la prière sacerdotale de Jésus (Joan., XVII, 11 sq.) pour comprendre cette unité profonde de Jésus avec son Père, unité dont Jésus est pleinement conscient, unité qui a pour source l'amour qui est Dieu et qui a envoyé le Fils de Dieu dans le monde : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent pas, mais aient la vie éternelle » (Joan., III, 16).

Jésus ramène la foi chrétienne à ce point central, sa filiation divine, ce qui implique qu'il a le même droit à l'adoration que le Père. « Vous avez cru que je suis sorti du Père et que je suis venu en ce monde » (Joan., XVI, [p.97] 27). Il loue ses apôtres parce qu'« ils ont connu véritablement que je suis sorti de toi... et ils ont cru que tu m'as envoyé » (Joan., XVII, 8, 25). Jésus fait de la foi en sa divinité la première attitude de notre âme, la source du salut ; d'ailleurs cette foi comporte la foi à toutes les autres vérités révélées. Tout se ramène à cette foi : elle est la racine de la justification, comme la base de la sanctification.

S. Paul, qui a si souvent et si magnifiquement souligné la primauté de Jésus, accumule sur sa tête une profusion de titres splendides qui doivent justifier l'adoration : il est l'image de Dieu, le premier-né, le créateur, le conservateur, la fin de toutes choses, il possède le plérôme, la plénitude de la divinité. L'Apôtre concentre tous ces titres en cette formule lapidaire : tout est par lui, tout est en lui, tout est pour lui, c'est-à-dire Jésus est la cause efficiente (di autou), la cause exemplaire ou formelle (en autooi), la cause finale (eis auton) de tous les êtres ⁽⁹⁾.

(9) Cf., F. PRAT, S. J., *La Théologie de S. Paul*, I, Paris, 1934, p. 342 sv., II, p. 155 sv.

Les lettres de S. Paul attestent dès la première ligne de la première épître (I Thess., I, 1) la transcendance de Jésus, qu'il proclame digne des plus hauts hommages : il est le Fils de Dieu, le propre Fils, le Bien-Aimé (II Cor.I, 9 ; Rom., VIII, 3-32 ; Col., I, 13 ; Eph., V, 14) ; il est l'objet des doxologies réservées à Dieu (Rom., IX, 5 *ibid.*, XVI, 37) ; Jésus est le Seigneur unique (I Cor., VIII, 6), il s'identifie avec le Jehovah de l'Antique Alliance (I Cor., X, 4-9). Après son Incarnation, cet événement unique ⁽¹⁰⁾, cet abaissement volontaire (kénose), poussé jusqu'au sacrifice de la croix, le Père lui a donné « le Nom qui est au-dessus de tout nom », c'est-à-dire le Nom du Dieu unique, expression de la majesté divine, afin que [p.98] reconnu par tous comme Seigneur (kurios), il reçoive l'adoration qui lui est due. « Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est le Seigneur » (Philipp., II, 6-11) ⁽¹¹⁾.

(10) La notion d'Incarnation a été étudiée par plusieurs philosophes chrétiens comme Lacroix et G. Marcel. On a justement accentué que l'union des deux natures ne se ramène pas à celle de matière et forme, d'acte et puissance, qu'elle n'est pas réductible à une catégorie métaphysique. Cf., J. BONSIRVEN, S. J., o. c. p. 419.

(11) A propos de cette fameuse section christologique, qui passe à bon droit pour « le grand texte christologique », L. CERFAUX écrit dans *Coll. dioec. Tornac.* XXVIII, 1933, p. 236 : « Pour la beauté de la forme et la profondeur de la doctrine, on ne peut comparer avec ce passage que les louanges de la charité, dans l'épître, aux Corinthiens. Ici et là l'hymne est une improvisation géniale qui condense la somme des réflexions de l'Apôtre sur un sujet déterminé... L'hymne christologique est l'arête vive,

directrice de la théologie chrétienne et de la pensée paulinienne. On pourrait montrer la réflexion christologique oscillant, au cours des épîtres, autour de la ligne maîtresse tracée dans notre texte, la reprenant portions par portions, éléments par éléments ».

Le livre des Actes des Apôtres — livre qui nous renseigne sur le stade primitif de la prédication apostolique —, atteste dans ses sections les plus archaïques (c'est-à-dire les longs passages qui suivent le plus probablement des traditions locales, dont plusieurs étaient rédigées en araméen) la divinité adorable de Jésus. Le Jésus des Actes est le Messie annoncé par les prophètes (II, 16, 21, 30 ; III, 22-24) ; il est supérieur à David et placé à la droite du Père sur un plan proprement divin (II, 29-36) ; il est l'auteur ou le prince de la vie (III, 15) ; le mot *Kyrios*, sous lequel il est le plus souvent désigné, est celui qui dans la version grecque des Septante remplace le nom ineffable de Jahweh, qu'aucun Juif n'était autorisé à prononcer ; comme Jahweh il envoie son Esprit, pardonne les péchés ; son nom opère le salut, en lui seul il est permis d'espérer (II, 21, 38 ; III, 16 ; IV, 10, 12). Jésus est le « Nom » par excellence, sans limitation, ce qui en langage rabbinique désigne le Tout-Puissant ⁽¹²⁾.

(12) La méthode de la *formgeschichtliche Schule* a mis en relief que cette expression, comme bien d'autres, est une affirmation de la divinité adorable de Jésus. Cf., la magistrale étude du Père M. BRAUN, O. P., art. *Jésus dans Histoire générale des Religions*, I, Paris, 1945, p. 159 sq., dont nous avons adopté le plan général et souligné quelques idées maîtresses.

[p.99] — On pourrait définir l'apparition de Jésus comme suit : il est le point d'aboutissement de l'Ancien Testament (« les siècles avant le Christ n'ont fait que marcher vers lui » nous dit Pascal), la dernière et la plus belle fleur de Jessé ; mais il est aussi un point de départ, il inaugure une nouvelle période. Lui-même s'est dit le cep d'une vigne qui doit croître et fructifier indéfiniment et si, après sa carrière terrestre, il s'éloigne apparemment, il continue quand même réellement de vivre avec ses adorateurs. La vigne mystique est solidement plantée, la Jérusalem nouvelle va s'élever sur la pierre fondamentale vivante.

La foi dans l'adorable divinité de Jésus, la vive conscience de lui appartenir, a transformé la vie de ses fidèles en une sorte d'aventure magnifique et souvent héroïque. Adorer Jésus, c'est lui donner tout, mais vraiment tout. Le drame parfois douloureux qui se joue dans les chrétiens a toujours pour principal auteur Jésus qui leur demande le détachement, le renoncement, l'abandon total à sa souveraine volonté, pour renouveler la face de la terre.

Jésus « ne meurt plus », « il est toujours vivant ». De nos jours, plus que jamais peut-être, il possède une phalange d'adorateurs, il est une réalité moderne et combien agissante. A notre époque de matérialisme et de mécanisme, tournant de l'histoire où l'homme semble avoir vaincu la matière pour s'en faire un motif d'orgueil et d'indépendance à l'égard de Dieu, le culte et l'adoration de Jésus est une réalité dont on doit tenir compte. Après vingt siècles il vit avec une intensité toujours plus grande. Jésus a traversé le temps et l'espace ; on l'adore chez les peuplades les plus primitives et les plus éloignées comme dans les quartiers les plus peuplés de nos grandes villes modernes. On ne saurait trouver une seule personnalité qui ait pu susciter une telle fidélité et une telle générosité dans l'adhésion des disciples. C'est que l'adoration de Jésus est une attitude totale, une donation sans réserve. Jésus n'est pas un manuel d'école, mais une doctrine vivante, un modèle concret de vie et d'action. On ne saurait [p.100] adorer Jésus sans qu'on s'efforce à devenir meilleur, sans qu'on monte moralement. Adorer Jésus c'est participer à sa vie d'amour et de donation par l'intensité de notre vie intérieure, par l'ardeur de notre zèle apostolique, par la profondeur de notre charité. Adorer Jésus c'est participer au grand et immense amour de Dieu, à cet amour si simple, si filial, si confiant enseigné par Jésus ; c'est commencer ici-bas la vie de la gloire, puisque le ciel consiste à posséder dans la conscience vive et saturante, par la vision, ce que nous possédons déjà par l'amour ; dès ici-bas nous sont accordées une certaine expérience, une possession affective et passive, qui nous font désirer la vision. Jésus nous a dit, S. Jean et S. Paul l'ont répété, que dès à présent nous sommes en possession de la vie éternelle. A ses véritables adorateurs, c'est-à-dire aux pauvres, aux doux, aux affligés, aux affamés, aux miséricordieux, aux purs, aux pacifiques, aux persécutés, Jésus a solennellement promis la possession du royaume, la vue de Dieu.

L'apparition du Christ en un petit coin de Judée au temps de l'empereur Tibère est un fait apparemment contingent ; en vérité il se prolonge à travers les siècles. Ses paroles et ses gestes exercent encore leur influence en notre temps et en notre monde.

Plus que jamais, Jésus est adoré et aimé, on vit de lui, on meurt pour lui. Sa vie, son cœur, sa voix provoquent l'imitation généreuse, jusqu'à l'héroïsme, de ses adorateurs. Il y a des saints dont la vie paraît douce et sans luttes, on dirait qu'ils marchent tout purs déjà vers l'amour et la lumière ; il y en a d'autres dont la vie paraît tourmentée et n'être qu'un continuel combat, mais tous sont portés par un amour ardent et confiant en Jésus, qui est leur force et leur espoir : « *Christus spes nostra* ».

Parmi les adorateurs de Jésus, les membres de notre Congrégation doivent occuper une place de choix ; il faut qu'on les trouve au premier rang de la phalange des ado-*[p.101]*rateurs ; il faut qu'on les rencontre là où il s'agit de donner, de travailler, de se sacrifier. En ce temps décisif surtout, nous, les adorateurs de Jésus, nous n'avons pas le droit d'être paresseux, de rester inactifs. Nous sommes par vocation les adorateurs du Sacré-Cœur de Jésus. Notre Congrégation est encore assez récente, mais le but qu'elle nous propose et notre vocation d'adorateurs, coïncident avec l'origine de la religion chrétienne. Les fondements théologiques, les éléments constitutifs en sont contenus dans la substance même du christianisme. De tout temps, l'amour de Jésus fut digne d'hommage et d'adoration. Efforçons-nous de donner un nouveau et puissant relief à ce principe séculaire.

§ 3. Une antinomie. Essai de solution.

Il est clair que nous sommes en présence d'une certaine antinomie ⁽¹³⁾ : il y a l'adoration de la S. Trinité et l'adoration de Jésus. D'une part nous savons que Jésus cherche continuellement la gloire de son Père, qu'il est la voie qui conduit au Père, que c'est par lui et avec lui qu'il nous faut aller au Père. Il adore le Père et avec lui nous devons adorer le Père.

(13) Il est possible que, le terme « antinomie » ne soit pas très heureux ; il n'est pas moins vrai cependant que beaucoup d'auteurs s'en servent.

D'autre part il n'est pas moins certain que Jésus lui-même est adorable, que nous avons l'obligation de lui offrir nos hommages de culte et d'adoration. On remarque cette antinomie jusque dans la vie et la pratique quotidienne de l'Eglise. Sa liturgie s'adresse au Père par le Christ Jésus (« *per Dominum Nostrum Jesum Christum* »), alors que cette même liturgie adresse aussi directement ses prières à Jésus et l'adore au cours d'une longue série de fêtes.

Principe général. Comme tout chrétien nous avons le devoir rigoureux d'adorer la S. Trinité. Si la S. Trinité *[p.102]* est une vérité primordiale de notre religion, celle-ci est inconcevable sans l'adoration de la S. Trinité. Quiconque se dit chrétien, doit adorer la S. Trinité. Le protestantisme lui-même (du moins chez un grand nombre de ses adhérents), aussi longtemps qu'il a évité de se faire libéral et de verser dans le libéralisme, a respecté la S. Trinité comme l'essence du christianisme, comme sa vérité fondamentale. En effet, ce dogme a pour objet Dieu dans sa vie propre et complète ; il nous fait atteindre Dieu en lui-même, dans son intimité. La S. Trinité c'est notre premier Principe, notre souverain Maître, notre Fin dernière, qui a droit à notre adoration et à tous nos hommages. C'est pourquoi, du plus humble des chrétiens jusqu'au géant de la sainteté, tout chrétien aime à se sanctifier constamment par l'adoration et l'invocation de la S. Trinité. « Le signe de la croix et le Gloria Patri sont le témoignage spontané et très expressif de la piété catholique, et l'on sait que des adorateurs passionnés pour la gloire de Dieu, comme sainte Madeleine de Pazzi, offraient leur tête, en s'inclinant au Gloria Patri, comme s'ils étaient sous le glaive du martyr, pour professer la divinité des trois personnes et leur donner la preuve suprême de l'amour » ⁽¹⁴⁾.

(14) E. HUGON, O. P., *Le mystère de la Très S. Trinité*, Paris, 1930, p. 367.

Nous devons tout à Dieu le Père qui a eu l'initiative de la création et de la régénération par pure miséricorde. Il est notre Père, non pas charnellement comme dans les mythologies païennes, non pas par une sorte de fiction qui rappelle quelque peu la fiction juridique, comme c'était le cas pour les Juifs, mais réellement, dans toute la force du terme.

Nous devons tout aux trois personnes divines, qui nous ont introduit dans le circuit de l'amour divin, sans aucun égard pour des mérites dont nous étions incapables.

Nous avons le devoir strict et rigoureux d'adorer la [p.103] S. Trinité, et cela non seulement pendant l'exercice de notre adoration, mais aussi quand la liturgie de l'Eglise, les prières de notre Congrégation, l'inspiration du S. Esprit nous y invitent.

Si nous devons adorer la S. Trinité, il ne s'ensuit pas cependant que cette adoration doit être toujours explicite. Nous espérons pouvoir démontrer que notre adoration, surtout en tant qu'elle est l'exercice officiel de notre Congrégation, ne doit pas avoir la S. Trinité pour objet principal, ordinaire, que la référence explicite au Père et au S. Esprit n'est pas indispensable. C'est qu'en adorant Jésus, on adore implicitement le Père et le S. Esprit ; la transition entre ces objets, entre l'adoration de Jésus et l'adoration de la S. Trinité, est d'ailleurs le plus souvent insensible, elle se fait facilement, spontanément. C'est un fait ordinaire que dans le Verbe incarné se dévoile pour nous tous, dans une mesure plus ou moins grande, la S. Trinité ; par Jésus, disait le Bon Père, on trouve Dieu le Père, on trouve tout. On peut parfaitement adorer le Sacré-Coeur de Jésus sans négliger l'adoration de la S. Trinité, comme cela se pratique couramment dans la vie de tant de fidèles.

Nous pouvons distinguer une antinomie générale : adoration de Jésus et adoration de la S. Trinité ; puis une antinomie spéciale (parce qu'elle s'applique spécialement à notre adoration en tant qu'exercice officiel de notre Congrégation) : adoration du Sacré-Coeur de Jésus au S. Sacrement de l'autel et adoration de la S. Trinité.

Il ne sera pas inutile de proposer d'abord les principes de solution au sujet de l'antinomie générale, principes qui ont leur répercussion quant à la solution de l'antinomie spéciale, qui n'est qu'une application particulière de l'antinomie générale.

I Antinomie générale : comment justifier que l'adoration de Jésus, le Verbe incarné, ne contredit pas l'adora-[p.104] tion de la S. Trinité, de sorte que cette première adoration ne doive pas se référer explicitement à la S. Trinité?

a) Il y a d'abord cette raison péremptoire — elle est fondamentale et finalement il faudra y revenir toujours —, de l'union hypostatique qui unit dans la personne divine du Verbe les deux natures : la nature divine et la nature humaine. La nature divine de Jésus est la même nature, d'une même grandeur, d'une même dignité et sans la moindre subordination à qui que ce soit, que la nature du Père et du S. Esprit. Il n'y a pas une hiérarchie proprement dite entre les personnes divines.

La nature divine c'est une seule suprême et concrète réalité qui est du Père, du Fils et du S. Esprit. Dieu n'est pas Dieu avant d'être Trinité. Ce serait une erreur de penser que Dieu est Un avant d'être Trine, « car Dieu est Trinité dès qu'il est Dieu » (V. Breton) ; de toute éternité il est Père, Fils, Esprit dans l'absolue simplicité et simultanéité de son être.

A cause de l'indigence de notre langage humain qui prend la mesure de l'être expérimental, à cause de l'infirmité de notre pensée et de notre représentation anthropomorphique des choses, nous exprimons seulement la priorité de l'unité de la nature divine à la trinité des personnes, mais nous ne posons pas de priorité, de postériorité, d'infériorité réelle, qui serait incompatible avec la simplicité des personnes divines.

La distinction des personnes est une distinction d'origine parce qu'il y a opposition de relations subsistantes, par lesquelles les personnes se rapportent les unes aux autres. Or, les relations ne modifient pas l'être qu'elles ordonnent, elles le laissent dans son état primitif. En Dieu chaque personne suppose les autres en même temps qu'elle s'en distingue (relation subsistante). Comme en Dieu rien n'est accidentel, la relation doit s'identifier à la substance divine, elle doit être réelle de toute éternité, sinon elle ne conviendrait pas à Dieu. Mais à part ces relations qui constituent les personnes en leur propriété, [p.105] tout ce qui est en Dieu est un, est donné et communiqué d'une personne à l'autre. Les personnes divines sont toutes les trois parfaitement et également Dieu, mais chacune possède sa manière d'être Dieu : le Père communique sa perfection au Fils par voie de génération ; le Fils possède la perfection infinie comme engendré du Père ; le S. Esprit la possède comme procédant du Père et du Fils par

voie de spiration. La paternité, la filiation, la procession n'ajoutent rien à la divinité ; elles ne font qu'exprimer la divinité sous un rapport réel, elles sont identiquement Dieu. Il s'ensuit que lorsqu'on adore le Fils, on adore implicitement le Père et le Saint-Esprit.

A cause de l'unité de personne en Jésus, notre culte de latrie s'adresse à l'excellence divine. Ce qui est adoré pour lui-même c'est le suppôt, la personne.

Sans doute, l'humanité de Jésus est adorée en elle-même, mais elle est adorée à cause de son union avec le Verbe dans l'unité de la personne ; elle termine, mais ne détermine pas le culte de latrie ⁽¹⁵⁾. Pour la même raison, on adore en Jésus tout ce qui est hypostatiquement uni au Verbe, comme le corps et ses membres, l'âme et ses facultés. Ce qui est adoré en Jésus, c'est le tout subsistant, le suppôt divin et le motif de l'adoration c'est toujours la divinité à laquelle l'humanité est unie hypostatiquement. La divinité est adorée en elle-même et pour elle-même ; l'humanité avec ses parties est adorée en elle-même mais à cause de l'union avec le Verbe. En Jésus, il y a bien deux natures, deux substances complètes, mais c'est la même et unique personne qui subsiste dans la nature divine et dans la nature humaine, unies dans la personne du Verbe de la manière la plus intime, la plus forte, la plus indissoluble.

(15) Nous n'entrons pas dans la question controversée concernant le culte d'hyperdulie que d'aucuns pensent pouvoir attribuer à l'humanité de Jésus, en raison de l'excellence qui est propre à cette humanité. La plupart des auteurs modernes nient la légitimité de ce culte.

[p.106] b) *L'économie de la sainteté chrétienne* — et dès lors de toute vocation chrétienne —, a pour centre et fondement le Christ Jésus. Il est donc parfaitement légitime de prendre pour objet central de notre adoration l'auteur de notre salut, celui de qui nous tenons tout.

Sans doute, même après la venue du Christ, le grand principe de l'Ancien Testament demeure toujours : Dieu est la source de tout bien, toute sainteté nous vient de Dieu. Mais désormais il existe un intermédiaire, le Christ Jésus « qui est devenu pour nous, de par Dieu, justice, sanctification et rédemption » (I Cor., I, 30).

Jésus nous a sanctifiés, purifiés d'une manière radicale par le sacrifice volontaire de sa mort (Col., I, 21-22) et tout chrétien participe à cette sanctification par le moyen de la foi et du baptême, qui font que le Christ habite en lui (I Cor., II, 17). Nous possédons la sainteté dans la mesure même où notre vie est menée en présence et sous l'inspiration de Jésus. Si Jésus, le Saint par excellence, habite en nous, il est logique et normal que nous lui soyons dédiés avec tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Et S. Paul d'inculquer que s'il est vrai que le chrétien se distingue des autres hommes par le fait de cette présence mystérieuse et bienfaisante, il lui convient non seulement d'éviter le péché (ce qui est négatif), mais de respirer, de rayonner en tout le Christ. Toute son activité, toute sa conduite, doit témoigner de son appartenance à Jésus. Le Christ Jésus qui vit en nous et dans lequel nous vivons n'est pas seulement le Fils de Dieu préexistant, mais le Fils de Dieu qui s'est incarné, qui a souffert, qui est mort et ressuscité.

Le chrétien ne saurait s'unir immédiatement à Dieu ni vivre immédiatement en Dieu, il doit passer par le Christ, l'Homme-Dieu, et participer à la vie et à la mort de celui-ci.

Le principe de notre vie surnaturelle, parce que surnaturelle, est nécessairement le Christ selon sa nature divine, le Christ-Dieu, mais ce Christ-Dieu a vécu aussi **[p.107]** notre vie humaine. Il a eu une histoire humaine et c'est cette vie et cette histoire que tout chrétien doit reproduire. En effet, notre vie de chrétien consiste à mourir à l'homme charnel, au premier Adam, pour laisser vivre en nous le second Adam, le Christ, pour nous unir à sa mort et à sa résurrection. Ce point est essentiel et capital. Nulle grâce, nul bien ne nous vient sinon par Jésus-Christ, « de même que tous meurent en Adam, ainsi tous vivront-ils dans le Christ » (I Cor., XV, 22). Croire à Jésus, c'est précisément croire à l'opération du salut par Jésus « qui est le seul Sauveur » (Rom., III, 23-26). S. Pierre nous dit qu'en dehors de lui il n'y a pas de salut (Act., IV, 12) et Jésus lui-même nous avertit que sans lui nous ne pouvons rien faire (Joan., XV, 5).

Comme il n'y a rien de si important ici-bas que d'être sauvé, la foi en Jésus le Sauveur doit entraîner nécessairement un don total du fidèle, qui se confie dans la personne de Jésus «comme on se confie à un médecin ou à un guide. La foi n'impliquait pas seulement l'acte

intellectuel par lequel on affirme avec certitude l'existence du Dieu (Christ), qui justifie, mais un retournement de l'âme entière (metanoia), à la lettre une conversion » ⁽¹⁶⁾, un don total.

(16) A.-J. FESTUGIÈRE, O. P., *La sainteté*, Paris, 1942, p. 90.

« Oui, nous avons vu et nous portons témoignage que le Père a envoyé son Fils comme sauveur du monde : celui qui confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu » (I Joan., IV, 14-15). Jésus est la tête des saints, il s'incorpore au cours des temps les hommes que son Père lui a donnés en héritage et qu'il s'est acquis par sa mort.

c) Parce que Jésus est notre Sauveur, il s'est acquis un nouveau titre à notre adoration et à nos hommages. L'Homme-Dieu ne règne pas seulement sur le monde par droit de naissance (jure nativo), c'est-à-dire à cause de la nature divine de sa personne, mais aussi par droit d'ac-
[p.108]quisition (iure adquisito), c'est-à-dire à cause de toutes les oeuvres méritoires accomplies en sa nature humaine pour notre salut.

Et notre béatitude plus tard ne consistera pas seulement à voir Dieu mais elle sera aussi la joie d'être sauvés par Jésus, un frère de notre race humaine, de considérer son humanité glorifiée, d'offrir dans son humanité, et par elle en union avec notre Chef victorieux, notre adoration et nos louanges à Dieu.

S'il est vrai que l'Incarnation et la Rédemption ne peuvent rien ajouter à la grandeur et à la gloire de la nature divine, il est également vrai que l'Incarnation et la Rédemption ajoutent bien à la grandeur de l'homme en Jésus. Car Jésus est devenu le Chef vivifiant d'une humanité restaurée. Il présenta à Dieu une réparation magnifique, surabondante ; il renversa à jamais l'obstacle que le péché interpose entre Dieu et l'homme. Jésus, par amour pour nous, s'est fait la victime du péché, mais beaucoup plus encore, son triomphateur par les mérites acquis en son humanité de voyageur terrestre. En vertu de sa divine propitiation il a ouvert aux hommes le déploiement de toutes les richesses divines, il s'est mystiquement intégré un corps qui vit de lui et s'épanouit en lui.

Les Pères de l'Eglise, interprétant S. Paul (Coloss., I, 19-20) ⁽¹⁷⁾ disent que Jésus récapitule en lui l'humanité et l'univers tout entier. Toutes choses sont résumées ou contenues en abrégé dans le Christ, et cela au sens ontologique : Jésus, l'Homme-Dieu, résume en quelque sorte toute la création, c'est-à-dire le monde des corps et le monde des esprits ; puis au sens sotériologique, il est le Chef de l'humanité sauvée, et l'économie de la rédemption trouve en lui son accomplissement. « Etrangers à la vie de [p.109] —
Dieu, sans Christ et sans Dieu, maintenant nous avons accès auprès de lui. »

(17) « Afin qu'il ait la primauté en toutes choses ; car il a plu (à Dieu), de faire habiter en lui toute plénitude (pleroma), et de réconcilier par lui toutes choses (en les dirigeant) vers lui, pacifiant par le sang de sa croix, soit ce qui est sur la terre, soit ce qui est dans les cieux. »

Une foi éclairée nous montrerait Jésus non seulement exerçant sa fonction d'adorateur devant la face du Père, mais aussi déployant d'une manière supra-historique et supra-spatiale sa primauté rédemptrice.

d) Il est un danger à éviter — et il n'est pas tout-à-fait imaginaire —, qui pourrait fausser notre spiritualité. A force de méditer continuellement le rôle rédempteur de Jésus, nous pourrions peut-être arriver à ne considérer en lui que sa fonction de médiateur entre Dieu et les hommes. Or, la fonction de médiateur, loin d'épuiser toute la réalité de Jésus, n'en est qu'un aspect, si important, si grand soit-il. Gardons-nous de situer Jésus en face de la S. Trinité comme s'il n'était pas lui-même une des trois personnes divines. Jésus est égal à son Père en sa divinité, et l'Incarnation en le revêtant de notre nature misérable, ne lui a rien ôté de ses prérogatives divines. « Il demeure Fils de Dieu dans la chair et Principe, au même titre que le Père, d'un Esprit qui est Dieu avec Eux » ⁽¹⁸⁾.

(18) M. M. PHILIPPON, O. P., *o. c.* p. 188.

Dès le début de sa prédication, Jésus tend à diriger ses disciples vers le sommet de la perfection : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait » (Matth., V, 18). A la Cène, alors que pour la dernière fois avant sa mort il épanche sa tendresse pour les siens et qu'il leur donne le testament de son Coeur, il leur propose un idéal divin, mais cependant concret et tout proche. Cet idéal c'est lui-même. « Je suis la voie, la vérité et la vie ». Jésus n'est pas

seulement un intermédiaire (la voie), mais aussi le terme (la vérité, la vie). Les termes de vérité et de vie, sont absolus, ils suggèrent que Jésus n'est pas seulement la voie qui conduit à Dieu, mais le terme, Dieu lui-même. Avec une simplicité qui prolonge la simplicité de l'évangile, l'Imitation (III, 56) commente ainsi ce texte : « Je [p.110] suis le chemin, la vérité et la vie. » « Sans chemin on ne chemine pas, sans vérité on ne connaît pas, sans vie on ne vit pas. Je suis le chemin que tu dois suivre, la vérité à laquelle tu dois croître, la vie que tu dois espérer ».

Il s'ensuit donc que Jésus n'est pas seulement un excellent chemin, il est l'unique chemin et le terme. — Poursuivant son discours, Jésus dit : « Personne ne va au Père, si ce n'est par moi. Si vous me connaissez, vous connaîtrez aussi le Père. Dès maintenant vous le connaissez et vous l'avez vu. Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père et cela suffit. Jésus lui dit : Depuis si longtemps je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Celui qui m'a vu, a vu mon Père, comment peux-tu dire : montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Joan., XIV, 6-10).

Cette pensée de Jésus — elle est la plus haute révélation transmise par l'évangile —, est claire et sans équivoque. Jésus est le modèle de sainteté, on n'a pas à le dépasser, mais à le pénétrer et à le reproduire. La confiance en le Père implique également la confiance en Jésus : « Croyez en Dieu et pareillement croyez en moi » (Joan., XIV, 1). On ne saurait se confier à l'un sans se confier à l'autre : « Ces deux confiances ne s'étagent pas l'une au-dessus de l'autre, comme si elles s'adressaient à des personnes de dignité différente. Elles s'équivalent »⁽¹⁹⁾.

(19) J. HUBY, *Le discours de Jésus après la Cène*, 2^e éd. Paris, 1932, p. 42.

Parlant de la vie éternelle, Jésus nous dit qu'elle a pour objet la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ : « La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous seul Dieu véritable, et celui que vous nous avez envoyé, Jésus-Christ » (Joan., XVII, 3). Il n'y a donc qu'une béatitude, un acte de connaissance : la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ. « Nous n'avons pas à distinguer ici deux objets inégaux [p.111] et successivement atteints, Jésus-Christ, que l'on dépasserait pour parvenir au Père »⁽²⁰⁾.

(20) LEBRETON, S. J., *o. c.*, p. 69. Dans le même sens ; M.-J. LAGRANGE, O. P., *Evangile selon saint Jean*, 4^e éd. Paris, 1927, p. 375..

L'idéal de la vie chrétienne, tel que l'évangile nous l'enseigne, est de vivre en union avec Jésus, le Verbe incarné, qui est la splendeur du Père en même temps que notre médiateur, qui a écarté par sa sainte humanité l'abîme qui nous séparait de Dieu.

S. Jean de la Croix, commentant le texte initial de l'épître aux Hébreux I, 1 (Dieu après avoir parlé par les prophètes, nous a parlé enfin par son Fils), nous dit « que Dieu est devenu comme muet et n'a plus rien à dire parce que ce qu'il disait auparavant par les prophètes, il l'a dit totalement par son Fils. Celui donc qui voudrait maintenant interroger Dieu ou qui demanderait une vision, soit une révélation, non seulement ferait une sottise, mais ferait injure à Dieu, parce qu'il cesserait de fixer les yeux sur Jésus-Christ, et voudrait autre chose, une nouveauté »⁽²¹⁾.

(21) Cité par LEBRETON, *o. c.*, p. 231.

N'opposons pas une *Christusmystik* à une *Gottesmystik*, comme des exégètes protestants se l'imaginent. L'évangile ignore complètement cette opposition, il n'oppose jamais une connaissance christologique à une connaissance théocentrique.

« Qui m'a vu, a vu le Père ». En vertu de l'immanence mutuelle du Père et du Fils, nous connaissons dans le Fils le mystère de la S. Trinité, de sorte que la connaissance du Fils n'est pas une étape inférieure qu'il faudrait franchir et dépasser pour connaître immédiatement le Père. « Dans le Christ Jésus », « dans le Seigneur » — ce sont les formules si souvent répétées par S. Paul —, nous trouvons tout, il ne faut pas chercher plus loin les trésors de la vie divine. Jésus lui-même nous l'enseigne explicitement « Restez en Moi, et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter de fruits, s'il ne demeure adhérent au [p.112] cep, ainsi vous non plus, si vous ne restez en moi. Je suis le cep, vous les sarments. Celui qui reste en moi et moi en lui : celui-là porte beaucoup de fruits, car sans moi vous ne pouvez rien faire » (Joan., XV, 4-5)⁽²²⁾.

(22) Quand Jésus dit : « car le Père est plus grand que moi (Joan., XIV, 28), nous le comprenons (avec S. Augustin, Cajetan, Maldonat, Tolet, Knabenbauer, Lebreton, Huby) ainsi : Jésus y parle en tant que voyageur, il va vers le Père, qui doit le glorifier. Jésus est ce voyageur selon la nature humaine. C'est l'interprétation qui semble le mieux s'accorder avec le contexte.

II Antimonie spéciale. Comment justifier que l'adoration du Sacré-Coeur de Jésus — et plus particulièrement dans le S. Sacrement de l'Autel —, ne contredit pas l'adoration de la S. Trinité de sorte que cette première adoration ne doit pas se référer explicitement à la S. Trinité?

a) La gloire de Dieu trouve son couronnement, son achèvement ultime dans le Christ-Rédempteur. L'amour miséricordieux est le signe le plus manifeste de l'amour. S. Thomas écrit : « La miséricorde est la plus haute des vertus, en soi et chez Dieu. En effet, il appartient à la miséricorde de donner aux autres, et, ce qui est plus, de subvenir au besoins des autres. Or, ceci surtout relève du supérieur. Ainsi apparaît-il que d'être miséricordieux est le propre de Dieu et que c'est dans la miséricorde que se manifeste davantage la Toute-Puissance divine»⁽²³⁾.

(23) *Somma Theol.*, II-II, q. 30, a. 2.

Si ce principe de S. Thomas est vrai, et il est doctrinalement incontestable, il est clair que lorsque nous adorons le Sacré-Coeur de Jésus, nous glorifions ce qu'il y a de plus haut et de plus grand en Dieu : son amour miséricordieux dont le Sacré-Coeur de Jésus est la manifestation la plus touchante.

Le mystère de Jésus, c'est avant tout un mystère de miséricorde, c'est son mystère de Sauveur comme il l'a dit lui-même : « le Fils de l'homme est venu pour chercher [p.113] et sauver ce qui était perdu » (Luc., XIX, 10). Il se met à la recherche des brebis perdues, il les appelle « chacune par leur nom » et les prend sur ses épaules.

Nous ne savons des conseils divins que ce que Jésus a bien voulu en révéler. Or, tout ce qu'il nous dit sur Dieu, converge vers ce thème central : Dieu est amour et miséricorde. Les évangélistes et S. Paul proposent à notre imitation le Christ historique, cette apparition divine d'amour et de miséricorde. « Alors que nous étions encore dans le péché, Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son excès d'amour pour nous, nous a rendu la vie dans le Christ. Il nous a sauvés par sa grâce, nous a ressuscité avec lui, et déjà en lui, associés à sa gloire, afin de manifester à tous les siècles à venir les surabondantes richesses de sa grâce envers nous en Jésus-Christ » (Eph., II, 4-7).

Dieu est amour et miséricorde, le Sacré-Coeur de Jésus en est la manifestation la plus touchante. Il est donc normal que dans notre adoration nous exalions cet amour miséricordieux.

b) Notre adoration n'est autre chose qu'un exercice du culte du Sacré-Coeur de Jésus (le concept de culte est beaucoup plus large que le concept d'adoration). Pour autant que nous avons pu vérifier la chose, l'histoire de ce culte (comme aussi l'histoire de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus) dans notre congrégation ne met pas l'accent sur le sens trinitaire. Quelle est la nature de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, telle que l'Eglise la propose ? Dans son admirable encyclique « Miserentissimus Redemptor », S. S. Pie XI appelle la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus « la somme de notre religion et la norme d'une vie plus parfaite » (totius religionis summa atque adeo perfectionis vitae norma continetur)⁽²⁴⁾. Le mot « religion » signifie [p.114] ici non la vertu morale qu'on entend sous ce nom, mais l'ensemble des relations qui existent entre Dieu et l'homme. Ces relations sont incontestablement dominées par les dons de Dieu à l'homme, dons qui trouvent leur point culminant dans la personne de Jésus, dans son amour pour les hommes. Cela nous montre que si la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus est assez récente, les fondements en sont aussi anciens que le christianisme lui-même : l'amour de Jésus est de tout temps adorable et son Coeur est de tout temps capable de signifier cet amour.

(24) AAS 1929, p. 167. Cf. aussi : AAS, 1929, p. 57 : « forma pietatis... quae et ad Christum Dominum penitus cognoscendum mentes conducatur expeditius et ad eumdem vehementius diligendum pressiusque imitandum animos inflectat efficacius ».

La dévotion au Sacré-Coeur de Jésus est la norme de la perfection. La cause exemplaire et efficiente de notre perfection c'est Jésus. Toute grâce nous vient par lui (I Cor., XV, 22), sans lui nous ne pouvons rien faire (Joan., XV, 5). La charité est le lien de la perfection. Cette charité se nourrit à la considération de l'amour de Jésus, qui seul peut nous faire comprendre l'excès de l'amour divin. La connaissance de l'amour de Jésus est seule capable de nous donner la plénitude de Dieu : « ...connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis jusqu'à la plénitude de Dieu » (Eph., III, 19).

c) Le coeur organique, cette partie de la chair virginale du Fils de Dieu, est l'objet matériel partiel de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus (d'aucuns aiment à y ajouter l'amour qu'il symbolise). Notre religion est une religion d'esprit et de vérité. Cependant, « s'imaginer que des objets sensibles ne sont pas nécessaires pour monter vers Dieu par la connaissance et l'amour, c'est oublier qu'on est homme »⁽²⁵⁾. C'est que nous portons jusque dans nos rapports avec Dieu les conditions de notre nature humaine, qui est corps et âme. Toutefois, quand nous adorons le Sacré-Coeur de Jésus, il ne s'agit du coeur organique que comme d'un point de départ, d'un élément secondaire, d'un signe et d'un symbole. Le coeur de chair est adoré en [p.115] lui-même, mais c'est à cause de son union avec le Verbe incarné qui, en raison de sa divine excellence (objet formel), est adoré en premier lieu. Adorer le Sacré-Coeur de Jésus, c'est adorer aussi l'excellence de cette personne divine, qui est le Fils de Dieu et le Fils de Marie. Nous partons du coeur organique et de l'amour créé de Jésus pour monter jusqu'à l'amour incréé de Jésus, qui a mis en branle son amour créé. En Jésus l'humain est le sacrement du divin, « per Christum hominem ad Christum Deum » (S. Augustin)⁽²⁶⁾.

(25) Contra Gent., 1. III, c. 119.

(26) Des théologiens S. J., (Vermeersch, Galtier, Verheylezoon) pensent ou du moins ils avancent prudemment cette opinion que le Coeur symbolise uniquement l'amour humain de Jésus ; mais la plupart des théologiens (Bainvel, Barthoulout, Leroy, Van der Meersch, Vignat, Marmion, Janssens, Van Hove, Jacques) affirment que le Coeur symbolise aussi l'amour divin de Jésus.

Le culte et l'adoration du Sacré-Coeur de Jésus se fondent sans doute sur l'élément humain et il est parfaitement légitime de considérer, d'adorer le comportement humain de Jésus envers son Père comme aussi sa vie cachée que notre adoration se propose à imiter. C'est juste, car tous les traits sous lesquels l'amour de Jésus nous est symbolisé, sont des traits humains. Qu'on ne s'y méprenne pas cependant, car l'amour humain de Jésus, c'est l'amour d'une personne divine. Il faut situer cet amour humain dans l'ontologie réelle du Verbe incarné, dont il découle comme de son principe final, de sorte que l'amour humain symbolise immédiatement l'amour divin lui-même, qui s'identifie avec la personne de Jésus. En Jésus, la personne divine (principium quod) est le principe final de tous les actes posés par les deux natures (principia quo), ces actes sont des actes personnels. Il s'ensuit que tout acte humain de Jésus exprime aussi son excellence divine, exprime la personne de Jésus qui possède la nature divine d'une manière qui n'est qu'à lui, qui lui est propre. Adorer le Sacré-Coeur de Jésus, c'est donc adorer sa dignité infinie, [p.116] l'excellence de sa nature divine, qui est d'une même grandeur que la nature du Père et du S. Esprit.

d) Quand nous adorons le Sacré-Coeur de Jésus dans le S. Sacrement de l'Autel, nous adorons, avec son Coeur, l'amour qui, à côté de tant de bienfaits, a voulu nous donner ce sacrement où éclate d'une manière si manifeste toute la tendresse du Coeur de Jésus. La raison spéciale de notre adoration (son objet formel) est constituée ici par la présence réelle du Coeur adorable de Jésus dans l'Eucharistie, présence qui évoque l'amour se donnant à nous pour rester avec nous. Jésus nous y donne son Coeur pour avoir le nôtre « quoniam ipse prior dilexit nos » (I Joan., IV, 19). A cet amour il nous faut répondre; c'est donc un amour réciproque, un amour d'amitié et de familiarité qui essaie de répondre aux tendresses de l'amour de Jésus.

Notre adoration est réparatrice. Il est tout naturel qu'elle vise avant tout la réparation des outrages que l'amour de Jésus subit ici de la part des pécheurs. L'amour de Jésus est un amour méconnu et outragé, il est logique dès lors que notre réparation soit une réparation d'amour, et non d'abord une réparation de justice ou d'expiation⁽²⁷⁾.

(27) Cf., J. BAINVEL, art. cité dans DTC, III, C. 300.

Par notre adoration du Sacré-Coeur de Jésus dans le S. Sacrement de l'Autel, nous exaltons d'une manière éminente son amour et sa tendresse, dont son Coeur est le symbole éloquent.

c) D'après la volonté expresse de notre vénéré Fondateur, le Saint-Coeur de Marie doit occuper une très grande place dans notre adoration. C'est un indice très clair et sans équivoque : la Mère nous conduit spontanément vers son Fils, qui fait sa gloire, sa fierté et notre bonheur.

Pour tous ces motifs, l'orientation primordiale de notre [p.117] adoration nous paraît claire : elle tend en premier lieu à exalter et réparer l'amour méconnu du Sacré-Coeur de Jésus. C'est ce sens qu'accroissent les écrits de nos vénérés Fondateurs ; ils aiment à indiquer — et cela avec une préférence prononcée —, le Sacré-Coeur de Jésus comme objet habituel de notre adoration réparatrice, ce qui cadre harmonieusement avec leur spiritualité, qui gravitait autour de ce cœur adorable, et avec le but qu'ils avaient assigné à leur congrégation : la consécration aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie par la pratique et la propagation de la dévotion aux Sacrés-Cœurs. Remarquons que le texte de la bulle pontificale d'approbation « Pastor aeternus » (1817) et notre Règle (art. I, 3) parlent dans le même sens.

Sans doute Jésus nous fait participer à son immense amour pour le Père, mais tout d'abord pour adorer et glorifier le Père par et en Jésus : « per ipsum, et cum ipso, et in ipso, est tibi Deo Patri omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria ». La S. Trinité est le premier dogme et il est d'une importance capitale pour tout chrétien, mais nous pouvons vivre cette vérité en Jésus, à travers le prisme de notre dévotion à son Sacré-Coeur, tout comme les religieux d'un Ordre dédié à la S. Vierge peuvent vivre cette vérité dans leur spiritualité mariale.

N'oublions pas que la S. Trinité nous est révélée par et en Jésus, cette personne concrète. Il nous révèle la S. Trinité, mais en même temps il nous la donne aussi par sa grâce, qui est simultanément une extension créée de la vie divine et une incorporation à Jésus.

Néanmoins, il ne faut rien exagérer. Une fois bien déterminé le sens primordial de notre adoration et de notre dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, il faut affirmer avec force que ce sens n'est pas exclusif.

Les écrits de nos Fondateurs sont nettement contraires à ce sens exclusif (cf. les « Avis » du Bon Père, la formule [p.118] « réparer les outrages faits à la majesté divine ») ; la théologie s'y oppose aussi. En effet, quiconque pénètre dans le Coeur de Jésus, doit nécessairement trouver l'amour, qui résume tout le mystère de la S. Trinité, l'amour qui s'identifie avec les personnes divines. Comme jadis, Jésus reste la voie qui nous conduit à Dieu, qui nous introduit dans le mystère de la vie intime de Dieu.

Par l'exercice de notre adoration nous voulons exalter, considérer, comprendre quelque chose de l'amour infini; cela est impossible sans rencontrer immédiatement la splendeur rayonnante de l'amour divin qui est Père, Fils et S. Esprit, la splendeur de la donation réciproque qui font que les personnes divines sont inséparables. Cet amour divin est le fond de l'amour que nous considérons et trouvons dans le Coeur de Jésus. Si la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus — dont notre adoration est un exercice éminent —, est « la somme de notre religion et la norme de la perfection » (Pie XI), elle doit contenir les éléments objectifs qui nous orientent aussi vers le mystère de la S. Trinité, le mystère qui avec le mystère de l'Incarnation domine notre religion : sans ces mystères nous n'aurions pas le Sacré-Coeur de Jésus. Aimer et imiter Jésus, c'est être entraîné par et avec lui dans son amour pour la gloire du Père.

L'adoration du Sacré-Coeur de Jésus n'exclut pas l'adoration de la S. Trinité; elles s'unissent harmonieusement, car toujours «en Jésus... les contrastes les plus imprévus finissent par se résoudre en une harmonie parfaite » (Mgr. Bougaud) ⁽²⁸⁾.

(28) Ce nous est un devoir bien agréable de remercier ici nos chers maîtres, les professeurs J. Bittremieux et G. Philips. Nous avons trouvé auprès d'eux l'accueil le plus bienveillant et leurs conseils, autant que leur enseignement, nous ont été d'un précieux secours. Nous devons beaucoup aux remarques de M. le Chanoine A. Van Hove (Malines) et de notre confrère, le R. P. A. Hulselmans, SS.CC.

CHAPITRE III LE SAINT CŒUR DE MARIE ET NOTREADORATION

[p.119] § 1. Les rapports de Marie avec Jésus, la S. Trinité et l'humanité.

Nous donnons ici un bref exposé des raisons théologiques qui justifient pleinement la part très grande qui revient à Marie dans notre spiritualité en général et dans notre adoration en particulier.

La première chose qu'il convient de dire au sujet de Marie c'est que Jésus a voulu associer sa Mère à tous ses mystères, à commencer par le mystère de l'Incarnation — « natus ex muliere » —, et cela à un titre qui touche l'essence même du mystère. C'est à elle que Jésus a demandé son corps. Si Jésus est le Fils de Dieu, il est aussi le Fils de Marie, qui a formé et nourri de sa substance le corps de Jésus.

Marie est la mère d'une personne divine qui n'existe pas seulement dans la nature divine, mais aussi dans la nature humaine, reçue de Marie. La maternité est la source de tous les privilèges de Marie, privilèges qui préparent ou accompagnent cette maternité, pour laquelle Dieu a bouleversé des lois établies par lui-même. C'est sur la maternité physiologique que se greffe sa maternité spirituelle, maternité de grâce et de gloire. C'est cette considération que tant de Pères et de théologiens mettent à la base de leurs ouvrages sur la grandeur de Marie.

A partir de la maternité on pourrait tracer un parallélisme impressionnant entre les mystères de Jésus et les mystères de Marie. A partir de ce privilège on entrevoit du même coup les raisons pour lesquelles le sens catholique aime à honorer en Marie, à la suite de cette première grandeur, son innocence initiale, sa médiation de toutes grâces, son assomption, sa maternité corédemptrice.

[p.120] Marie a été créée pour être Mère de Dieu et sa vocation de Mère de Dieu est antérieure à sa condition de fille d'Eve ; c'est pourquoi il convenait qu'elle fût toute pure (« potuit, deicit, ergo fecit » selon l'expression attribuée à Duns Scot).

Elle a été prédestinée de toute éternité à devenir non seulement la Mère de Dieu, mais une digne Mère de Dieu, et puisqu'il existe une amitié ineffable et indéterminable entre le fils et la mère — surtout quand ce fils et cette mère s'appellent Jésus et Marie —, on conçoit sans peine que cette digne maternité chez Marie est constituée par une richesse de grâce qui permettait à cette femme bénie entre toutes de répondre pleinement à sa grandeur ontologique. Sans le don de la grâce rehaussant la maternité de Marie, a-t-on fort bien dit, cette maternité serait une réalité mutilée et blessée ⁽¹⁾.

(1) NICOLAS, O. P., *Le concept intégral de la maternité divine* dans *Revue thomiste*, XLII, 1937, p. 245 sv. L'éminent auteur a repris ailleurs en les rendant plus claires et plus simples les idées de Scheeben sur la maternité sponsale de Marie.

Parce que le Verbe préexistant a de toute éternité choisi celle en qui il réaliserait l'Incarnation à finalité rédemptrice, il lui a demandé le consentement à l'oeuvre de l'Incarnation et de la Rédemption. La Tradition est très ferme sur ce point. Dès lors il est évident qu'à cause de cette maternité au sens si profond et si unique, l'union entre Jésus et Marie dépasse de loin la notion et la réalité d'une maternité ordinaire et qu'elle établit une amitié toute spéciale, orientée vers le but rédempteur, constituée par une entière communauté de vues et d'intérêts.

On comprend dès lors que S. Thomas ait pu écrire : « La bienheureuse Vierge, du fait de sa maternité divine, possède une certaine dignité infinie, par suite du bien infini qui est Dieu. De ce chef, rien de supérieur à elle ne peut être créé, de même qu'il ne peut exister rien de supérieur [p.121] à Dieu » ⁽²⁾. Et Cajetan dira que par sa maternité divine, Marie est aux confins de la divinité ⁽³⁾.

(2) *Summa Theol.*, I, ci. 25, a. 6, ad 4 ; cf., *ibid.*, III, q. 6 ; *In Matth.*, I, 6.

(3) *Comment. in Summam Theol.*, II-II, q. 103, a. 4, ad 2.

Pour peu qu'on essaie de comprendre qu'une pure créature humaine, une jeune fille de notre race, a été choisie pour être la Mère du Créateur, on est comme envahi d'un saisissement de stupéfaction devant la condescendance de l'amour divin. Cette dignité est si grande qu'aucune parole humaine ne pourrait l'exprimer, aucune intelligence humaine la comprendre. En réalité, Marie elle-même ne peut la comprendre entièrement, car pour comprendre pleinement la dignité de la Mère de Dieu, il faudrait comprendre dans toute son ampleur la dignité de Dieu, son Fils.

Par sa dignité de Mère de Dieu, Marie est introduite dans la famille de la S. Trinité. Elle est devenue l'associée du Père, car la même personne qui est le Fils de Dieu est aussi le fils de Marie; le Père engendre ce Fils de toute éternité comme Dieu, Marie l'enfante dans le temps comme homme. A l'égard du Verbe incarné Marie est sa vraie mère, elle le forma de sa substance, « elle se prolongeait en lui », elle le nourrissait de son lait, elle présida à son éducation humaine ; pour tout cela Jésus lui manifesta tous les devoirs de la piété filiale : amour, obéissance, assistance. Par sa maternité divine, Marie devint l'Épouse du S. Esprit puisque c'est par l'opération du S. Esprit qu'elle conçut le Verbe — « incarnatus de Spiritu Sancto » oeuvre à laquelle coopéra toute la S. Trinité, mais qui est attribuée par appropriation au S. Esprit, parce qu'elle est surtout une oeuvre d'amour et que le S. Esprit procède de l'amour du Père et du Fils. Par sa maternité divine, Marie a procuré à la S. Trinité une gloire extrinsèque d'une grandeur unique.

On comprend dès lors que Marie est pleine de grâces, pleine de vie divine, qu'elle s'est ouverte à la grâce avec une [p.122] pureté, une générosité, une ardeur dont nulle créature n'a été capable. Elle s'est donnée irrévocablement, pleinement à l'oeuvre de Dieu, elle s'est unie en tout à son Jésus.

Voilà pourquoi Marie occupe dans le christianisme une place unique et tout à fait transcendante. Elle est inséparable de Jésus. Si Jésus unit déjà ses fidèles à tous ses mystères de sorte qu'ils sont inséparables de lui, il le fait pour sa Mère d'une manière beaucoup plus particulière et plus intense. Il lui a donné à l'égard de son corps mystique une grâce spéciale de maternité spirituelle, qui n'est qu'un complément et un prolongement normal de sa maternité divine.

Jésus est le nouvel Adam, Marie « la nouvelle Eve » comme s'exprime la Tradition, elle est l'« adiutorium simile sibi » du nouvel Adam (S. Albert le Grand), la mère des vivants, la mère de tous ceux qui vivent de Jésus. Union ineffable et indissoluble qui exclut toute séparation, car vouloir séparer Jésus de sa Mère, ce serait, suivant un axiome de la Tradition, diviser le Christ.

Parce que Marie a été constamment unie à tous les mystères de Jésus ici-bas, elle s'unit encore à Jésus dans son rôle céleste d'avocat auprès du Père. Au ciel elle continue à nous prodiguer ses soins maternels. En toute vérité nous pouvons dire avec S. Germain de Constantinople : « Nul n'est sauvé, si ce n'est par toi, ô toute sainte. Nul ne reçoit de dons, si ce n'est par toi, ô toute innocente. Nul n'obtient l'aumône de la grâce, si ce n'est par toi, ô la toute auguste ».

C'est de nos jours surtout que la place de Marie dans l'économie de la Rédemption est plus profondément étudiée et qu'elle reçoit sa précision théologique. Beaucoup de théologiens ne se contentent plus de dire que Marie est la distributrice des grâces; des théologiens de marque comme Lebon, Bittremieux, Roschini, Dillenschneider, Carol, et d'autres dont le nombre devient de plus en plus important, n'hésitent pas à proclamer le concours direct, la collaboration immédiate et sotériologique de Marie à notre rédemption. Sans doute, disent-ils, Jésus reste l'unique médiateur, [p.123] mais le propre de Jésus est d'avoir mérité toutes les grâces pour tous les hommes d'un mérite-source et de stricte justice, le propre de Marie est d'avoir mérité d'un mérite de congruité en dépendance de Jésus et en s'appuyant sur ses mérites ⁽⁴⁾. Ce serait un mérite qui ressortirait à l'ordre de l'amitié plutôt qu'à l'ordre de la justice. On pense même pouvoir affirmer qu'à ce moment cette doctrine a passé du domaine de la théologie à

celui de la doctrine officielle. Pie X, Benoît XV, Pie XI, Pie XII, ont affirmé en termes non équivoques le rôle de la collaboration de Marie à la Rédemption ⁽⁵⁾.

(4) Plusieurs théologiens cependant, à la suite du professeur de Louvain, J. Lebon, pensent pouvoir soutenir l'existence en Marie d'un mérite condigne, de stricte justice, mais tributaire aussi du mérite de Jésus.

(5) Précisons que l'Eglise n'a pas encore définitivement engagé son autorité dans ce problème et que le débat reste ouvert. Parmi les théologiens qui nient la corédemption immédiate, objective de Marie il faut citer : Goossens, Lennerz, de la Taille, Rivière. Le P. Billot, comme quelques uns avaient cru pouvoir l'affirmer, n'est pas à ranger parmi eux, cfr., *Ami du Clergé*, 1939, p. 376. Pour la doctrine de l'Eglise, voir : J. BITTREMIEUX, *Adnotationes circa doctrinam B. Mariae Virginis Coredeptricis in documentis Romanorum Pontificum in Ephemerides Theologiae Lovanienses*, XVI, 1939, p. 745-778.

Pour démontrer cette doctrine, les théologiens s'appuient sur le « fiat » de la S. Vierge, son titre de « nouvelle Eve », sa participation aux dispositions intimes du Rédempteur et à tous les mystères. Par son « fiat » elle consentait à donner la victime dont l'expiation et le sacrifice devaient nous sauver; elle s'unissait à toutes les douleurs de l'agonie et de la Passion; avec Jésus elle offrait au Père les douleurs de son Fils et ses propres douleurs pour le rachat de l'humanité. Elle alla jusqu'à offrir à Dieu la vie de son Fils et elle même avec Jésus : « Elle abdiqua ses droits maternels sur son Fils », comme s'expriment Benoît XV et Pie XII. On se base encore sur la conduite générale de Dieu qui ne sauve les hommes que par le concours de coopérateurs humains. Le sang rédempteur de Jésus, en soi infiniment efficace, ne l'est que [p.124] dans la mesure où l'on travaille, prie et souffre. S. Paul parlait déjà de compléter dans sa propre chair ce qui manquait aux souffrances du Christ pour le corps du Christ; tant d'âmes derrière les murs des cloîtres prient et s'immolent pour les autres. C'est à ce titre, mais alors sur un plan infiniment plus élevé, que Dieu a voulu associer sa Mère à l'oeuvre rédemptrice de son Fils. Et comme la première Eve a joué un rôle dans notre perte, Marie, la nouvelle Eve, a joué un rôle dans notre salut : là où le péché a abondé, il faut que la grâce surabonde ⁽⁶⁾.

(6) Cf. E. NEUBERT, *Marie dans le dogme*, 2^e éd. Paris, 1945, p. 93 sv. ; G. M. ROSCHINI, *Mariologia*, II, 2^e éd., Rome, 1947, p. 251-420 ; P. STRAETER, *Katholische Marienkunde*, H, Paderborn, 1947, p. 272-313.

§ 2. Le rôle du Saint Coeur de Marie dans notre vocation d'adorateurs.

Si toute la doctrine concernant Jésus se résume dans son Sacré-Coeur, toute la doctrine de Marie se résume aussi dans son très saint Coeur. Les considérations antérieures auront démontré, nous l'espérons, que tout le mystère de Marie est un mystère d'amour. Sa maternité divine était une oeuvre d'amour, le point de départ d'une activité d'amour sans bornes. Ses désirs, ses vues, ses intérêts coïncident dès lors avec les désirs, les vues, les intérêts de Jésus. Jésus, c'est l'amour qui se donne à Dieu et aux hommes; Marie imite ce même amour : elle se donne à Jésus et elle se donne aux hommes. L'union entre ces deux Coeurs est si intime que S. Jean Eudes — et avant lui déjà Ste Brigitte et S. François de Sales —, aimaient à parler du seul Coeur de Jésus et de Marie. Le bon Père a parlé quelquefois dans le même sens (par exemple, « un seul et même Coeur dans la plus étroite charité », « nous sommes voués au Coeur de Jésus et de Marie »). Si Jésus est amour, nous pouvons dire que, toutes proportions gardées, Marie est amour [p.125] aussi, et c'est pourquoi nous honorons spécialement le Saint Coeur de Marie. L'objet immédiat du culte intérieur et extérieur de la dévotion du Coeur de Marie est son coeur physique, considéré dans sa réalité comme symbole du très parfait amour de Marie envers Dieu et envers les hommes. La maternité divine, il est vrai, n'appartient pas nécessairement à l'objet immédiat de la dévotion au Saint Coeur de Marie, mais il en détermine le caractère spécifique. A cause de cette sublime dignité par laquelle Marie fut introduite dans l'ordre hypostatique, tout culte qui lui est rendu, et donc celui de son Coeur aussi, devient un culte d'hyperdulie radicalement distinct du culte de simple dulia. Le terme final de la dévotion au Coeur Immaculé de Marie est toute la personne de Marie, puisque l'honneur du culte est toujours rendu à tout l'être subsistant (« honor exhibitur toti rei

subsistenti », S. Thomas). L'excellence surnaturelle de Marie est en quelque sorte infinie, à cause de son intime relation avec la personne de Jésus.

On voit par là la connexion immédiate qui existe entre le culte du Sacré-Coeur de Jésus et celui du Saint Coeur de Marie, et conséquemment entre l'adoration du Sacré-Coeur de Jésus et la dévotion au Saint Coeur de Marie. Celle-ci nous dirige et nous aide à réaliser l'esprit et les exercices de la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus et donc aussi dans notre adoration du Sacré-Coeur de Jésus dans le S. Sacrement de l'autel. Qui mieux que Marie peut nous enseigner le sens de l'adoration ? Elle est tout près de la S. Trinité et de Jésus. Quelle joie pour elle de s'abaisser devant Celui qui a regardé la bassesse de sa servante et qui a voulu se soumettre à elle. Sa joie et son action de grâces ont éclaté dans son hymne de gratitude, le « Magnificat ». Nous apprendrons de Marie le sens de la réparation. Elle n'avait pas à réparer pour elle-même et cependant elle devait être selon le mot de Pie XI « la grande Réparatrice » (« Misericordissimus Redemptor »). Elle fit cause commune avec son Fils pour détruire le péché, elle s'offrit elle-même et offrit son Fils pour restaurer l'humanité déchue. Enfin, [p.126] elle nous enseignera l'esprit de prière. Elle pria pour elle-même afin de correspondre pleinement à sa vocation et à la grâce de Dieu ; elle pria pour les hommes à racheter, elle pria pour son Fils afin que le Père bénisse son travail de Rédempteur. Elle est la Toute-Puissance suppliante. Le Coeur très pur de Marie fournit à notre adoration un modèle facilement accessible; y a-t-il quelque chose qui inspire plus de confiance que le coeur d'une mère, que le coeur de la Mère de Dieu ? Son coeur est calqué sur l'amour de son Fils, amour qui est donation ; son amour ne demande pas mieux que de nous donner ce qu'elle possède de plus beau et de plus précieux : son Fils. Il est hors de doute que de nous inspirer de l'exemple et des sentiments du Saint Coeur de Marie fortifiera l'efficacité de notre adoration. Si c'est une règle générale de la spiritualité, qu'il convient d'étudier Jésus à travers Marie, cette règle vaut surtout pour notre adoration. Qui mieux que la Vierge du « fiat » et du « Magnificat » peut nous aider à trouver les accents qu'il faut pour exalter l'amour de son Fils ? « Tout ce qui est relatif à l'amour est particulièrement mystérieux et souvent indicible » écrit S. Thomas ⁽⁷⁾ ; cela est particulièrement vrai quand il s'agit de l'amour du Sacré-Coeur de Jésus, tel qu'il se manifeste dans le S. Sacrement de l'Autel. Elle nous révélera le sens de ce sacrement d'amour : prolongation et multiplication de la présence de Jésus en cette vallée d'exil, renouvellement perpétuel du sacrifice rédempteur, abîme mystérieux où vit la source de toutes grâces et la sève qui doit s'insinuer dans tout notre être pour le transformer. Elle nous mettra sous les yeux l'exemple du plus grand des amours, qui institua pour nous ce sacrement d'amour.

(7) *Summa Theol.*, I, q. 37, a. 1.

Adorons Jésus en union avec Marie; remercions-la de nous avoir donné Jésus, « per quam meruimus Auctorem vitae suscipere ».

[p.727] Le fait que nous adorons le Sacré-Coeur de Jésus au S. Sacrement de l'Autel par le Coeur de sa Mère, indique clairement l'objet de notre adoration réparatrice. Le Coeur de Marie nous découvre ici la bonté sans bornes, la condescendance divine qui poussèrent son Fils à nous donner ce sacrement de sa tendresse et de son amour ; elle nous montre cet amour méconnu par l'ingratitude, l'indifférence, les profanations, les sacrilèges des hommes. Son Coeur maternel nous conjure d'exalter l'amour méconnu de son Fils et d'y répondre.

Etant donné la communauté de vie qui existe entre le Fils et la Mère, les outrages faits au Coeur de Jésus constituent aussi des outrages faits au Coeur de Marie; il s'ensuit qu'il nous faut réparer l'amour méconnu du Coeur de Marie; « nous réparons comme faits à son Coeur les outrages mêmes faits au Coeur de Jésus dans le Sacrement de son amour par les crimes énormes des pécheurs » ⁽⁸⁾. Comme partout ailleurs, il nous faut associer dans notre adoration Jésus et Marie. Si Jésus est notre médiateur et Sauveur à cause de la nature humaine qu'il a voulu revêtir, comment pourrions-nous l'aimer et l'adorer sans celle dont il tient précisément cette nature humaine ? « Quand on abandonne la Mère, on ne comprend plus le Fils » (D. Marmion).

(8) *Le religieux des Sacrés-Coeurs*, chap. XVII.

Le Saint Coeur de Marie nous apprendra aussi à adorer la S. Trinité et à réparer les outrages faits à la majesté divine : qui mieux que Marie, qui est tout près de la S. Trinité et qui par sa maternité divine fut introduite dans la famille de la S. Trinité, peut comprendre l'intensité de la vie trinitaire, les bienfaits qui en découlent pour nous, l'horreur que constitue l'outrage fait à la majesté divine ?

En accordant au Coeur Immaculé de Marie une très grande part dans l'exercice de notre adoration perpétuelle, [p.128] nos vénérés Fondateurs ont compris le lien vital qui existe entre le Coeur de Jésus et le Cœur de Marie.

On pourrait se demander ici si le Coeur de Marie est seulement un moyen, un chemin qui doit nous mener au Cœur de Jésus et si le Cœur de Marie ne pourrait pas constituer de temps en temps, sans contrainte et d'après l'inspiration du moment, l'objet (objet secondaire et subordonné, cela s'entend, puisque la dévotion au Cœur de Marie ne peut être en elle-même une fin absolue) à qui nous pourrions consacrer nos hommages, prières et confidences pendant une partie notable de notre adoration sans qu'il soit nécessaire de nous référer explicitement au Sacré-Coeur de Jésus. La réponse nous paraît devoir être affirmative : en honorant la Mère, on honore en même temps le Fils, le Coeur de Marie prolonge le Coeur de Jésus. Toutefois, la méthode la plus conforme à l'esprit de notre Congrégation c'est d'adorer le Sacré-Coeur de Jésus au S. Sacrement de l'Autel par le Coeur Immaculé de Marie ; le Bon Père le dit explicitement.

Nos vénérés Fondateurs conçoivent l'adoration comme une source de sainteté. Ici encore, donnons une très grande part au Saint Coeur de Marie. Jésus a associé sa Mère à tous les travaux, les peines, les fatigues qui devaient opérer la Rédemption de l'homme, sa rentrée dans la paternité divine, sa sanctification. Le relèvement de l'homme est calqué sur la chute. Adam et Eve, le premier homme et la première femme, nous avaient perdus; Jésus et sa Mère nous ont sauvés et continuent de le faire. Méditons cette phrase admirable de S. Augustin : «De même que la tête du Corps mystique est venue du sein de la Vierge Marie, de même ses membres, c'est-à-dire nous, nous provenons de l'âme de cette Mère — Corpore Mater capitibus eius, Spiritu Mater membrorum eius ». Bossuet disait : « Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances ».[p.129] Prosternés devant le tabernacle, en face de la source de toute sainteté, confions au Coeur maternel de Marie le soin de nous obtenir les grâces qu'il nous faut pour être à Jésus. Demandons-lui qu'elle veuille recommencer chaque jour, avec chacune de nos âmes, le travail d'enfantement qu'elle fit pour le Corps de Jésus, réellement présent au S. Sacrement de l'Autel. Son premier-Né fut un chef-d'oeuvre; nous, les cadets, nous pouvons l'être aussi. Ce qu'elle a merveilleusement réalisé pour la tête, elle saura le faire également pour les membres.

Près du sacrement qui nous rappelle la Passion et le sacrifice sanglant de la croix, elle, la Mère des douleurs, nous obtiendra l'esprit de victime; elle, la « Virgo fidelis », nous obtiendra la fidélité aux petites choses, elle nous apprendra à nous défendre contre la lâcheté dans l'accomplissement de nos devoirs d'état.

Nous sommes consacrés aux Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie. Par la consécration de l'Eglise et de l'humanité au Coeur Immaculé de Marie (8 déc. 1942) ⁽⁹⁾, S.S. Pie XII a démontré de la manière la plus solennelle la place transcendante qu'occupe la dévotion au Saint Coeur de Marie dans la vie actuelle de l'Eglise, ainsi que l'inséparabilité et le parallélisme entre la dévotion au Sacré-Coeur de Jésus et la dévotion au Saint Coeur de Marie. Puissions-nous par la fidélité et par la ferveur que nous apportons à l'adoration perpétuelle hâter le triomphe de l'amour du Fils et de la Mère, le triomphe de l'Eglise.

(9) Il est intéressant de noter que le décret de la S. Congrégation des Rites du 4 mai 1944 concernant l'office du Coeur Immaculé de Marie, identifie les épithètes « Cor purissimum » et « Cor immaculatum ».

Marie a la mission de former et de protéger l'Eglise. Comme une vraie mère elle assista les Apôtres et les disciples dans leurs difficultés, elle les dirigea et encouragea dans les pénibles

débuts de l'Eglise. Elle n'a pas failli à [p.130] sa mission dans la suite des temps. Elle est la meilleure des mères : les coeurs de toutes les mères ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien, disait le saint curé d'Ars. Elle sacrifia son Fils selon la nature pour gagner des fils selon la grâce.

Elle n'abandonne pas ses enfants : après leur avoir donné la vie, elle continue à leur prodiguer tous les soins pour les nourrir, élever, protéger. Elle est la Mère, la reine de toute la famille humaine, l'éducatrice de tous les frères de Jésus. Elle abaisse la grandeur et les vertus de Jésus jusqu'à nous, nous les montre sous l'aspect aimable comme seule une mère peut le faire.

Quand nous adorons le Sacré-Coeur de Jésus, adorons avec et par le Coeur de sa Mère. Elle connaît le sens et la valeur de notre adoration, elle est la mère de Jésus, la mère de nos âmes, la mère de l'Eglise.

A la fin de notre adoration, unis au Coeur de Marie, laissons notre coeur à la garde du Cœur adorable de Jésus.

CONCLUSION — EPILOGUE

Ce n'est pas sans quelque peine que nous sommes arrivés au bout de notre travail. Nous avons sincèrement essayé de traiter notre sujet sans recourir à des méthodes de facilité, sans ombre de parti pris ; le seul souci de nous approcher autant que possible de la vérité nous guidait.

Si malgré la prière, l'étude et les conseils demandés, nous avons écrit quelque inexactitude, nous le regrettons sincèrement et du fond de notre cœur. C'est à dessein que nous n'avons pas donné à notre travail le développement rectiligne d'une thèse abstraite; notre sujet si riche, si vital déborde les cadres de l'abstraction.

Là où nous avons dû toucher des questions délicates et nuancées — il n'aurait pas été loyal de s'y soustraire —, nous avons cherché la base théologique la plus large et la plus solide.

[p.131] Il est temps maintenant de nous recueillir pour dresser, s'il y a lieu, le bilan de nos résultats.

C'est un point acquis que c'est le Sacré-Coeur de Jésus qui doit constituer l'objet central et habituel de notre adoration réparatrice : adorer, réparer la méconnaissance de l'amour de Jésus dans son sacrement d'amour, l'Eucharistie. C'est la conclusion qui se dégage des écrits de nos vénérés Fondateurs (1^{ère} partie), conclusion que rejoignent les considérations théologiques (2^e partie). Cet objet central n'est cependant nullement exclusif, comme l'indiquent de nouveau l'exposé historique et l'exposé doctrinal. C'est dire qu'il nous faut pratiquer notre adoration avec une très grande liberté : le mystère de la S. Trinité, les dogmes de la dévotion mariale y ont leur place indiquée. Ne craignons pas d'orienter aussi notre adoration vers le Père et le S. Esprit qui y ont également droit. Sachons y associer de la manière la plus intime le Saint Cœur de Marie.

Aimons à voir notre adoration dans le cadre magnifique des grands dogmes de la théologie trinitaire, christologique, mariale. Mais surtout appliquons-nous à faire de l'adoration une source de sainteté effective; qu'elle produise en nous l'amour, la douceur, l'humilité, la générosité, la charité fraternelle. « Vita plus est quam disputatio » (Erasme). Ce qui importe avant tout c'est de nous atteler à la grande besogne de notre sainteté; celle-ci est beaucoup plus une question de pratique que de théorie. Ne soyons pas de ceux qui dissertent longuement autour de Notre-Seigneur, mais qui oublient de le regarder, de l'écouter, de l'imiter.

Notre joie sera grande si nos quelques considérations disparaissent derrière la grande et large porte qu'elles auront peut-être ouverte à la réflexion personnelle, à la prière, à l'effort vers la perfection. Nous ne pouvons mieux terminer notre travail qu'en citant les mots que S. Anselme écrivait en tête de son *Cur Deus homo* : « De même que je m'indigne tous les jours quand je vois de méchants peintres ne donner à Notre-Seigneur qu'une figure sans beauté,

[p.132] j'ai peur que la même chose m'arrive, si mon traité se trouve au-dessous d'une si belle matière... n'oublions pas, quoique l'homme puisse dire et savoir, qu'il restera toujours de secrètes et plus hautes raisons de ce mystère »⁽¹⁾. Cela s'applique pleinement à notre sujet.

(1) PL, CLVIII, c. 363-364.

Que les Sacrés-Coeurs de Jésus et de Marie nous apprennent leurs mystères et nous forment à l'école de leur amour !

TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction	5
Chapitre préliminaire. Formation et premier apostolat du Bon Père.	11
<i>Première Partie : Exposé historique.</i>	15
Chap. I. Origine et fondation. ...	15
§1. Le P. Coudrin et l'Adoration perpétuelle.	15
§2. La Mère Henriette et l'Adoration perpétuelle.	30
Chap. II. Approbation et développement. ...	41
§1. Le P. Coudrin et l'Adoration perpétuelle	41
§2. La Mère Henriette et l'Adoration perpétuelle.	59
<i>Deuxième Partie : Exposé doctrinal.</i>	69
Chap. I. L'adoration et ses éléments.	69
§1. Le sens de l'adoration.	69
§2. Jésus, le parfait Adorateur.	77
§3. Les éléments de l'adoration.	79
Chap. II. L'adoration de la S. Trinité et de Jésus.	87
§1. L'adoration de la S. Trinité.	87
§2. L'adoration de Jésus. ...	94
§3. L'antinomie. Essai de solution. ...	101
Chap. III. Le Saint Coeur de Marie et notre adoration.	119
§1. Les rapports de Marie avec Jésus, la S. Trinité et l'humanité. ...	119
§2. Le rôle du Saint Coeur de Marie dans notre vocation d'adorateurs.	124
Conclusion. — Epilogue.	130

De licentia Superiorum Congregationis
Mechliniae, 12 Julii 1950.

Nihil obstat
J. NAULAERTS, can. lib. cens.

Imprimatur
+ L. SUENENS, Vic. gen.

Louvain. — Imprimerie des Sacrés-Coeurs.